



Ottavio





LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME TREIZIÈME.



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME TREIZIÈME.



A TOULOUSE,

Chez

{ NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-
Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue
S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

CANADIANA

Ottaviana

CSP

BV

2290

A2

1810

V.13

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

*Du Père Bouchet , Missionnaire de la
Compagnie de Jésus , au Père * * * de la
même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI été également édifié et attendri , quand
j'ai vu , par la Lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire , le desir ardent qui
vous presse de vous consacrer aux Missions ,
et les instances réitérées que vous faites au-
près de vos Supérieurs pour obtenir d'eux

cette grâce , qui vous paraît la plus grande qu'ils puissent jamais vous accorder. Votre penchant , dites-vous , est pour la Mission de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler et à souffrir , et j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue , vous vous adressez à moi comme à un des plus anciens Missionnaires de cette partie de l'Inde , pour vous instruire des travaux et des peines qui y sont attachés au ministère Apostolique , et en même-temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines et sur ces travaux. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire ; et je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles , ne vous laissera rien à désirer.

Il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austères ; vous savez sans doute que la viande , le poisson , les œufs , et généralement tout ce qui a vie , est interdit à nos Missionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin , ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nourriture consiste dans du riz cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades , insipides , et la plupart fort amères. La manière dont cette sorte de mets s'apprête par les Indiens , cause un nouveau dégoût. A la vérité on peut user de lait et de fruit ; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle saveur ; et dans les commencemens , on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire , est assez supportable durant l'hiver : mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs

commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve venant alors à se dessécher, l'eau en est toujours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en sépare les parties grossières ; mais quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, et elle est très-désagréable au goût. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, et ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un Missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un *Sanias* de souper : il peut seulement, s'il le veut, prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures, qui se font avec de la farine de riz, du poivre et du sucre noir mêlé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer.

J'ai vu des Missionnaires dont l'estomac n'a jamais pu se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin été obligés de se retirer sur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi satisfaire leur zèle ; et ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la consolation de cultiver les Néophytes qui descendent de ces premiers Chrétiens, auxquels l'Apôtre des Indes, saint François Xavier, a autrefois conféré le Baptême.

Une cabane de terre, couverte de paille, sert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit salon d'environ dix pieds, qui est

ouvert d'un côté. C'est là que le Missionnaire entretient les Néophytes qui lui rendent visite. Dans la saison des pluies, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé et les murs sont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avait de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre font tout le meuble du Missionnaire. Dans l'un, il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'Autel : les autres servent à mettre son riz et d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes et de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le riz avec les herbes, et l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Missionnaires couchaient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la Mission avec des alimens si légers. L'assiduité à entendre les confessions est peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de disposer chaque fois les Néophytes au sacrement de la Pénitence, comme si c'était la première fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'espé-

rance , de contrition et d'amour de Dieu ; et dans le temps qu'ils se confessent , on leur fait renouveler les mêmes actes. Le nombre des pénitens est quelquefois si grand , que le Missionnaire en est accablé , et il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son Bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Néophytes , avec leurs femmes et leurs enfans , qui n'ont précisément de riz que pour le temps de leur voyage , qui sont sous la dépendance de maîtres Idolâtres , lesquels comptent les momens de leur absence , quand un Missionnaire se voit environné de ces fervens Chrétiens qui lui crient : « Mon Père , il y a deux jours » que nous sommes ici , nous en avons mis » trois à venir , il nous en faut autant pour » nous en retourner , et nos petites provisions » sont sur le point de nous manquer ». Quand , dis-je , un Missionnaire se sent pressé de la sorte , bien qu'il ne puisse suffire à tout , son cœur est attendri , et il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser les hommes , après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant , faute de sommeil les forces manquent , les maux de tête succèdent , avec un dégoût si grand , que le temps du repas devient un supplice. C'est sur-tout pendant le Carême et au temps Pascal que cette fatigue est si continuelle , que sans un secours particulier de Dieu , il serait impossible d'y résister deux ans de suite. J'ai connu un Missionnaire , qui , succombant sous le poids du

travail , disait au Seigneur avec larmes : Vous connaissez mon accablement , ô mon Dieu ; fortifiez ma faiblesse , aidez-moi , afin que je puisse contenter ces bons Néophytes.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le Missionnaire de quatre endroits différens , très-éloignés les uns des autres : à peine est-il arrivé d'une Bourgade , qu'on l'appelle dans une autre , sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement , et après bien des fatigues , il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa Bourgade. On serait tenté alors de reprocher aux Néophytes les peines qu'ils causent , avec peu de raison ; mais on se donne bien de garde de le faire , de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects , et n'exposassent leurs parens à mourir sans recevoir les derniers secours de l'Eglise. Je vous raconterai ingénument ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le soleil se couchait , lorsqu'on vint m'avertir qu'un Chrétien était à l'extrémité : il demeurait à une grande journée de l'endroit où j'étais : je me disposai à partir sur l'heure ; mais mes Catéchistes me représentèrent qu'il n'y avait aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrêter ; que les pluies extraordinaires qui étaient tombées depuis quelques jours , avaient tellement détrempé les terres , qu'on y enfonçait jusqu'aux genoux ; que

ces terres étaient remplies d'épines ; que la nuit était si obscure , qu'il était impossible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avait trois rivières à passer ; qu'aucune n'était guéable , parce que les pluies les avaient fort enflées ; qu'en partant si tard , nous nous exposions à ne pas même nous rendre le lendemain à la Bourgade , et qu'il serait beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade , et je ne pus dormir un quart d'heure de suite , me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pourrait mourir sans sacremens.

Dès que l'aurore parut , je partis avec mes Catéchistes ; je n'eus pas fait une demi-lieue , que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avaient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la boue , et je ne m'en fusse jamais tiré si je m'y étais engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivières à la nage , j'abordai à une troisième , beaucoup plus large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embrassai par le milieu , tandis que deux Chrétiens qui la tenaient aux extrémités , me conduisirent ainsi à l'autre bord. Je marchai ensuite près d'une demi-lieue , dans un canal où l'eau me venait à la ceinture ; enfin j'arrivai fort harassé à la Bourgade. Je demandai en tremblant où était la maison du malade , dans l'appréhension où j'étais qu'on ne me répondît que je venais trop tard. Je fus fort surpris de le trouver qui

m'attendait sur le seuil de sa porte ; il se réjouit de mon arrivée , en me témoignant néanmoins qu'il était fâché des fatigues qu'il m'avait causées ; mais qu'on lui avait dit que sa maladie était dangereuse , et qu'il l'avait cru.

Vous pouvez juger de là , mon cher Père , quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligés de faire presque continuellement , soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Eglises et des Chrétientés nombreuses , soit pour assister les moribonds et leur administrer les Sacremens , soit pour prévenir les persécutions qu'attirerait le trop long séjour des Missionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries sur la route comme en Europe ; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus , de grandes salles tout-à-fait ouvertes d'un côté , où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles sont fort rares , on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligés de prendre , pour aller d'une Bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire , leur coutume est de faire cuire leur riz la veille de leur départ ; ils en expriment l'eau , afin de le porter plus commodément : ce riz est tout froid , et ressemble assez à du mortier à demi sec. Non-seulement il est beaucoup plus insipide que celui qu'on apprête pour manger chez soi , mais encore il s'aigrit

aisément , et devient insupportable au goût. C'est cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage , on a beaucoup à souffrir : durant les chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un soleil très-ardent qui brûle le visage , les pieds et les mains. Il y a tel Missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme , sur-tout au visage : l'air est quelquefois si embrasé , qu'on a de la peine à respirer ; et il y a plusieurs mois de l'année , où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La saison des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles sont presque continuelles , et que nous ne sommes couverts que d'un simple vêtement de toile , on est bientôt trempé. On passe la journée dans cet état ; et lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour se sécher , comme il arrive souvent , il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nue dans des habits tout mouillés , et à prendre un sommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on se trouve :

J'étais encore nouveau venu dans la Mission , lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demeurais depuis deux mois avec le Père Laynez qui m'enseignait la langue du pays. Le père Telles , autre Missionnaire , qui faisait sa résidence à *Cornepattou* , vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir sa santé.

On vint les chercher tous deux en même-temps ; le premier pour un malade qui demeurait à une bonne journée d'*Aour* ; le second pour un de ses Néophytes de *Cornepattou*, qui était en danger. Le Père Laynez partit sur l'heure. L'état de langueur où était le Père Telles, ne lui permettait pas d'aller au secours de son malade : je m'offris aussitôt à tenir sa place. Il me représenta que n'étant pas encore accoutumé à ces sortes de voyages, je n'aurais pas la force d'y résister, et que je courais risque de demeurer à mi-chemin. Je présurai peut-être un peu trop de mes forces, et sans avoir égard à ses représentations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi-brûlée ; je me les enveloppai avec de la toile ; mais le sable s'y étant glissé m'écorcha toute la peau, et s'insinuant entre cuir et chair, me causa des douleurs si aiguës, que je fus contraint d'y succomber. Nous gagnâmes un Village, et je passai la nuit à l'entrée d'une maison où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me présenta, fut un vrai régal pour moi, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route. Je tirai, comme je pus, les grains de sable qui m'étaient entrés dans la chair, et je me traînai ensuite environ une demi-lieue. Comme je ne pouvais presque me soutenir, un Indien Gentil qui m'aperçut, demanda à mes Catéchistes ce que j'avais : ceux-ci lui ayant répondu que j'étais un nouveau *Samias* qui n'était pas accoutumé à marcher sur ces

sables brûlans , il en fut touché , et s'approchant de moi : « Seigneur , me dit-il , soufrez que je vous soulage dans la peine où vous êtes. » Il commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval et de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au Village : à peine eus-je confessé le malade , que je fus saisi d'une fièvre très-violente , qui me dura toute la nuit ; elle n'eut pourtant pas de suite , et je fus en état de dire la Messe le jour suivant. A mon retour je pensai être fait prisonnier ; nous rencontrâmes une compagnie de soldats qui cherchaient , depuis quelques jours , un de nos Missionnaires ; on me fit cacher dans une ravine , où je demeurai une heure entière , après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à son entrée dans la Mission , vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avaient appelé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre , je songeai aussitôt à retourner dans ma Mission. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connaître qu'un nouveau Missionnaire , tel qu'il était , devait attendre une saison plus favorable ; que les pluies qui tombaient en abondance dans cette saison , et qui continuaient d'ordinaire jusqu'à la fin du mois de Décembre , lui causeraient des fatigues auxquelles il succomberait infailliblement , et qu'il s'accoutumerait plus aisément aux travaux de la vie

Apostolique, s'il en faisait l'apprentissage dans une saison moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage et l'ardeur qu'il avait de se consacrer au plutôt à la Mission, lui persuadèrent trop facilement qu'il aurait peu de peine à surmonter ces premières fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas aperçus d'une Forteresse, où l'on nous aurait arrêtés en plein jour. On nous avait donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage; mais ils nous furent inutiles, ainsi que je l'avais prévu: ils enfonçaient dans la boue jusqu'aux sangles, et il nous était encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Missionnaire eut beaucoup de peine à se débarrasser des boues. La pluie survint en même-temps, nous nous-égarâmes au milieu d'une campagne immense, sans savoir quelle route tenir: la nuit était obscure, et nous n'avions de lumière que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du Village. Enfin, les épines mêlées avec la boue, causèrent un nouveau tourment au Missionnaire; il en eut les pieds tout ensanglantés. Cependant son courage le mit encore au-dessus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un Missionnaire: sa charité nous fit oublier nos fatigues passées. Cependant la fièvre saisit le P. Gozzadini, et après trois jours de souffrances continuelles, il eut le courage de me suivre jusqu'à un Village assez éloigné, où résidait le P. Bernard de Sa: c'est là que je le laissai pour me rendre à *Trichirapaly*. Pen-

dant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes et plus continuelles. Comme le pays était inondé, la maison du Missionnaire, qui n'était bâtie que de terre, était sur le point de s'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50 pas, s'était extraordinairement enflé, et roulait ses eaux avec impétuosité vers la maison. Le Père de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvaient d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençait déjà à tomber par morceaux. Ils prirent le parti d'en sortir : mais ils aperçurent que la cour qui était vis-à-vis l'Eglise, ressemblait déjà à un étang, et qu'il n'y avait qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détachèrent la porte de leur maison, et l'ayant fait attacher par un Catéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y montèrent, et y demeurèrent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui était fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini : il ne put fermer l'œil, et il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui coulaient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servait d'asile. L'Eglise qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eut tant à souffrir cette nuit-là du vent et de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dysenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pondichery, encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces fréquentes et pénibles courses que doit faire un Missionnaire, on peut compter pour quelque chose le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des ponts; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils savent la plupart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots; ils le mettent sur cette machine, et ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la première fois que je passai ainsi le Coloran, qui était alors aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il est vrai que, pour me rassurer, plusieurs Chrétiens se jetèrent dans l'eau, et environnèrent la fragile machine où j'étais, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de bâtons de *Netti*: dont les branches ressemblent assez au liège: mais quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, et souvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la rivière en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour lui donner plus de consistance. Les Missionnaires qui y sont accoutumés, trouvent cette manière plus sûre et plus aisée, mais pour moi les fagots

de *Netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher Père, des persécutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette Mission? Tout contribue à inquiéter les Missionnaires et leurs Néophytes : l'avarice des Princes et leur attachement aux Idoles, l'orgueil des Brame qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées; les Chefs des diverses Castes qui regardent l'Évangile que nous leur prêchons, comme l'anéantissement de leurs Lois et de leurs usages : les Prêtres des Idoles qui frémissent de rage de voir leurs fausses Divinités tomber dans le mépris, et eux-mêmes regardés comme des séducteurs : enfin, les Pénitens Gentils, dont les aumônes diminuent dans les endroits où la Foi s'établit : ce gens-là se réunissent contre nous et répandent sans cesse toute sorte de calomnies pour irriter les Peuples et pour décréditer le Christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres Missions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au Prince attirent sa protection sur les Prédicateurs de l'Évangile, et accréditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait respecter les Missionnaires : il arrive quelquefois qu'un Ministre ou un Grand du Royaume, qui a embrassé la Foi, en devient le Protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la Mis-

sion de Maduré. Il est rare que les Princes nous protègent, encore plus qu'ils se fassent Chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le Christianisme dans les Castes les plus nobles, comme est celle des Brames, sont dès là en butte aux plus indignes traitemens : les Brames Gentils les regardent comme des gens qui se sont dégradés, et qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant soit peu paraître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici est infiniment au-dessous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Missionnaires fut renfermé dans une rude prison ; les Européens de la côte qui en furent informés songèrent aussitôt à députer quelques-uns d'eux au Prince ; pour demander sa délivrance : le Missionnaire s'y opposa de toutes ses forces, aimant mieux expirer dans la prison, que d'employer un moyen qui aurait fait connaître qu'il était lié avec les *Pranguis* (car c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), et qui aurait exposé sa Chrétienté à une persécution générale.

Dans ces orages qui s'élèvent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'est la prison ; et c'est à quoi

L'on est journellement exposé. Quand le Missionnaire se lève le matin, il n'oserait s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un Missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa Mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession : il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnèrent les Néophytes, qu'il s'écria transporté de joie : oh ! que de douceur et de consolation dans un lieu où je ne croyais trouver que des croix et des souffrances ! « Ne vous y fiez pas, lui » dirent les plus anciens Missionnaires ; rien » de plus trompeur que le calme présent ; » tout est à craindre, lorsqu'on est le plus » tranquille. » Il ne répondit que par un souris plein de confiance. Mais sa propre expérience le détrompa bientôt ; le même jour des soldats envoyés du Prince se saisirent des trois Missionnaires, leur mirent les fers aux pieds, et les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous dissimuler ce qu'on a à souffrir dans ces prisons ; il y en a de plusieurs sortes ; les unes sont publiques, et le grand nombre de prisonniers les rend insupportables. Nous y avons eu de nos Missionnaires qui n'avaient que l'espace nécessaire pour se coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour les Officiers se rendaient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers. Les coups horribles dont on acca-

blait ces malheureux Indiens , et les cris lamentables qu'ils poussaient , jetaient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il allait être appelé pour souffrir les mêmes supplices. J'ai lu une lettre du P. André Freyre , qui a été nommé depuis à l'Archevêché de Cranganor , où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaour* avec un autre Jésuite ; le seul récit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu , mais toujours très-fâcheuses pour le genre de vie qu'on y mène. C'est la coutume des Pénitens Indiens , de redoubler leurs austérités lorsqu'ils sont prisonniers ; c'est même un moyen d'obtenir plutôt la liberté , dans la crainte qu'on a que ces Pénitens n'expirent dans les fers ; d'ailleurs , comme on n'a point la commodité de faire cuire le riz et les herbes à la façon du pays , il faut nécessairement se contenter de quelques poignées de riz froissé entre deux pierres , et trempé d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait , quand on en a la permission ; mais ceux à qui on est obligé de l'acheter , y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau , et il fait souvent plus de mal que de bien. Aussi voit-on des Missionnaires qui au sortir de la prison ont bien de la peine à se rétablir ; l'œsophage se rétrécit presque toujours , et l'on se trouve surpris d'une toux sèche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le Père Louis de Mello , bien que d'une complexion robuste , ne fut détenu en

prison que quinze jours ; cette toux sèche le prit et l'enleva en moins d'un mois. Le Père Joseph Carvalho , avec qui j'ai vécu plusieurs années , mourut dans sa prison les fers aux pieds , et couché sur un peu de paille. Le Père Joseph Bertholdo , son compagnon , en sortit si défiguré , qu'il ressemblait bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas , au-reste , que ces emprisonnements soient peu fréquens ; il est rare qu'il se trouve un seul Missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons , et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année.

Mais , quand on trouverait le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom Chrétien , on ne peut éviter les alarmes presque continuelles que donnent les Néophytes. Les Indiens , naturellement timides , se persuadent aisément ce qu'ils craignent , et souvent au milieu d'une grande fête , comme serait celle de Noël ou de Pâques , que les Chrétiens sont assemblés en grand nombre , ils viennent la frayeur peinte sur le visage , avertir le Missionnaire de renvoyer au plutôt les Néophytes , que tout est perdu , que les soldats sont déjà en chemin , qu'ils arriveront en moins d'une heure ; et ils ajoutent à ce qu'ils disent , tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggère , qu'ils jettent le Missionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout-à-fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondés ; d'au

autré côté , la prudence ne lui permet pas d'exposer cette multitude de Fidèles à la fureur des Idolâtres. Il faut avoir été dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir intérieurement ; je m'y suis trouvé plus d'une fois , et alors je me disais à moi-même : troublerai-je la piété et la ferveur de tant de Néophytes pour un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire ? Mais aussi si ce danger est réel , quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des barbares ! En vérité , chaque moment alors est un vrai supplice.

Les fréquentes révolutions de l'Etat sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs qui , quoique dépendans du Prince , sont tellement maîtres de leur Etat , qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres , sans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques - unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Mission. A la première alarme , les habitans des Bourgades prennent la fuite et se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement et sans qu'on ait pu les prévoir , ils passent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe , les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où est bâtie l'Eglise d'Aour , firent une semblable irruption ; il se livra un petit
combat

combat dans la cour qui est vis-à-vis l'Eglise : le Missionnaire qui confessait alors un Néo-phyte , entendait de tous côtés siffler les balles de mousquet ; peu après il s'aperçut qu'on avait mis le feu à son Eglise ; elle fut néanmoins conservée , le feu s'éteignit de lui-même aussitôt que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres, qui sont très-fréquentes , le Roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *Palleacarens* : malheur à ceux qui se trouvent sur sa route , et qui n'ont pas le loisir de fuir dans les bois ou dans les Bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection singulière de Dieu , la manière dont le Père Dabreu échappa à la fureur des soldats dans une pareille rencontre. Il était dans une Peuplade qui fut tout-à-coup assiégée par l'armée de Maduré ; dès la pointe du jour les soldats y entrèrent pélemêle , et mirent tout à feu et à sang. Le Père était retiré dans sa chambre avec ses Catéchistes , où il se disposait à la mort , qu'il attendait à chaque moment. Plusieurs soldats y entrèrent comme des furieux , et ayant envisagé le Père pendant quelque-temps , ils se retirèrent sans lui dire le moindre mot ; et ce qui est plus étonnant , sans toucher aux pendans d'oreille d'or des Catéchistes , ni au sac où étaient renfermés les habits du Missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis , un des Catéchistes crut trouver ailleurs plus de sûreté ; il sortit de la maison ;

mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un soldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres Cathéchistes, et leur fit comprendre que Dieu protège visiblement les Missionnaires et ceux qui les accompagnent.

La désolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde : c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de côté et d'autre sans savoir où ils vont ; hommes, femmes, enfans, chevaux, bestiaux, tout est confondu, tout fuit, tandis que les Bourgades sont en feu, et que le soldat saccage tout. Les maris ne reconnaissent plus leurs femmes, les pères et les mères abandonnent leurs enfans, bien qu'ils les aiment à l'excès ; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je finissais la Messe à *Aour*, on donna l'alarme à la Bourgade, et je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenais la fuite avec mes Néophytes, je trouvai une pauvre femme qui pouvait à peine se traîner avec deux enfans qu'elle portait entre ses bras. J'en pris un que j'avais baptisé peu de jours auparavant, et nous nous retirâmes dans un bois épais, qui était à demi-lieue de la Peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril , on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une Caste particulière d'Indiens qui fait profession publique de voler , et qui s'appelle pour cela la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois , où ils ont leurs Bourgades à part , qui sont gouvernées par différens Chefs. Dans les troubles de l'Etat , ils s'assemblent en différentes troupes , et ils pillent également ceux qui fuient , et les soldats qui ont déjà fait quelque butin. Il est vrai pourtant que ceux de cette Caste ont du respect pour les Missionnaires , je ne sais pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs Peuplades , et ils nous laissent en entière liberté d'y exercer nos fonctions ; et même dans ces sortes d'occasions , pour peu qu'ils nous reconnaissent , ils s'abstiennent de nous faire du mal. Deux de nos Missionnaires l'éprouvèrent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols , ils se trouvèrent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyaient , et tombèrent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus , non - seulement ne leur firent aucun mal , mais ils les aidèrent même à sauver les ornemens de leur Eglise ; cependant , dans les premières saillies , ils ne connaissent personne , et les Missionnaires sont exposés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps-en-temps que ces voleurs se font la guerre les uns aux autres , et alors il n'y a nulle sûreté. La première

année que j'entrai dans la Mission ; je fus envoyé à *Counampati* ; c'est une Bourgade de ces voleurs , où il est facile de rassembler les Chrétiens de *Tanjaour*. Le Capitaine m'assura de sa protection ; mais elle ne me fut guère utile. Un autre Capitaine de voleurs , beaucoup plus redouté dans l'Inde , nous menaçait sans cesse de nous surprendre , et de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Eglise dans un sac , afin d'être prêt à chaque instant à me sauver dans le bois qui environne la Bourgade. Un jour que je confessais des Chrétiens de *Tanjaour* , on donna l'alarme , et mon Catéchiste , plus timide encore que les autres , vint tout effaré m'apporter le sac où étaient les ornemens , et criant : sauve qui peut , commença par courir le premier de toutes ses forces. Il y avait environ deux cens Chrétiens dans la cour de l'Eglise. Je vis alors une espèce de miracle causé par la frayeur. Tous disparurent en un clin d'œil , sans que je pusse comprendre comment ils avaient pénétré sitôt dans le bois , dont l'entrée était bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avait grimpé au haut d'un arbre , avertit que les ennemis passaient outre avec le butin qu'ils avaient fait la nuit précédente : les esprits se calmèrent , et les Chrétiens que j'avais vu disparaître en un instant , furent plus de deux heures à se débarrasser des épines , et ne sortaient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avaient passé aupa-

ravant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces voleurs qui font une Caste particulière , il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde , de sorte qu'un Missionnaire qui : ses fonctions engage dans des voyages presque continuels , doit toujours mettre sa vie entre les mains de Dieu. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces Peuples barbares. Le Père Emmanuel Rodriguez passait par un Village pour se rendre à une des Eglises de sa Mission ; un Officier qui l'aperçut jugea à sa physionomie qu'il était étranger , et s'imagina en même-temps que ce pouvait être un marchand de pierres précieuses , et que les sacs portés par ses Catéchistes étaient remplis de curiosités de grand prix. Aussitôt il dépêcha cinq ou six de ses soldats , avec ordre de courir après l'étranger , et de le tuer aussi-bien que ceux de sa suite. Le Chef de cette troupe atteignit le Père Rodriguez à l'entrée d'un bois , et lui ordonna de le suivre. Le Père comprit qu'on en voulait à sa vie et à celle de ses Catéchistes : il se disposa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'absolution à ses Catéchistes sur les marques de douleur qu'ils lui donnèrent de leurs péchés , car on lui refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure , ils arrivèrent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le Chef de la troupe annonça au Missionnaire qu'il fallait mourir. Le Père de-

manda un peu de temps pour se recueillir , et il lui fut accordé. Lui et ses Catéchistes se mirent aussitôt à genoux , prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares ; ils furent attendris de ce spectacle , et ils ne purent se résoudre à exécuter l'ordre qui leur avait été donné ; ils se contentèrent de leur voler ce qu'ils portaient. Comme ils visitaient les sacs des Catéchistes , on les entendit qu'ils disaient entr'eux : c'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que , par une Providence particulière de la bonté divine , ce Missionnaire échappa à la fureur des Barbares.

A ces dangers , j'en dois ajouter un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle , et enlève un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt espèces différentes ; les moins dangereux ont un venin qui cause la lèpre , ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vrai qu'on a ici d'excellens remèdes contre leur venin , mais ces remèdes n'empêchent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne meurent , soit qu'on les applique trop tard , soit que le venin soit si actif , que tout remède devienne inutile.

Les Missionnaires dont les maisons sont séparées de celles du Village , sont encore plus exposés que les Indiens à la morsure des serpens. J'ai couru une infinité de fois ce risque , et la main bienfesante de Dieu

m'en a toujours préservé. Une fois , par exemple , que j'avais un grand nombre de Chrétiens rassemblés dans mon Eglise , je passai une partie de la nuit à confesser les hommes , afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avais laissé sans réflexion et contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai , j'aperçus sur les ais où je devais me coucher un de ces gros serpens tout noir , et j'en fus si effrayé, qu'en voulant me retirer, je me blessai la tête contre la porte de ma cabane qui était fort basse. Quelques Catéchistes que j'appelai le tuèrent. Si je n'avais pas eu de lumière dans ma chambre , j'aurais été infailliblement mordu de ce serpent, et je n'aurais survécu à sa morsure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autrefois , en me couchant , j'eutendis un grand bruit sur le toit de ma cabane qui était couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit était causé par quelques rats , dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin, lorsqu'ouvrant ma fenêtre , j'aperçus un de ces serpens dont le venin est si actif , qui était suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avais reposé pendant la nuit. Dans une autre occasion , un Catéchiste lisant un livre auprès de moi , un serpent tomba du toit sur son livre , et ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Missionnaires conféraient ensemble assis sous des arbres , un serpent se glissa dans la soutane de

l'un d'eux, et monta jusqu'à une de ses manches, que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs ; il sortit ensuite auprès du poignet et on en donna avis au Missionnaire qui n'y faisait nulle attention. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le serpent se coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrais vous rapporter un grand nombre d'exemples semblables, où je n'ai pu être garanti de la morsure de ces animaux que par une protection singulière de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque sorte du prodige. J'y ai bâti une assez belle Eglise en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statue de la Vierge que j'ai fait venir de Goa, y est représentée tenant sous les pieds le serpent infernal. Les Chrétiens viennent l'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël, que l'Eglise était remplie de monde, un serpent se glissa entre les jambes des Néophytes, et pénétra jusqu'à une des deux croisées où étaient les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, et l'ayant pris avec les mains, le jeta sur les femmes qui étaient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le serpent se sauva, et gagna la porte de l'Eglise sans avoir mordu personne. Cela parut d'autant plus surprenant, que dans le même temps plusieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable ser-

pent qui s'y était glissé. Il est aisé de voir que Dieu protège, d'une manière sensible, les Missionnaires : car quoique ces animaux soient ici très-communs, je n'ai pas ouï dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jésuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette Mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, et pour vous assujétir à des coutumes extraordinairement gênantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour dévorer, dans un âge déjà avancé, les difficultés qui se trouvent à commencer les élémens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu et le secours d'une grammaire composée par nos premiers Missionnaires. Mais ce n'est pas tout de l'entendre, il faut encore savoir la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entière les jours et une partie des nuits à étudier la langue Indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont pas assez souples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques Missionnaires, il arrive souvent que les Mission-

naires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays auxquels nous sommes obligés de nous conformer ; mais il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes , qu'on est obligé de marcher sur des socques , lesquelles ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable , et l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs Missionnaires qui avaient l'entredeux des doigts écorché , et la plaie qui devenait considérable , durait quatre à cinq mois ; pour moi j'ai porté une semblable plaie six mois entiers. C'est ce qui faisait dire à un de nos Missionnaires , que la langue , quelque difficile qu'elle soit , lui coûtait beaucoup moins , et qu'il apprenait bien plus aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? Il vous en coûtera même pour apprendre à vous asseoir à la manière des Indiens. Leur coutume est de s'asseoir à terre les jambes croisées. Cette posture est très-gênante quand on n'y est pas accoutumé. S'il ne s'agissait que d'y être un quart d'heure seulement , ce serait peu de chose ; mais il faut y demeurer des quatre heures de suite et quelquefois davantage , sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seraient scandalisés pour peu qu'on étendît la jambe , ou que , par quelque mou-

vement , on témoignât la gêne où l'on se trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude , et l'on trouve que de toutes les postures celle-là est la plus naturelle.

Enfin la plus triste épreuve de cette Mission est celle des maladies et de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout secours humain , dans une pauvre cabane , couché sur deux ou trois ais , environné seulement de trois ou quatre Indiens , à-peu-près comme était saint François Xavier lorsqu'il mourut dans l'île de Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes ; mais ils demeurent dans les grandes Villes , d'où ils ne sortent jamais , de crainte de perdre leurs pratiques ; et d'ailleurs quand on pourrait les engager à venir , nous nous donnerions bien de garde de les appeler à notre secours : ces gens-là entêtés de leur science , et encore plus de leurs superstitions , ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Les Médecins des Villages sont plus dociles , mais ils sont si ignorans , qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus , comme on est obligé de s'assujétir à la façon de vivre des Indiens , lorsqu'on est en santé ; on doit aussi , lorsqu'on est malade , se servir de leurs remèdes. Or , le grand remède de la médecine Indienne , c'est l'abstinence générale de toutes choses , même de l'eau. Cette diète outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant

le malade n'oserait témoigner sa peine , de peur de mal édifier les Indiens , qui seraient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même que la moindre femme parmi eux , qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà , mon très-cher Père , à peu-près ce que vous aurez à souffrir dans la Mission de Maduré ; et pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire , attendez - vous à y trouver tous les périls dont l'Apôtre saint Paul fait le détail dans sa seconde Epître aux Corinthiens.

In itineribus sæpè. Dangers dans les voyages. Par - tout , vous courez risque d'être arrêté : vous y souffrez les incommodités des saisons ; vous y marchez , tantôt sur des sables brûlans , tantôt dans les boues mêlées d'épines , qui vous ensanglantent les pieds. Au temps des pluies , vous êtes trempé depuis le matin jusqu'au soir , et vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivières que vous êtes obligé de traverser sur une perche , sur des fagots , en embrassant un vase de terre , toujours exposé à être submergé , et à périr dans les eaux.

Periculis latronum. Danger du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes : il y en a qui en font une profession publique , et qui mettent leur gloire à surprendre les voyageurs , à les charger

de coups , et souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'est proprement au Maduré qu'on trouve ces diverses Castes qui ont leurs maximes et leurs Lois particulières. La Loi chrétienne qui combat ces usages , ne manque pas d'y être contredite , et ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du côté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres sont les ennemis nés du Christianisme. Ils regardent avec raison les Missionnaires , comme des gens qui veulent détruire la Religion du pays. Les plus indignes artifices , les plus noires calomnies sont employés par les Prêtres des Idoles pour irriter les Peuples , et pour les soulever contre les prédicateurs de l'Évangile.

Periculis in Civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut faire un long séjour , parce qu'on y est bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la Foi , qui y sont en grand nombre. On n'y va guère que durant la nuit , encore y est-on dans une crainte perpétuelle d'être découvert.

Periculis in solitudine. Si vous vous retirez dans les bois , comme on est souvent obligé de le faire pour éviter les persécutions , outre que la perfidie s'ouvre un chemin par-tout , on y est exposé à la morsure des serpens et d'une infinité d'autres insectes venimeux , qui peuvent chaque jour vous causer la mort , ou du-moins des douleurs très-cuisantes : sans parler des tigres et d'au-

tres bêtes féroces qui ont pénétré souvent jusques dans les cabanes des Missionnaires.

Periculis in mari. Dangers sur la mer. Six ou sept mille lieues qu'on fait sur l'Océan pour se rendre aux Indes, ne laissent point douter de ce danger.

Periculis in falsis fratribus. Dangers de la part des faux frères. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le sacré Collège des Apôtres, on peut bien penser qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catéchistes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les Missionnaires, qui se sont portés aux plus étranges extrémités : témoin celui qui, dans l'obscurité de la nuit, brisait les Idoles, les traînait par les rues, et après les avoir jetées dans l'étang le plus proche, allait le lendemain accuser les Missionnaires et les Chrétiens d'avoir causé ce désordre.

In labore et ærumnâ. Les travaux sont continuels, et il n'y a point de jour qui ne porte avec soi quelque peine particulière.

In vigiliis multis. Dans les veilles : Combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les Néophytes, ou à aller porter les sacremens aux malades ?

In fame et siti, in jejuniis multis. Vous savez quelle est la vie d'un Missionnaire de Maduré : un peu de riz, quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse ; et avec des mets si peu solides un jeûne presque continuel.

In frigore et nuditate. On ne sent point,

à la vérité, du froid aux Indes comme en Europe : mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits sont très-froides, et il tombe alors une espèce de rosée fort dangereuse, et qui cause de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia et sollicitudo omnium ecclesiarum. Outre cela, dit saint Paul, la peine qu'il y a à cultiver les Eglises, et la part qu'on prend à ce qui arrive aux Néophytes, l'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines et leurs afflictions deviennent les nôtres : nous souffrons avec eux : nous sommes affligés, persécutés avec eux. Enfin, nous les regardons comme nos enfans que nous avons engendrés en Jésus-Christ, et il serait bien difficile de ne pas entrer dans les sentimens que la charité Chrétienne et le zèle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais, il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paraissent, s'évanouissent, lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au Démon une infinité d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Rien n'égale la joie intérieure qu'on ressent alors. Un avaré ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorsqu'il est sûr d'y trouver un riche trésor : nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions, nous coûtent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait espérer une abondante moisson, et c'est ce qui soutient un Missionnaire dans ses fati-

gues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre , quand il voit , d'un côté , les heureuses dispositions des Gentils pour le Christianisme , et de l'autre , les exemples de vertu que donnent ceux qui se sont une fois convertis.

Il y a de deux sortes d'Indiens Idolâtres : les uns , entêtés à l'excès de leurs superstitions , et d'autres qui sont assez indifférens à l'égard des fausses Divinités qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile , et ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus fervens Chrétiens sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles : quand ils ont une fois conçu quel est le crime de l'Idolâtrie , ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes ; et cherchant à réparer le scandale de leurs désordres passés , ils sont à l'épreuve du respect humain et des persécutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de Castes où les Indiens ont le naturel excellent : celle des *Rettis* , par exemple , est d'une douceur et d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la vérité de la Religion , et qu'ils l'ont embrassée , ils deviennent de parfaits Chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens* ; presque tous les Indiens de cette Caste se sont convertis à la Foi , et vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant , les Indiens , à la réserve des *Parias* , abhorrent l'ivrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feraient nos plus zélés prédicateurs : et c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice si grossier , sont à couvert de bien des désordres qui en sont la suite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant pour le jeu : ils jouent rarement , et jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espèce de damiers , où ils tâchent de montrer leur habileté , et c'est-là uniquement ce qui les pique , et ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement et l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant je crois que cette modération est plutôt l'effet de leur timidité naturelle , que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi , parce que quand ils sont en colère , les paroles les plus infames et les plus injurieuses ne leur coûtent rien ; à les voir se quereller les uns les autres , on dirait qu'ils sont sur le point de s'égorger : néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures et à des menaces.

Il sont naturellement charitables , et aiment à assister les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup , c'est qu'ils ont peu ; mais à proportion , ils sont plus libéraux qu'on ne l'est en Europe. Dès qu'un homme a pris le

parti de vivre d'aumônes , il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amassent du bien , ils le dépensent à l'avantage du public , à faire creuser des étangs sur les chemins , à y bâtir des salles et à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les Lois particulières des Castes sont un des plus grands obstacles à la propagation de la Foi. Cependant il est vrai de dire que quand la Foi a fait des progrès dans une Caste , et que plusieurs y font profession du Christianisme , la conversion des autres de la même Caste devient très-aisée. La Caste des *Parias* , par exemple , et celle des *Ambalagarrens* seront un jour toutes Chrétiennes , parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces Castes ont déjà embrassé la Foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Maduré , c'est que les terres du Royaume appartiennent à différens Princes , qui sont d'ordinaire opposés les uns aux autres , et qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un asile. De là vient qu'il ne peut y avoir de persécutions générales , et que les Missionnaires sont toujours en état de consoler et de conduire leurs Néophytes persécutés. Ceux-ci trouvent des Églises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure , et ils peuvent y aller en sûreté.

Enfin , la polygamie , qui est ailleurs un si grand obstacle à la conversion des Idolâ-

tres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens ; il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent plusieurs femmes ; le grand nombre est de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles sont les favorables dispositions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Missionnaire retire de ses travaux.

Un des plus grands, c'est la multitude des enfans qu'on régénère dans les eaux du Baptême. Il n'y a guères d'années qu'un Missionnaire ne baptise, ou par lui-même ou par le moyen des Catéchistes, trois à quatre mille enfans de Chrétiens. De ce nombre, il y en a bien la moitié qui meurent avant l'usage de raison : ainsi ce sont autant de saints qu'on est sûr d'avoir placés dans le Ciel ; quand il n'y aurait que ce seul bien à faire, un Missionnaire ne serait-il pas dédommagé de ses peines et de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfans des Gentils on en baptise un très-grand nombre de ceux qu'on voit être sur le point de mourir. Les Chrétiens sont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde méridionale, et il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la manière dont on doit conférer le saint baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les Eglises où résident les Missionnaires, ainsi que dans les autres Eglises dont le Missionnaire est absent, et où un Catéchiste a soin d'assembler les Néophytes.

Les femmes Chrétiennes sur-tout ont plus d'occasions de leur procurer ce bonheur.

Comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfans qui meurent peu après leur naissance. Je connais une bonne Chrétienne, qui se distingue dans ces fonctions de zèle : elle s'est rendue habile dans la connaissance des remèdes qui sont propres aux enfans malades ; sa réputation est si bien établie, qu'on lui porte presque tous ceux de la ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, et quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de sa maison : elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; et la connaissance qu'elle a du pouls, et des symptômes d'une mort prochaine, est si sûre, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptisés, il n'y en a que deux qui aient échappé à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils qui embrassent la Loi chrétienne, le nombre en est très-considérable. Il n'y a guères d'années qu'on n'en baptise cinq mille, quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul Royaume de *Marrava*. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans la Mission de Carnate, qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu, les conversions y seront un jour plus nombreuses

qu'elles ne le sont maintenant dans la Mission de Maduré.

Ce qui console encore un Missionnaire , et ce qui le soutient dans ses travaux , est la vie innocente que mènent ces nouveaux Fidèles , et l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plûpart n'ont que des fautes légères à apporter au tribunal de la pénitence , et on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite , sans savoir sur quoi appuyer l'absolution. Un Missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie , quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Néophytes , et la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte , et un Chrétien qui se livre au péché leur paraît un monstre. Je vous rapporterai sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien , extrêmement attaché au culte des faux Dieux , comprit enfin qu'il était dans l'erreur , et s'étant fait instruire des mystères de notre sainte Religion , il demanda avec instance le Baptême , nonobstant les liens qui le retenaient dans l'infidélité. Sa conversion fut si parfaite , qu'il ne s'occupait plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son Baptême , je le fis venir pour le disposer à faire sa première confession. Il parut étrangement surpris lorsque je lui expliquai la manière dont il devait se confesser. « Quand , dans les instructions que

» j'ai reçues, me dit-il, on m'a parlé de la
 » confession de mes péchés, j'ai compris
 » qu'il s'agissait de ceux que j'avais commis
 » avant le baptême, afin d'en concevoir plus
 » d'horreur ; mais vous me dites mainte-
 » nant qu'il faut déclarer encore ceux qu'on a
 » commis après le Baptême : Hé quoi ! mon
 » Père, est-il donc possible qu'un homme
 » régénéré dans ces eaux salutaires, soit
 » capable de violer la Loi de Dieu ? est-il
 » possible qu'après avoir reçu une si grande
 » grâce, il soit assez malheureux que de la
 » perdre, et assez ingrat pour offenser celui
 » de qui il l'a reçue ? »

Voilà qu'elle est la noble idée que nos Néophytes se forment de la Religion chrétienne. Rien, ce me semble, n'est plus capable de confondre tant de Chrétiens d'Europe qui, ayant sucé avec le lait les maximes de la Loi de Dieu, l'observent néanmoins si mal ; tandis que des Peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumières de l'Évangile, qu'ils en sont de fidèles observateurs, et conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence qu'ils ont reçue au Baptême.

La fidélité de ces nouveaux Chrétiens à pratiquer dans leurs Bourgades les exercices de piété qui se pratiquent dans les principales Églises de la Mission, ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices, qui se font chaque jour dans le lieu

où réside le Missionnaire. Outre que ce détail serait trop long , les différens Recueils de nos Lettres vous en instruisent suffisamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les Dimanches et les Fêtes ; la plûpart des Néophytes passent presque toute la journée en prières dans l'Eglise. Outre la prédication du Missionnaire , qu'ils écoutent attentivement , ils répondent encore , avec une docilité surprenante , aux questions que les Catéchistes leur font sur les principaux articles de la Foi. Ces articles sont renfermés dans un Catéchisme , que tous doivent savoir par cœur , et c'est pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter si souvent. Au sortir de l'Eglise , ceux qui sont en procès choisissent quatre ou cinq des principaux Chrétiens et un des Catéchistes pour juger leurs différends , et ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des Chrétiens est grand ces jours-là : plusieurs viennent de fort loin pour assister à la célébration de nos saints mystères. J'ai vu un vieillard âgé de plus de soixante ans , qui n'y manquait jamais. Il n'était arrêté ni par les plus ardentes chaleurs , ni par les pluies excessives , quoique sa bourgade fut éloignée d'environ cinq lieues de l'Eglise.

Dans les autres Eglises où le Missionnaire ne peut pas se trouver , on fait les mêmes prières et les mêmes instructions. C'est un Catéchiste , ou , à son défaut , le plus ancien

des Néophytes qui préside à ces sortes d'assemblées ; et lorsque le Missionnaire parcourt ces Eglises , il a la consolation de voir que son absence n'a rien diminué de la ferveur des fidèles.

Mais c'est principalement lorsque nous célébrons nos Fêtes solennelles , que la piété de ces fervens Néophytes éclate davantage : quelque éloignés qu'ils soient de l'Eglise où se trouve le Missionnaire , ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins , et se mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées , et il y en a qui y demeurent huit jours entiers , et quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une ressource à leurs besoins ; et il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui le demandent.

Outre les Baptêmes qui se font durant le cours de l'année , on en fait ces jours-là un solennel. Je baptisais d'ordinaire à *Aour* deux cent cinquante ou trois cens Catéchumènes. Dans le *Marava* , le nombre a monté jusqu'à cinq cents , et quelquefois davantage ; j'y passais toute une journée , et une bonne partie de la nuit , pendant laquelle on allumait un grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt , dans ces heureux momens , les fatigues attachées à nos fonctions , et qu'on ressent de plaisir quand on se voit obligé de se faire soutenir les bras , n'ayant plus

plus la force de les élever pour faire les onctions et les autres cérémonies ! Qu'il est doux , encore une fois , mon cher Père , de succomber sous ce travail , et de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer ! Quand je n'aurais passé qu'une de ces Fêtes dans la Mission , je me croirais trop bien récompensé des peines que j'y ai souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagés de nos travaux , lorsque nous sommes témoins de la vertu et de la ferveur de nos Néophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganisme , et qu'on leur a expliqué les vérités Chrétiennes , ils se laissent aisément persuader , et ils deviennent inébranlables dans la Foi. Il arrive rarement qu'ils aient des doutes ; et quand les Confesseurs les interrogent sur ce point , ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'est trouvé de ces bons Néophytes qui se scandalisaient étrangement qu'on leur demandât s'ils avaient douté de quelque article de foi , jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion chrétienne ne pouvait pas former le moindre doute sur les vérités qu'elle propose. S'il arrive , dans les temps de persécution , que quelques-uns d'eux paraissent chanceler dans la Foi , c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices , et leur infidélité n'est qu'extérieure , quoiqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribue une espèce de miracle toujours subsistant , dans

la facilité avec laquelle les Chrétiens chassent les Démons. Une infinité d'Idolâtres sont tourmentés du malin esprit, et ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des Chrétiens. C'est ce qu'on éprouve sans cesse dans le Royaume de *Marava* : on voit presque toujours à *Aour* quelques Catéchumènes, qui ne sont portés à se faire instruire des mystères de la Foi, que dans l'espérance de se soustraire au pouvoir des Démons qui les tourmentent.

Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'est plus réel que cet empire du Démon sur les Idolâtres.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie, comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obsédés. Les Européens qui ont recours à ce stratagème, y sont portés par quelque intérêt secret, ou par quelque motif humain. Ici les Gentils n'ont rien à gagner; ils ont, au-contraire, tout à perdre. Il faut que les maux soient bien pressans pour en venir chercher le remède à l'Eglise : ils se rendent dès-lors infiniment odieux et méprisables à leurs amis et à leurs parens; ils s'exposent à être chassés de leurs Castes, à être privés de leurs biens, et à être cruellement persécutés par les Intendans des Provinces. Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au Démon? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'ima-

gination, que les uns se voient transportés en un instant d'un lieu dans un autre, de leur Village dans un bois fort éloigné, ou dans des sentiers inconnus : que d'autres se couchent le soir pleins de santé, et se lèvent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, et qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit ? Imaginera-t-on encore que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particulière aux Indiens et inconnue en Europe ? Mais ne serait-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladies en se mettant simplement au rang des Catéchumènes, que d'être délivré du Démon ? Il n'est donc pas possible de nier que le Démon n'ait un véritable pouvoir sur les Gentils, et que ce pouvoir cesse aussitôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie, et pour embrasser le Christianisme.

J'ai vu des Missionnaires arriver aux Indes fort prévenus contre ces obsessions ; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, et ils étaient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le Vénérable Père de Britto, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la Foi, et qui certainement n'avait pas l'esprit faible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes grâces que Dieu lui avait faites, c'était de lui avoir fait comme toucher au doigt la vérité de la Religion chrétienne dans plusieurs occasions où les Démons avaient été chassés du corps des Indiens, au moment

qu'ils demandaient le Baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires que le Démon est le meilleur Catéchiste de la Mission , parce qu'il force , pour ainsi dire , plusieurs Idolâtres de se convertir , forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant , c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré , qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentés cruellement par le Démon , n'en soient délivrés en écoutant les Instructions qui les disposent au Baptême. Le Démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la Passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrais citer , je n'en rapporterai qu'un seul , qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un Chef de Peuplade étant fort tourmentée du Démon , fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux , où l'on espérait qu'elle trouverait du soulagement. Comme elle n'en était que plus cruellement tourmentée , on la transporta chez un *Gourou* (1), célèbre parmi les Gentils. Lorsque le *Gourou* était dans le fort de son prétendu exorcisme , elle s'approcha de lui insensiblement ; et ayant bien pris son temps , elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion , et dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le *Gourou* en demeura là , et fit au plutôt retirer cette femme. Les Idolâtres ne

(1) Père spirituel.

sachant plus à qui avoir recours , prirent la résolution de la mener au *Gourou* des Chrétiens. Ils la transportèrent donc à *Couttour*. A peine fut-elle présentée au Missionnaire , que le Démon la tourmenta violemment : mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Notre-Seigneur , les douleurs cessèrent à l'instant ; enfin elle fut parfaitement guérie ; avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mystères.

Souvent le Démon apparaît aux Catéchumènes sous une forme hideuse , et leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorés dans le pays. J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout-à-coup du chemin qui le conduisait à l'Eglise dans un autre , où il vit le Démon tenant en main un nerf de bœuf , dont il menaçait de le frapper , s'il ne changeait la résolution où il était de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable , c'est que tout ce qui a quelque rapport à la Religion , le signe de la croix , par exemple , l'eau-bénite , le chapelet , les médailles de la Sainte-Vierge et des Saints , ont la vertu de chasser entièrement le Démon , ou du-moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le Démon s'était saisi , était presque continuellement meurtri de coups ; il entraît alors dans des fureurs qui effrayaient tous les habitans de la Bourgade , et qui les obligeaient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les Gentils de cette Bour-

gade me députèrent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenait alors le Catéchisme, ne fut pas plutôt informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la Bourgade éloignée de trois lieues de mon Eglise. Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son chapelet au cou, et le tire au milieu de la rue comme il aurait tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon Eglise, au grand étonnement des Gentils qui le suivaient de loin.

Quelquefois le Démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre sainte Religion. Ce qui est arrivé au Père Bernard de *Sà*, mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernait la Chrétienté d'*Ariapati*, qui est de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenèrent un Indien que le Démon tourmentait d'une manière cruelle. Le Père l'interrogea en présence d'un grand nombre d'Idolâtres, et ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord où étaient les Dieux qu'adoraient les Indiens ? La réponse fut qu'ils étaient dans les enfers, où ils souffraient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, poursuit le Père, ceux qui adorent ces fausses Divinités ? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorés. Enfin le Père lui demanda quelle était la véritable Religion ; et le Démon répondit par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avait de véritable que celle qui était ensei-

gnée par le Missionnaire, et que c'était la seule qui conduisait au Ciel.

Je ne doute pas que cette puissance que les Chrétiens ont sur le Démon, ne soit en partie la récompense de leur foi. Ils croient avec simplicité, et Dieu ne manque pas de se communiquer aux simples, tandis qu'il rejette ces esprits superbes, qui voudraient soumettre la Foi à leur faible raison.

De cette foi humble et soumise naît dans le cœur des Néophytes une entière confiance en Dieu. C'est sur-tout dans leurs maladies et au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette espérance vive qu'ils ont en la miséricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec toute la sincérité possible; de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessés à la mort, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne l'acceptât volontiers dans l'espérance d'aller au Ciel. On n'est pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir: ils regardent la mort comme la fin de leur exil et le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent. Ils se disent continuellement les uns aux autres: nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passagères nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du saint homme Job profondément gravée dans l'ame: Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté; son saint nom soit béni.

A quoi les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs enfans. Ils les chérissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez ; et s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les Chrétiens de les voir dans le Ciel, calme entièrement leur douleur. C'est ce que disait un jour une bonne Néophyte, qu'on consolait de la perte qu'elle venait de faire de son fils : « Que les Idolâtres, disait-elle, pleurent » leurs enfans, ils ont raison ; ils ne peuvent les voir que malheureux dans l'autre » monde : mais pour moi, j'espère voir le » mien dans le sein de la gloire, où il sera » éternellement heureux. Aurais-je raison » de m'attrister de son bonheur ? »

J'aurais plusieurs exemples semblables à vous rapporter, mais je passerais les bornes que je me suis prescrites. Un seul vous fera juger des autres. Dans un temps de sécheresse qui menaçait le pays d'une disette générale, un bon Chrétien vint se confesser, et au sortir du tribunal, il me tint ce discours : « Tout le monde, mon Père, craint la fa- » mine cette année : je n'ai pour tout bien » que cinq fanons, me voilà hors d'état de » faire subsister ma famille : mais je me re- » pose entièrement sur les soins paternels » de mon Dieu : il a promis qu'il n'aban- » donnerait jamais ceux qui mettent en lui » leur confiance. Je vous ai ouï dire dans un » entretien que Dieu multipliait au centuple » ce qu'on donnait aux pauvres pour l'amour

» de lui : je vous apporte mon bien ; distri-
 » buez-le aux pauvres , afin que Dieu prenne
 » soin de mes enfans » : et mettant à mes
 pieds ces cinq fanons , il alla se cacher dans
 la foule , sans que j'aie jamais pu le démêler.
 Je ne sais si cet exemple trouverait beaucoup
 d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour
 inspirer l'amour de Dieu à nos Néophytes.
 Quand on leur a fait une fois connaître les
 perfections de cet Etre Souverain , ils entrent
 comme naturellement dans deux sentimens ;
 le premier , d'indignation contre eux-mêmes
 d'avoir donné de l'encens au Démon , ou à
 des hommes que leurs vies rendent abomi-
 nables ; et l'autre , d'amour envers un Dieu
 si parfait et si bienfesant. J'ai vu un de ces
 nouveaux Chrétiens , qui ne pouvant se con-
 soler de ce qu'étant Païen il avait porté une
 Idole infâme sur sa poitrine , prit en secret un
 rasoir , et se déchiqueta toute la peau de la
 poitrine , afin qu'il ne lui restât aucune par-
 tie de son corps qui eût touché l'Idole. J'en
 ai vu plusieurs autres que leur ferveur por-
 tait à des excès qu'il me fallait modérer.
 « Hé quoi , mon Père , me répondaient-ils ,
 » un homme qui a adoré les Idoles , peut-il
 » en trop faire pour réparer le malheur qu'il
 » a eu d'aimer si tard un Dieu qui l'a tant
 » aimé? » Ceux qui sont nés de parens Chré-
 tiens et qui ont été baptisés dès leur enfance ,
 ont toujours présente à l'esprit la grâce sin-
 gulière que Dieu leur a faite de les distin-
 guer du commun de leurs Concitoyens , en

ne permettant pas qu'ils aient été livrés aux folles superstitions du Paganisme.

De là vient cette tendre piété avec laquelle ils célèbrent les mystères de la vie de notre Seigneur. Ils sont sur-tout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ses souffrances et de sa mort. L'Eglise retentit alors de sanglots et de soupirs. Ils ne manquent pas tous les soirs, après l'examen de conscience, de réciter une Oraison affectueuse qui comprend un abrégé de la Passion; et ils ne la récitent guère sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est véritablement dans un cœur, il produit nécessairement l'amour du prochain. Aussi n'y a-t-il rien de comparable à l'union et à la charité qui règne entre nos Néophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très-contraires à cette union; car chacun est obligé, sous des peines très-grièves, de suivre les Lois particulières de sa Caste, et une de ces Lois est d'interdire à ceux qui sont d'une Caste supérieure, toute communication avec ceux des Castes inférieures. Cependant la Religion a su réformer ces sortes de Lois; les Chrétiens y ont peu d'égard; ils se regardent tous comme enfans d'un même père, et destinés à posséder le même héritage, et dans toutes les occasions ils se donnent les marques du plus tendre attachement. Leur coutume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les uns les autres en se disant ces paroles : *Louange soit à Dieu*; c'est la marque

à laquelle ils se reconnaissent. Quand un Chrétien fait quelque voyage , et qu'il passe dans une Bourgade où il y a des Fidèles , chacun d'eux se dispute le plaisir de le loger et de le régaler : il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un Néophyte m'a raconté qu'étant environ à 40 lieues de *Trichirapali* , il tomba malade dans un Village où il ne connaissait personne. Il sut qu'il y avait une famille Chrétienne , et il lui fit savoir l'état où il était. Aussitôt ces bons Chrétiens vinrent le chercher ; ils le transportèrent dans leur maison et ils le traitèrent avec des assiduités et des soins qu'il n'aurait pas trouvés dans sa propre famille. Quand il fut guéri , ils lui donnèrent de quoi continuer son voyage , et ils l'accompagnèrent assez loin hors de leur Bourgade. J'ai vu de pauvres veuves qui n'avaient de bien que ce qu'elles pouvaient gagner en filant, et qui néanmoins partageaient ce peu qu'elles avaient aux Chrétiens qui se trouvaient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs Concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zèle admirable pour la conversion des Idolâtres ; rien ne les rebute , rien ne leur coûte. Dans le temps d'une disette générale , qui dura deux années entières , nos Chrétiens allaient dans les chemins publics où ils trouvaient un grand nombre d'Indiens près d'expirer faute de nourriture. Ils leur portaient du riz , et ils accompagnaient leurs aumônes de tant de témoignages de tendresse , qu'ils en gagnèrent beaucoup à

Jésus-Christ. Une veuve baptisa elle seule 25 adultes , et près de trois cens petits enfans.

C'est ce même zèle qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies et à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir d'enseigner le Catéchisme et les prières aux Gentils qui veulent embrasser la Foi , et de procurer des aumônes aux Chrétiens , qui , étant éloignés de l'Eglise , n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque Néophyte vient à mourir qui n'ait pas de parens Chrétiens , ils prennent la place des parens , et assistent en grand nombre à ses funérailles. Enfin l'amour que se portent nos Néophytes , excite l'admiration même des Gentils , qui disent en parlant d'eux , ce que les Idolâtres disaient des premiers Fidèles : « Voyez comme ils » s'entr'aident les uns les autres ; ils ne font » tous qu'un cœur et qu'une ame ».

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jésus-Christ qu'on n'en ait pour sa sainte Mère. C'est pourquoi les Missionnaires ont soin d'inspirer aux Néophytes une tendre dévotion pour la Sainte-Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrétiennes. Il n'y a point de Néophyte qui ne se fasse une loi de réciter tous les jours le chapelet en son honneur ; et quoiqu'on leur ait dit souvent qu'il n'y a point de péché à y manquer , sur-tout quand on en est détourné par quelque occupation pressante , si quelqu'un d'eux y manque une seule fois , il s'en accuse au tribunal de la

Pénitence. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les samedis et la veille des fêtes, et alors ils ne mangent ni poissons, ni œufs, et ils se contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort une femme âgée de 90 ans, qui depuis son Baptême qu'elle avait reçu à l'âge de 20 ans, n'avait jamais manqué de jeûner ces jours-là, nonobstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations pénibles. Ces fêtes se célèbrent avec beaucoup de pompe, et il y a un grand concours de Peuple, sur-tout à *Aour*, où l'Eglise, qui est la plus belle de la Mission, lui est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brûle nuit et jour en son honneur. Ces bons Néophytes viennent des extrémités de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, et ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, et par d'autres évènements qui ne pouvaient être que l'effet d'une protection singulière de la Mère de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvait avoir des suites très-funestes à la Religion. Un Catechiste fut député vers le Prince pour implorer sa protection. La négociation était délicate et dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la Sainte-Vierge, et la conjura d'assister cette Chrétienté persécutée, et de fléchir le cœur du Prince vers lequel il était

envoyé. Il crut entendre une voix intérieure qui lui promettait un succès favorable. Il part avec confiance, il arrive à la porte du Palais et demande audience. Comme le Prince sommeillait, on lui dit d'attendre l'heure de son réveil. Le Catéchiste se mit de nouveau en prière, et demanda avec instance à la Sainte-Vierge qu'elle daignât conduire cette affaire. Il n'avait pas attendu un quart d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avait quelqu'un qui demandât audience. Le Catéchiste se présenta, et fut introduit sur-le-champ. Le Prince s'approchant d'un air gai : « Bon courage, lui dit-il ; ce que vous » demandez s'exécutera. Une grande Reine » vient de m'apparaître en songe, et m'a » ordonné de vous être favorable. » Le Catéchiste proposa l'affaire dont il était chargé, il obtint aussitôt ce qu'il voulut, et la paix fut rendue aux Chrétiens.

Nos Néophytes ont pareillement une dévotion tendre et affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange-Gardien, leur Patron, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Michel, protecteur de notre Mission, saint Pierre et saint Paul, saint Thomas, l'Apôtre de ces contrées-là, saint Ignace et saint François Xavier. C'est sur-tout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange-Gardien. « Avant que de me mettre en che- » min, me disait un fervent Néophyte, j'y

» mets mon Ange-Gardien , et je le suis en
» esprit, comme le jeune Tobie suivait l'Ange
» Raphaël ». Il n'y a guère d'années que ces
bons Chrétiens ne ressentent les effets d'une
protection particulière des Saints auxquels
ils sont le plus dévoués , sur-tout de saint
François Xavier , qui , dans le Ciel, n'a pas
oublié les Peuples qui ont été les premiers
objets de son zèle. Je finirai cette lettre par
deux traits singuliers de cette protection ,
qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *Paria* Chrétien d'avoir tué
une vache , et cela , disait-on , à dessein d'in-
sulter les Gentils , qui respectent ces sortes
d'animaux ; son procès fut bientôt fait , et il
fut condamné à mort. Les soldats l'attachè-
rent avec des cordes à un arbre , les mains
liées derrière le dos. Cependant l'exécution
fut différée au lendemain , parce qu'il était
fort tard. Les soldats passèrent la nuit au-
près de leur prisonnier , et s'endormirent. Ce
bon Néophyte passa ce temps-là en prière ,
et se souvenant que son Patron , saint Fran-
çois Xavier , avait été guéri miraculeuse-
ment des plaies que lui avaient faites les
cordes dont il s'était lié étroitement les jam-
bes , et que ces cordes étaient tombées d'el-
les-mêmes , il invoqua l'Apôtre des Indes ,
et il le pria de lui obtenir la même grâce. Sa
prière fut exaucée ; les cordes se brisèrent
avec un tel bruit que les soldats se réveillè-
rent. Le Néophyte pria de nouveau son saint
Patron de rendormir ses gardes ; ce qui ar-
riva au même instant. Alors profitant de

l'occasion , il s'échappa doucement , et s'en alla trouver le Missionnaire , auquel il raconta tout ce qui venait de se passer , en lui montrant les marques des cordes encore empreintes sur sa chair.

Le second trait n'est pas moins surprenant. Une femme Idolâtre du Royaume de *Tanjaour* , s'étant convertie avec sa famille, eut une dévotion particulière à saint François Xavier. Elle avait un enfant qu'elle aimait tendrement. Quand elle le fit baptiser , elle voulut qu'il portât le nom du saint Apôtre , dans l'espérance qu'il lui conserverait la vie , et le maintiendrait dans l'innocence. Un an après son baptême , cet enfant qui avait environ dix ou douze ans , gardait les moutons avec deux autres enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux et les tua tous trois. On vint aussitôt en donner avis à leurs parens , et les mères désolées coururent chercher leurs enfans. Il y en avait deux qui étaient idolâtres , et qui ne voyant point de remède à leur malheur , firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle , qui était Chrétienne , prit le corps de son petit Xavier qui était sans mouvement et sans vie , et elle le porta à l'Eglise. Là , s'adressant au saint Apôtre. « Grand » Saint, lui dit-elle , n'êtes-vous pas le pro- » tecteur de ma famille ? N'avais-je pas as- » suré cent fois mes parens que je n'avais » rien à craindre après avoir mis ma con- » fiance en vous ? Cependant je n'ai plus de » fils. N'y aura-t-il donc point de différence

» entre ces mères Idolâtres , qui ne connais-
» sent point le vrai Dieu , et moi qui fais
» profession de le servir , et de vous être
» particulièrement dévouée ? Consolez une
» mère accablée de douleur. Vous avez res-
» suscité tant de morts , ne pouvez-vous
» pas encore ressusciter mon fils ? Rendez-
» moi ce cher enfant que vous m'avez
» donné ». Elle parlait encore , lorsque les
femmes Chrétiennes , qui étaient présentes ,
crurent voir quelque mouvement dans le
corps du petit Xavier ; un moment après
l'enfant ouvrit les yeux , et sa mère l'em-
brassant , le trouva plein de vie.

Je crois , mon cher Père , que vous ne
désirez plus rien de moi , et que vous avez
maintenant une connaissance exacte de ce
qui se passe dans cette Mission. Je prie le
Seigneur qu'il vous fasse la grâce d'y exer-
cer bientôt ce zèle dont vous me paraissez
rempli. Je suis avec respect, en l'union de vos
saints sacrifices , etc.

LETTRE

DU PÈRE TURPIN.

A Pondichery , en l'année 1718.

PUISQUE vous souhaitez savoir la manière
dont on apprête le coton , et dont on fait la
toile aux Indes , il me sera fort aisé de vous

satisfaire , parce qu'avant de vous répondre , j'ai tiré des ouvriers même toutes les connaissances que j'ai cru nécessaires sur ce sujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorsqu'il est grand , il jette un fruit vert de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir , il s'entr'ouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paraître. Lorsqu'il est tout-à-fait mûr , il se divise en quatre parties égales , qui se séparent entièrement , et qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussitôt le coton mêlé avec la graine ; mais comme cette graine y est fortement attachée , on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingénieuse d'environ 13 à 14 lignes de diamètre , et de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pièces de bois , qui sont de la hauteur d'une coudée , et de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes sont placés immédiatement l'un sur l'autre à une ligne ou à une ligne et demie de distance , en sorte que les graines de coton ne puissent pas passer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine , c'est que par le mouvement de la manivelle qui tient au cylindre d'en haut , ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pièces de bois , qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle , et qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il

arrive que la manivelle fesant tourner le cylindre d'en-haut dans un sens , le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre , le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres , est attiré et passe entre deux , en laissant tomber les graines qui y étaient embarrassées. Ces graines sont destinées à ensemençer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'abord avec les doigts , à-peu-près comme on fait la charpie. Ensuite on l'étend sur une natte , et on achève de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus , et dont on pince la corde , ensorte que les vibrations tombant fréquemment et fortement sur le coton , le fouettent , et le rendent fort rare et fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers , hommes et femmes , pour le filer , ce qui se fait avec un rouet , qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté et la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs et des fileuses. Il y en a de fin et de grossier , et entre ces deux extrémités , il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste , on ne lave point le fil ; mais après l'avoir mis en écheveau , on le donne au tisserand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame , et réserve le plus fin pour ourdir la toile : ce qui suppose que dans le fil de même espèce , il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame , et lors-

qu'il est bien chaud on le plonge dans l'eau froide : c'est là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile , se prépare de cette manière. On le fait bien tremper dans de l'eau froide , où l'on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité. Ensuite on exprime l'eau , et on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert , et enfin on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec , on le devide , ce qui se fait de cette manière : on plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou , de la hauteur de trois pieds , et à la distance d'une coudée l'une de l'autre , dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes enfans entrelacent , en courant , le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières , pour tenir le fil en sujétion , et pour le mieux préparer. Après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claie , et on le porte ainsi dans un étang , où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure , et l'avoir foulé aux pieds , afin que l'eau s'y imbibe mieux , on l'en tire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'est pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre , comme ci-devant , par le bout des lattes , et les tisse-

rands assis auprès de la claie revoient les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton superflu , ils tordent les fils rompus , et arrangent ceux qui n'étaient pas en leur place. Ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail , on pense à donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la claie , et on l'étend sur des chevalets posés d'espace en espace à hauteur d'appui , puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'est autre chose que l'eau du riz cuit , mais qui étant gardé depuis long-temps , est extrêmement aigre , et d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje* , jusqu'à ce qu'il en soit pénétré , et ensuite on exprime avec les doigts le *canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés lorsqu'on a donné le *canje* : cela se fait d'abord avec les doigts ; mais ensuite bien mieux avec une espèce de vergettes arrondies par le bas , dont les filamens s'insinuant entre les fil , les nettoient parfaitement , les unissent et en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps ; après quoi on passe sur le fil une colle faite de riz cuit , et pour mieux étendre cette colle , on y fait passer une seconde fois les vergettes. Enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état , et pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile , ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts qu'on donne au fil , se doivent donner

des deux côtés de la claie , en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté , on tourne la claie de l'autre côté , pour y donner le même apprêt. Au reste , lorsque le fil ainsi préparé est bien sec , il est si beau , si net , si égal , qu'il ressemble à du fil de soie : sans le *canje* et les autres apprêts qu'on lui donne , le fil de coton n'aurait pas , à beaucoup près , la beauté qu'il a ; car le *canje* , ainsi aigri , resserre et réunit en même-temps les filamens insensibles qui composent le fil ; et la colle venant par-dessus , les tient et les lie dans cet état , en leur donnant plus de corps et plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir et à rendre plus flexible le même fil. Lorsqu'il est ainsi préparé , on le met sur le métier , et on en fait les mousselines , les *Salempouris* (1) , et généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes , dont la différence dépend uniquement du fil et de la main du tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile est , à quelque différence près , assez semblable à celui dont on se sert en Europe , et la manière de la faire est à-peu-près la même. La toile faite , il faut la blanchir , et lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains du blanchisseur , qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide ; ensuite l'ayant retirée , et en ayant exprimé

(1) Espèce de toile de coton.

l'eau , il la fait encore tremper dans d'autre eau froide , où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau , il l'étend sur la terre et la laisse quelque-temps à l'air. Ensuite il la tord , et la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante , se répand et se filtre dans la toile imbue des sels les plus subtils de la fiente de vache , et par sa chaleur délaye et fait sortir les ordures de la toile. C'est là la première lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit , et le lendemain on la lave et on la bat fortement sur de grosses pierres dures , en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre , où l'on a délayé de la chaux , avec une certaine terre blanche et légère , qui est tout-à-fait stérile , et qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre et de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper et on frotte bien la toile dans cette eau , après quoi on en exprime l'eau , et on laisse la toile quelque-temps étendue à l'air ; on la tord de nouveau , et l'ayant mise comme ci-devant , autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre , où l'on a mis de l'eau avec le même mélange , on lui laisse prendre la seconde lessive , qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile avec le secours des sels dont elle est imbue , achève de lui ôter la saleté qui lui restait , et la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile

ne soit pas encore assez blanche , on réitère cette seconde lessive , après quoi on la lave , et on la bat fortement dans l'eau claire , ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *salempouris* , et à d'autres toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles , et après les avoir mis sur une planche bien polie , on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage et leur donner le dernier lustre. Je suis , etc.

L E T T R E

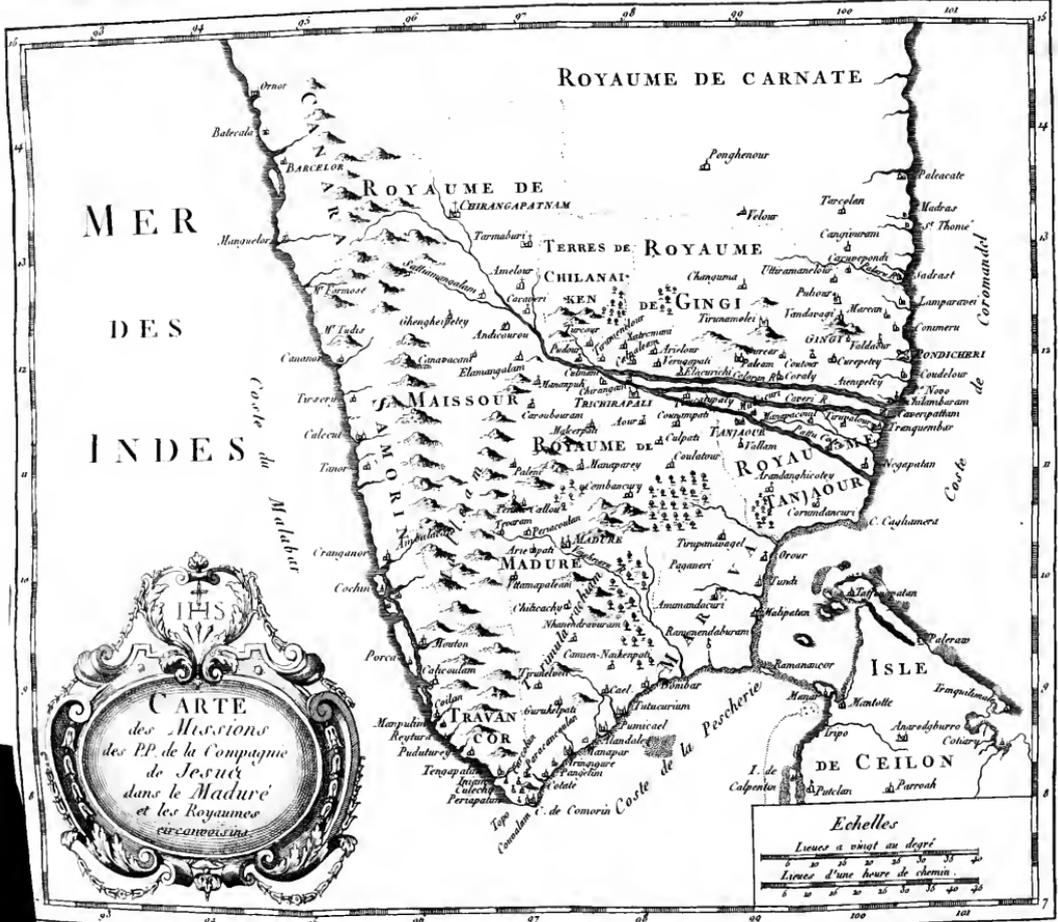
*Du Père Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père * * * , de la même-Compagnie.*

A Pondichéry , ce 19 Avril 1719.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaitez de moi : je vous envoie une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des Etats où se trouvent nos Missions , connues depuis longtemps sous le nom de Maduré. On n'a eu jusqu'ici que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde méridionale , située entre la
côte



MER
DES
INDES

ROYAUME DE CARNATE

ROYAUME DE
CHIRANGAPATNAM

TERRES DE ROYAUME
CHILANAI

ROYAUME DE GINGI

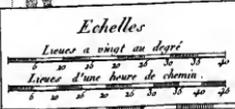
ROYAUME DE
MAISSOUR

ROYAUME DE
TANJAOUR

ROYAUME DE
MADURE

ROYAUME DE
TRAVANCOR

ISLE
DE CEYLON



côte de Coromandel et de la côte de Malabar : comme il n'y a que nos Missionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres, il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connaissances sûres.

Quoique mon principal dessein ait été d'abord de faire connaître les Royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Gingi, de Maisour et du Carnate, où nos Missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange ; mais je ne le ferai qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux faire entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos Missionnaires, qu'on donne de temps-entemps au public. J'y joindrai des observations qui ont été faites avec exactitude, et qui pourront servir à perfectionner cette partie de la Géographie qui concerne les Indes.

Tous les Géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties : la première qui est en-deçà du Gange : la seconde qui est au-delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus et du Gange, et entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'Ouest par l'Indus et par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'Orient par le Gange et par les côtes d'Orixa et de Coromandel ; du côté du Sud par le cap de Comorin et par la mer

méridionale des Indes ; et enfin du côté du Nord par les montagnes d'Ima , qui sont une suite du mont Caucase.

Les anciens Géographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange , dont les côtés étaient égaux et les angles inégaux. Suivant cette description , qui est assez imparfaite , les côtés égaux sont d'une part les rivages du Gange et de l'Indus jusqu'à leur embouchure , et les côtes de la mer occidentale des Indes , depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au cap de Comorin ; et de l'autre part , les côtes d'Orixa et de Coromandel jusqu'au même cap. Les deux angles du Sud au Nord sont le cap Comorin et la fameuse montagne d'Ima : les deux autres de l'Orient à l'Occident sont les deux embouchures de l'Indus et du Gange.

Les Indes orientales , telles que je viens de les décrire ; sont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes de Gate , qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale , jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au cap de Comorin et se terminent au mont Ima , que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'appellent , et qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus était le plus connu des anciens Géographes , ils ont appelé de

ce nom tous les Peuples qui étaient au-delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale ; et parce que Delhi a été long-temps le séjour des Souverains , on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus et le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étaient compris dans toute l'étendue de ces terres , formaient autrefois un vaste Empire , et que le Souverain de cet Empire , avait sous lui plusieurs autres Princes qui lui payaient un tribut annuel. Cet Empereur était absolu , et avait dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvaient se maintenir dans la possession paisible de leurs Etats , qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roi des Rois ; c'est ainsi qu'ils appellent cet Empereur , qu'ils regardaient comme le maître du monde , et qui dans la suite fut nommé Empereur de Bisnagar.

De tous ces Royaumes , il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés ; on connaît maintenant les autres sous des noms très-différens de ceux qu'ils portaient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son Empire que se sont formés tant de divers Etats , et sur-tout celui du Mogol , qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers Royaumes qui se sépara de l'ancien Empereur des Indes , fut celui

de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des Princes particuliers dont l'autorité était absolue ; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du Royaume de Décan reconnaissait encore l'Empereur de Bisnagar , lorsque les Portugais arrivèrent aux Indes. Le Gouverneur qui commandait dans la ville de Goa lorsqu'elle fut prise par Albuquerque , était un Officier qui avait secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar ; c'est ce qui paraît par des lames de cuivre trouvées à Goa , qui font foi qu'un de ces Empereurs avait accordé certains privilèges à quelques Temples des environs de la Ville. Pour ce qui est des Rois de Malabar , il y avait encore plus long-temps qu'ils s'étaient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainsi les Etats de l'Empereur de Bisnagar s'étendaient encore , il n'y a pas deux cens ans , depuis Orixá jusqu'au cap de Comorin. Il possédait toutes les terres qui sont sur la côte de Coromandel , et plusieurs places maritimes sur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du Nord le dépouillèrent d'une partie de ses Etats ; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançaient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Bisnagar avait confié le commandement de ses armées à quatre Généraux

qui faisaient profession du Mahométisme : chacun d'eux commandait un corps de troupes considérable dont ils se servirent pour envahir les Etats de ce malheureux Prince. Le plus puissant de ces Généraux demeura à Golconde , et y fonda le Royaume de ce nom ; le second fixa sa demeure à Visapour et se fit nommer Roi de Décan. Les deux autres levèrent pareillement l'étendard de la révolte , et se rendirent maîtres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti ; à la vérité , les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout-à-fait subjugués ; mais le Nabab (1) les inquiète de temps-en-temps , et exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer ; de sorte , qu'à proprement parler , il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source ; c'est dans le pays de Cachemire , si l'on en croit quelques Indiens ; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le Midi comme le Gange , avec cette différence que le Gange va un peu vers l'Orient , et que l'Indus au contraire se détourne vers l'Occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand et le plus

(1) Gouverneur Général d'une Province.

fameux fleuve de toute l'Asie ; sa source , selon l'opinion des Indiens , est toute céleste. C'est , disent-ils , un de leurs Dieux , qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima ; c'est de là que traversant divers Etats , et dirigeant son cours vers les parties méridionales , il arrose plusieurs Villes célèbres , dont la plus fameuse , disent les Indiens , est *Cachi* ; puis il passe dans le Royaume de Bengale , et se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens , le Gange est une rivière sainte , dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords , non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle , mais ils sont admis dans une région délicieuse , où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange , que les malades se font porter sur ses bords , que d'autres qui en sont trop éloignés , renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés , et les envoient jeter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange , est d'un grand profit aux Pénitens Indiens , qu'on appelle *Pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds , et mettant cette perche sur leurs épaules , ils parcourent toute l'Inde , et vendent bien cher une eau si salutaire. Ils

prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre.

Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigué sur ce grand fleuve , conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Asie de rivière qui lui soit comparable. Vers son embouchure on découvre une petite Ville nommée *Balassor*. Presque tous les Européens y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux ; c'est là aussi que se trouvent les Pilotes côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le Gange , parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Européens ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des Français est à *Chandernagor* , celle des Portugais à *Ouguely* ; les Anglais et les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange ; à cela je répons que les Idolâtres , presque dans tous les pays , ont regardé les grandes rivières comme des Divinités , ou du-moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange , il y a encore cinq ou six autres rivières qui sont en réputation aux Indes , entre autres le *Caveri* qui passe à *Trichirapali* auprès de la célèbre Pagode de *Chirangam*. De plus il est certain , comme je l'ai déjà fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien Evêque

d'Avranches , que les Indiens ont ouï parler du Paradis terrestre , des fleuves qui l'arrosaient , et de l'arbre de vie ; et il est vraisemblable que ne connaissant point de plus belle rivière que le Gange , ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connaissance du Paradis terrestre , qu'ils ont reçue par tradition de leurs pères , ils ont mêlé dans la suite , selon leur génie , plusieurs fables ; par exemple , que le Gange traverse un jardin délicieux , dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent , et leur donnent un siècle de vie ; en sorte que celui qui à la fin de chaque siècle trouverait un de ces fruits sur le rivage du Gange , pourrait s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vu qui ont vécu jusqu'à 300 ans , parce que , disent-ils , ils avaient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années ; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du quatrième siècle , ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célèbres fleuves , il faut maintenant parcourir les principales Villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui règne depuis Bengale jusqu'au cap de Comorin , et qui est à l'Orient ; elle s'appelle en général la côte de Coromandel ; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms , par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle , par exemple , la côte d'Orixa , lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom , qui est au Midi de l'embouchure du Gange :

on l'appelle pareillement la côte de la Pêche-rie dans la partie méridionale , parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery , parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos Missionnaires , il est plus aisé de connaître la longitude des autres Villes de la côte , qui va en plusieurs endroits presque Nord et Sud , excepté vers l'embouchure du Gange , qu'elle décline vers l'Est.

Pondichery appartient aux Français , et c'est le plus bel établissement qu'ils aient aux Indes. On y voit une forteresse régulière , et où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense : elle est toujours bien fournie de munitions de guerre et de bouche : la Ville est grande et les rues y sont tirées au cordeau : les maisons des Européens sont bâties de briques ; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux ; mais comme elles forment des rues droites , elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues , on voit de belles allées d'arbres , à l'ombre desquels les Tisserands travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les Révérends Pères Capucins y ont un Couvent , les Jésuites et Messieurs des Missions étrangères y ont aussi chacun une Maison et une Eglise.

Après plusieurs observations des éclipses du premier Satellite de Jupiter , on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris et celui de Pondichery , était de

cinq heures onze ou douze minutes , qui valent environ 78 degrés ; et par conséquent , comme dans les hypothèses de l'observatoire de Paris , la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes , il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery est de 100 degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'était glissée dans les cartes de Géographie , qui ont eu le plus de cours en Europe , comme sont celles de Messieurs Samson et Duval , où on éloignait cette côte de plus de quatre cens lieues qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pondichery , on a trouvé qu'elle était un peu plus considérable que celle qu'on avait fixée dans les premières observations , où l'on n'avait remarqué par la distance du Zenith à l'Equateur , que onze degrés cinquante-six minutes vingt-huit secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant à Pondichery vers le Nord , et suivant la côte , on trouve la ville de Saint-Thomé ; on l'appelle aussi Meliapour , ou , pour parler avec les Indiens , *Mailabouram* , c'est-à-dire , la Ville des Paons , parce que les Princes qui régnaient autrefois dans cette contrée , avaient un Paon pour armes , et le faisaient peindre sur leurs étendards. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar , que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si beau et si riche sur le ciel de leur Trône. Le fond du ciel , dit un de nos voyageurs , qui assure l'avoir vu , est

tout couvert de perles et de diamans , et est entouré d'une frange de perles : au-dessus du ciel , fait en forme de voûte , se voit un Paon dont la queue relevée est de saphirs , et d'autres pierres de couleur ; le corps est d'or émaillé , semé de pierreries ; enfin , on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac , d'où pend une perle en forme de poire , de cinquante carats.

Les observations du Père Richaud portent que la latitude de Saint-Thomé est de treize degrés dix minutes. Saint - Thomé était , il n'y a pas quarante ans , une des plus belles Villes et des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenait aux Portugais ; mais comme ils se voyaient dépouillés peu-à-peu par les Hollandais de leurs principaux Etats , ils prirent le parti d'abandonner cette place au Roi de Golconde. M. de la Haye , envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaisseaux de guerre , crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente , et l'emporta en peu d'heures , au grand étonnement des Indiens : il la conserva pendant deux ans , et les Français en seraient encore aujourd'hui les maîtres , s'il lui fût venu du secours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à son tour que les Français ne songeassent à reprendre ce poste ; c'est pourquoi il se détermina à démanteler la forteresse et la Ville. C'est de ces débris qu'on a étendu et augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde , et il est au-

jourd'hui le maître de Saint-Thomé. Les Portugais ne laissaient pas d'y avoir un beau quartier , où l'on voyait des maisons assez agréables et des rues fort larges. Cette partie , où ils s'étaient retirés , était environnée de murailles , et ils y avaient déjà commencé quelques petits bastions.

A une lieue au Nord de Saint-Thomé , on trouve *Madraspatan* , que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il serait inutile de marquer sa longitude et sa latitude ; ce que j'ai dit en parlant de Pondichery , suffit pour faire connaître la longitude et la latitude des autres Villes de la côte , pourvu qu'on en sache la distance Nord et Sud.

Madras est une fort belle Ville qui appartient aux Anglais : elle est ceinte de murailles : il y a un Fort carré , mais sans ouvrages extérieurs , qu'on appelle le Fort Saint-Georges. On voit une seconde Ville habitée par les Arméniens et les Marchands des Nations étrangères , et ensuite une troisième , où résident les Indiens , beaucoup plus grande que la première , et qui en est comme le faubourg. On compte dans les trois Villes près de cent mille âmes. Les Anglais , à ce qu'on dit , y tirent de droits plus de soixante mille pagodes , qui font trente mille pistoles. Nos Missionnaires , qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras , se louent infiniment de la politesse de Messieurs les Anglais , et des marques d'amitié dont ils les ont honorés ; je leur dois ce témoignage de notre reconnaissance , et je me fais un plaisir

d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au Nord de Madras, les Hollandais ont une Forteresse qu'on appelle *Paleacatte*. C'était autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel, et ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du Nord, sont *Massulipatan* et *Jagrenat*. Massulipatan appartenait anciennement au Roi de Golconde; il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette Ville est éloignée de Golconde d'environ quatre-vingts lieues. Les principales Nations de l'Europe, qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois, le plus long, je crois, qui soit au monde: il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain; on y respire un très-mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que sa latitude est de 16 degrés 30 minutes. On compte plus de cent lieues de chemin par terre, de Madras à Massulipatan; mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par sa Pagode. Nos voyageurs, et sur-tout M. Tavernier, en disent des merveilles: ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole dont les yeux sont formés de deux gros diamans; qu'il lui en pend un autre sur l'estomac, que ses bracelets sont de perles et de rubis, et que

les revenus de cette Pagode sont si considérables , qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célèbre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choses qu'on rapporte me paraissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette Pagode est peu connue dans les parties méridionales de l'Inde , et je ne sache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien ; au-lieu qu'on vante fort celle de *Cachi* , que je crois être la même chose que *Banare* , ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est , sans contredit, le Temple des faux Dieux le plus célèbre qui soit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où est situé le Temple de Jagrenat , a la latitude de dix-neuf degrés cinquante minutes. Si cela est , il ne doit être guère éloigné de Balassor , qu'on dit être au vingtième degré de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery , pour suivre la côte jusqu'au cap de Comorin ; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery , en allant au Sud , on arrive à *Portonovo*. Les Anglais et les Hollandais y ont quelques maisons , et les Portugais y sont en très-grand nombre. On y voit une assez belle Eglise , où s'assemblent les Chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo , se trouve *Coudelour* , que les Indiens nomment *Courralour*. C'est une Ville assez considérable que les Anglais ont achetée à bon

compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant , on voit Tranquebar , appelée par les Indiens *Tarangambouri*, c'est-à-dire , la Ville des ondes de la mer. Cette Ville est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery : elle appartient aux Danois. Les rues en sont droites. Il y a de belles maisons , et la Forteresse , dont la forme est quadrangulaire , paraît très-agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abondent , le Gouverneur envoie de beaux chevaux , et des soldats pour les recevoir à la descente , et on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la Forteresse , où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présenta une occasion où ils ne contribuèrent pas peu à conserver la Forteresse aux Danois , qui n'étaient pas en état de la défendre. Le Roi de Tanjaour assiégea cette Place , il y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles , et il fut contraint de lever le siège.

A une demi-journée de Tranquebar , sur le chemin de Portonovo , se voit *Caveripattavam* , que les Européens nomment *Caveripattam* : c'était autrefois une grande Ville , et fort célèbre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle est presque entièrement ruinée. L'air y est fort bon , et les Français y ont un établissement.

La Ville de *Negapatam* se trouve en sortant de Tranquebar du côté du Midi : elle

est située à onze degrés de latitude Nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattanam*, c'est-à-dire, la Ville des serpens. C'était autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel ; et comme ils possédaient la côte de la Pêcherie et l'Île de Ceylan, cette Ville était d'un grand abord. On y voyait plusieurs belles Eglises et un Collège appartenant aux Jésuites. Les Hollandais s'en sont emparés avec le secours du Roi de Tanjaour, qu'ils engagèrent à trahir les Portugais. On y a bâti une Forteresse ; les Chrétiens y ont une Eglise desservie par un Religieux de saint François.

En marchant toujours vers le Sud, on trouve, à dix lieues environ de *Negapattam*, le cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la Pêcherie. C'est là aussi que la côte de Coromandel, qui était Nord et Sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Ouest, et puis elle se détourne peu-à-peu vers le Sud jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables, savoir, *Outiar*, où est *Ramanancor* et *Tutucurin*. On peut y joindre aussi *Manapar*. Je dirai un mot de chacun.

On voit à *Outiar* une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde : c'est un pont qui a environ

un quart de lieue, et qui joint à la Terre-Ferme l'Île où est Ramanacor. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courans ; j'en ai mesuré qui avaient dix-huit pieds de diamètre, d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix, et aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art : car on ne voit pas d'où l'on aurait pu tirer ces masses énormes, et encore moins comment on aurait pu les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vus. Les Idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les Dieux, quand ils allèrent attaquer la Capitale de l'île de Ceylan. Le Prince de Marava avait accoutumé de se retirer dans l'île de Ramanacor, quand il était poursuivi par les Rois de Maduré : il faisait mettre de grosses poutres sur ces rochers, qui sont comme autant de plate-formes, et il y faisait passer ses éléphans, son canon et son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de *Ramanancar*, quand j'aurai expliqué ce que

c'est que *Cachi* ; les deux Pagodes de *Ramanancor* et de *Cachi* étant , au rapport des Indiens , les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale , ou plutôt l'unique Ville qui soit à la côte de la Pêche-rie , le reste n'étant que de grosses Bour-gades ou des Villages. De loin on la prendrait pour une Ville ornée de magnifiques maisons ; mais quoiqu'elle soit fort peuplée , on trouve , en y arrivant , qu'elle n'est en rien supérieure aux autres Villes des Indes. Les Hollandais , à qui elle appartient , y ont fait bâtir une petite Forteresse. La hauteur du pôle à *Tutucurin* , est , selon les observations du Père Noël , de 8 degrés 52 minutes.

Après *Tutucurin* , *Manapar* est l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les Chré-tiens y avaient autrefois une belle Eglise , mais elle fut convertie en magasin par les Hollandais , et on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite , la hauteur du pôle est de 8 degrés 27 minutes. Pour ce qui est de la longitude , elle est assez régulièrement marquée à 98 degrés 45 minutes.

Je dirai ici en passant que j'ai souvent admiré la connaissance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent : il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent , il ne se trompe jamais. Je me suis fait

quelquefois un plaisir , en marchant avec eux , de m'éloigner tant soit peu du Nord , ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller , à peine avais-je fait quatre pas , qu'ils reconnaissaient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier *Manar* , cette Ile si célèbre par le grand nombre d'Idolâtres que saint Xavier convertit à la Foi , du nombre desquels était le propre fils du Roi de *Jasanapatan* , qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du Baptême qu'ils venaient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes , en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vrai que *Manar* appartienne au Roi de Maduré , comme le disent quelques Relations. Les Portugais la possédaient il y a plus de cent ans , et ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner , quand les Hollandais se furent emparés de Ceylan. C'était anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles , mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'île de *Manar* n'est séparée de l'île de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits que de trente à quarante pieds. Il n'y a qu'un petit Fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avaient trois ou quatre Eglises , dont l'une était dédiée à saint Jean. C'est dans les fondemens d'une de ces Eglises , qu'ils trouvèrent une médaille de l'Empereur Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan , je n'y ai pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses Officiers qui revenait des Indes. Cet Officier lui répondit que c'était une Ile dont les mers qui l'environnaient étaient semées de perles , dont les bois étaient de canelle et les forêts d'ébène , les montagnes couvertes de rubis , les cavernes pleines de cristal ; en un mot , le lieu que Dieu avait choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée , néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Ile qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka* , et tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est une des principales Divinités Indiennes , y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pégouans assurent qu'*Anouman* , singe célèbre qu'ils adorent , y a accompagné *Vistnou* métamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent que leur Dieu *Samonocodon* a un de ses pieds marqué dans l'Ile. Les Chinois eux-mêmes , qui ne veulent rien devoir aux étrangers , avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Ile a environ deux cens lieues de tour ; elle est arrosée de quantité de belles rivières , et les moissons y sont abondantes. La Religion chrétienne y florissait , sur-tout à *Jafanapatan* , avant que les Hollandais s'en fussent rendus les maîtres : il y a encore d'excellens Missionnaires

qui se sont retirés à Candé et dans les autres Provinces intérieures de l'Île. Le Roi de Candé est fort gêné dans son commerce, et toutes les raretés de son Île lui sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa canelle et ses éléphants, qui sont les plus beaux et les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar et Tutucurin se trouve une grande Bourgade appelée Pumicael, et nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le Père Antoine Criminal fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorsqu'il cultivait la Chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son Église, et aux pieds des mêmes autels où il venait de sacrifier l'Agneau sans tache. La latitude de Pumicael est de 8 degrés 38 minutes.

Il est temps de venir à la côte de Malabar : mais comme elle est assez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le Père Noël y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer.

A *Tangapatan*, la distance du Zenith à l'Équateur est de 8 degrés 19 minutes ; cet endroit est éloigné du cap de Comorin de huit lieues et demie Portugaises.

Coilan, qui est une Ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8 degrés 48 minutes.

Tanor, Capitale d'une Principauté du même nom, a 11 degrés 4 minutes.

Calecut, Ville autrefois très-célèbre, a 11 degrés 17 minutes.

Cananor a 11 degrés 58 minutes.

Depuis le cap de Comorin jusqu'à Cochin, et au-delà, les deux Etats les plus considérables sont ceux de Travancor et de Zamorin. Le premier était, il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une Reine qui se gouvernait entièrement au gré de ses Ministres. La ville de Cotate est ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située au pied des montagnes, environ à quatre lieues du cap de Comorin, et est fort peuplée. On y a bâti une Eglise en l'honneur de saint François Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il récitait son Bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, et continua sa prière sans s'ébranler. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut sain et sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sait dans le pays par tradition, et dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qu'on a publiées de cet Apôtre. Les grâces singulières que Dieu accorde à ceux qui visitent cette Eglise, y attirent un grand concours de Peuples.

Pour ce qui est des Etats de Zamorin, Calcut qui en était la Capitale, était autrefois très-célèbre, et c'est là que les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'hui très-peu de chose, et à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on

en a faites. La mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre Ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle était sous la domination des Portugais , on en voyait partir tous les ans un grand nombre d'hommes Apostoliques , qui allaient porter les lumières de la Foi chez les Nations idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandais. Ils l'ont ruinée en partie , et ont fortifié avec des bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette Forteresse est défendue , d'un côté , par la mer , et de l'autre par une grande rivière. Les maisons y sont belles , et les rues plus larges que dans les autres Villes de la côte. Le Père Noël y trouva la hauteur du pôle de 9 degrés 58 minutes.

Goa , par où je finis de parler de cette côte , est éloignée de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer , on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux Forts construits aux pieds des montagnes et bien garnis de canons qui en défendent l'entrée. Cette entrée est fort étroite , parce que les montagnes qui sont de chaque côté se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa et les terres des environs jusqu'à l'embouchure , plus de quatre cent pièces de canon. La rivière est large , belle et majestueuse. Ceux qui ont navigué sur ce fleuve , disent que c'est un des plus agréables spectacles qui soient dans l'Univers. On voit de tous côtés de très-jolies maisons , des jardins utiles et agréables , des bois de palmiers plan-

tés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La Ville était autrefois comparable et même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles Villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle était il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices : le Palais du vice-Roi et celui de l'Inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles Eglises, et notre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posséder le corps miraculeux de saint François Xavier. L'air n'y est plus si bon, et c'est peut-être ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense, il est admirable à la campagne et dans les lieux circonvoisins. C'était pour les anciens Empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venaient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 degrés 31. minutes, sa longitude est de 93 degrés 55 minutes.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de *Cachi* qui est vers le Nord, et *Ramanancor* qui est vers le Sud, et que ce sont là les deux pôles de leur Géographie, je ne puis me dispenser d'en parler. Il n'est pas aisé de dire ce que c'est que *Cachi*, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures qui me persuadent que *Cachi* n'est autre chose que la ville de *Banare*, située sur le Gange. Les voici.

Les Pèlerins de *Cachi* disent qu'en partant de

de Ramanancor , Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or , si Ramanancor est à neuf degrés dix minutes , et que Banare soit à vingt-six degrés trente minutes , comme le marquent nos voyageurs , il s'ensuit que Golconde , qui est , comme on l'assure , à dix-sept degrés , est presque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs , les Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent *Cachi* du nom *Vana Raja* , comme qui dirait le désert Royal , ou plutôt le Roi des déserts : parce que , disent les Indiens , c'est dans un désert aux environs de *Cachi* , que les plus célèbres Hermites se sont retirés pour faire pénitence. Or , comme le changement de l'*V* au *B* est facile , je ne doute presque pas que par *Vana Raja* , ils n'entendent la ville de *Banare*.

Cela paraît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour se rendre à *Cachi* ; ceux qui vont par *Golconde* , disent qu'au sortir de *Bagnagar* , il faut prendre tant soit peu à l'Est , et que par-là ils se rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par *Agra* , afin de visiter *Matura* , qui se trouve sur cette route , et qui est une autre Pagode fameuse par la naissance de *Krichnen* , assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche , et qu'on marche presque toujours vers l'Orient ; or , il est certain qu'il n'y a de lieu considérable que *Banare* , auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture. *Cachi* est parmi les

Indiens ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs : c'est , disent-ils , la plus fameuse Université du monde ; c'est là qu'on enseigne toutes les sciences ; et quoique maintenant il y ait peu d'Etudiants , il y a néanmoins plusieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de Disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare*. Un de nos plus célèbres voyageurs assure qu'il y a auprès de la Pagode un Collège qui a été bâti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol , afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient actuellement sous la conduite des Brame , et qu'ils apprennent à lire et à écrire dans une langue bien différente de celle du Peuple. Cette langue est sans doute le *Samou-seradam* , qu'on parle vers le Nord , ou le *Grandam* , qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais , dira-t-on , pourquoi tant s'embarasser de *Cachi* ? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse et en des termes les plus magnifiques. C'est , selon eux , un lieu sacré et divin , c'est le séjour de leurs Divinités : *Ramen* et les plus célèbres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent *Cachi*. Quiconque meurt dans une terre si sainte , ses péchés lui sont pardonnés ; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de *Cachi* , est , par cette seule raison , infiniment respectable ; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs , c'en est un grand

d'avoir été à *Cachi*. Enfin , ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter dignement la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de *Banare* , que je crois être le *Cachi* des Indiens , je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'est , à ce qu'ils assurent , la Ville la mieux bâtie des Indes ; presque toutes les maisons y sont de pierres de taille ou de briques ; on y voit de très-beaux Caravansérails (1) ; les rues y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville ; la situation en est belle ; le pays d'alentour fertile et délicieux. Depuis la porte du Temple jusqu'au Gange , il y a plusieurs marches de pierres interrompues de temps-en-temps par des plate-formes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent de la Pagode de *Cachi* : ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de *Ramanancor* , que les Indiens appellent *Rameissouram* : parce que , dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie , je demeurai dix jours dans l'Ile où est cette Pagode. Cette Ile a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle soit très-sablonneuse , on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques Villages. La Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colonnes de marbre dont parle

(1) Bâtimens destinés à loger les voyageurs.

une Relation imprimée. La Pagode m'a paru moins belle et plus petite que plusieurs autres qui sont dans les terres. Je crois qu'elle n'est si fort estimée qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres sont persuadés que ce bain efface entièrement les péchés, sur-tout si on le prend au temps des éclipses du soleil et de la lune. J'eus alors la consolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au Démon, Dieu s'était choisi de fidèles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit Village où je trouvai une Chapelle bâtie par les Chrétiens qui s'y étaient retirés, et j'y baptisai plusieurs de leurs enfans.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de *Golconde* et de *Visapour*, deux Villes dont il est à propos de donner la connaissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La Ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'était autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la Forteresse qui portait ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, et dans la suite le nom de *Golconde* lui est resté. Elle est à-peu-près de la grandeur d'Orléans : elle est bien située, et les rues en sont belles. La rivière qui y passe et qui va se jeter dans la mer de *Masulipatan*, est large, et roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont-neuf de Paris : le Palais du Roi est magnifique. Depuis que cette Ville est de-

venue la conquête du Mogol , elle n'est plus si peuplée qu'elle l'était auparavant. Aurengzeb la pilla entièrement avant que de prendre la Forteresse. C'est dans le Royaume de *Golconde* que se trouve la fameuse mine de diamans.

Visapour, capitale du Royaume de *Décan*, est une autre grande Ville située sur le fleuve *Mendoua*. Le Palais du Roi est vaste ; il est entouré de fossés pleins d'eau , où il y a grand nombre de crocodiles , qui servent , selon l'usage des Indiens , à rendre une Forteresse moins accessible. Le Roi , que les Portugais appellent l'*Idalcan* , avait trois bons ports sur la côte qui règne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est *Rajapour* , qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes , non pas même dans celles que les Hollandais ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que *Visapour* est à dix-sept degrés trente minutes d'élevation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale , qui contient les Royaumes de *Maduré*, de *Maïssour*, de *Tanjaour*, de *Gingi* et de *Carnate* , où sont établies les Missions de notre Compagnie , et parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il est borné à l'Orient par les Etats du Roi de *Tanjaour* ; au Midi par la mer méridionale des Indes ; à l'Occident par les Etats des Princes de Malabar ; au Nord par les

terres de *Maïssour* et par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit millions. On y compte soixante-dix *Palleacarens* : ce sont des Gouverneurs absolus dans leurs petits Etats, et qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de *Maduré* leur impose. Ce Prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie, et cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphants qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré est la Capitale du Royaume : elle est environnée d'une double muraille : chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours carrées avec des parapets, et garnie d'un bon nombre de canons. La Forteresse, dont la forme est carrée, est entourée d'un fossé large et profond, avec une escarpe et contrescarpe très-fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues qui répondent aux quatre côtés de la Forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la Campagne qui est belle et fertile.

L'intérieur de la Forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'Orient et au Midi contiennent le Palais du Roi. C'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de galeries, de colonnades, et plusieurs maisons semées çà et là. Quand

on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issue. Lorsque les Rois de *Maduré* y faisaient leur séjour, on n'y trouvait que des femmes et des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken*, qui a le plus contribué aux embellissemens de ce Palais, y tenait plusieurs milliers de femmes renfermées. Les salles publiques où l'on donnait audience étaient magnifiques. A l'entrée se trouvait une grande galerie soutenue par vingt grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De là on passait dans une grande cour, où l'on voyait quatre corps de logis qui répondaient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avait au milieu un dôme fort élevé, et chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étaient réunis par huit galeries, dont les angles étaient flanqués de tourelles. Le dessin de ce Palais, à ce que m'a assuré un ancien Missionnaire, a été dressé par un Européen : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'architecture d'Europe, mêlés avec l'architecture Indienne.

Dans la seconde partie de la Forteresse est le Temple de *Chokanaden*; c'est l'Idole qu'on adore au *Maduré*. A l'Orient de la Pagode sont plusieurs beaux portiques. Au Nord d'un de ces portiques se voit un char magnifique, destiné à porter l'Idole en triomphe le jour de sa fête. La Pagode est environnée d'une triple muraille, et entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres, très-unies et bien sablées. On

trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes de la Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette espèce. Le reste de l'espace intérieur de la Forteresse est partagé en plusieurs rues , en des étangs , et en des places publiques.

La rivière qui passe auprès de *Maduré* serait belle si on ne la faisait couler dans de grands étangs qui la tarissent ; elle dégénère enfin en ruisseau.

Au-dessous de la Ville on a construit un canal qui va du Nord au Sud , et qui se jette dans cinq beaux étangs à l'Ouest de *Maduré*. Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés lorsqu'on le souhaite.

A l'Orient de la Forteresse on voit trois autres chars de triomphes : ils sont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré , à ce que disent les Indiens , que par plusieurs milliers de personnes : je n'en suis pas surpris , la machine en elle-même est énorme ; on y fait monter jusqu'à quatre cens personnes dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages , et chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes , de pièces de soie de diverses couleurs , de banderolles , d'étendards , de parasols , de festons de fleurs , représentés sous différentes figures , et que

tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux , on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le char est traîné au son des tambours , des trompettes , des hautbois et de plusieurs autres instrumens , et il est traîné si lentement , qu'on met trois jours à faire le tour de la Forteresse. Tels sont les honneurs que cette aveugle Gentilité rend au Démon.

Du côté du Nord , au-dessus de la Forteresse , dans la rue qui va Est et Ouest , étaient autrefois les Eglises des Chrétiens : l'une qui avait été fondée par le Père de Nobilibus ; et l'autre plus ancienne , dédiée à Notre-Dame , et desservie par les Jésuites. Ces Eglises furent tout - à - fait renversées , lorsque la Ville fut prise et ruinée en partie par le Roi de *Maïssour* : on en a bâti une nouvelle dans un des faubourgs auprès de la rivière qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des *Maïssouriens*, et depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali* , qui par-là est devenue la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré* est à-peu-près de dix degrés vingt minutes , sa longitude de quatre-vingt-dix-huit degrés trente-deux minutes.

Trichirapali , où le Prince réside , est une Ville fort peuplée , et d'une grande étendue : elle contient plus de trois cent mille ames : c'est la plus grande Forteresse qui soit depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Golconde*. De nombreuses armées l'ont souvent assié-

gée , et toujours inutilement ; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours carrées éloignées les unes des autres de quatre - vingt ou de cent pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première , et est garnie de cent trente pièces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux Forteresses , qu'ils appellent la Forteresse du Nord et la Forteresse du Sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'Arsenal , et au bas est le Palais du Prince. Le dedans de la Forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphithéâtre carré avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille , il y en a dix-huit autres plus grandes , où l'on met les provisions de bouche et les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de riz , et celui que l'on tire des greniers , est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes , et quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la Forteresse est large et profond : il est plein d'eau , et il y a quelques crocodiles. On a été obligé

de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits , ce qui n'a pu se faire sans de grandes dépenses. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux ; savoir : celle du Septentrion et celle du Midi , qui soient ouvertes. Celle d'Orient , qu'on appelle aussi la porte de *Tanjaour* , a été long-temps murée : celle d'Occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la première au son des tambours et des trompettes lorsque le jour baisse : la seconde vers neuf heures avec les hautbois et quelques autres instrumens : la troisième se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrième à trois heures après minuit.

La rivière de *Caveri* va de l'Ouest à l'Est de la Forteresse. Au-dessus de *Trichirapali* on a construit un canal large et profond qui porte l'eau autour de la Ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux , qui vont se rendre dans de grands étangs , qu'on trouve au-dedans et au-dehors de la Ville. On y voit plusieurs places publiques et plusieurs Bazars : il y en a deux considérables qui sont placés aux deux principales portes : celui du Nord s'étend jusques sur les bords du *Caveri*. Au-delà du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran* , et c'est au milieu de ces deux grandes rivières qu'on a bâti la Pagode de *Chirangam* , la plus belle que j'aie vue aux Indes.

Il s'en faut bien que le Palais de *Trichirapali* soit aussi superbe que celui de *Maduré*. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galeries et d'appartemens intérieurs. Le Divan (1) qu'a fait bâtir le *Talavai* (2), est soutenu par de beaux piliers fort élevés, contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle plate-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets-d'eau, et à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés, et entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les piliers qui soutiennent cette salle, sont alors couverts de brocards d'or, et le haut de la salle est orné de festons de fleurs, et de pièces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Eglises à *Trichirapali* ; mais comme on ne peut pas y demeurer long-temps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la Ville, où les Missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de 11 degrés 40 minutes, la longitude de 98 degrés 42 minutes. On compte environ quarante lieues de *Trichirapali* à *Maduré*, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs : mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une

(1) Tribunal où l'on rend la Justice.

(2) Général d'Armée.

allée de beaux arbres , qui commence au sortir de la Ville , et qui continue jusqu'aux portes de *Maduré*.

A l'Orient de *Maduré* est le Royaume de *Tanjaour*. Les terres de ce petit Etat sont les meilleures de toute l'Inde méridionale : le fleuve *Caveri* se partage en plusieurs bras , qui arrosent et fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. *Tanjaour* , qui en est la Capitale , n'était autrefois qu'un Temple d'Idoles , comme étaient dans les commencemens la plupart des Forteresses de ces petits Royaumes. Cette Forteresse a une double enceinte comme celle de *Trichirapali* , mais elle n'est pas si bien bâtie : ses fossés sont moins profonds , et il est moins aisé de les remplir d'eau. La Forteresse intérieure se divise en deux parties , dont l'une est au Nord , et l'autre au Sud. Dans celle du Nord on voit le Palais du Roi , qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du Sud la Pagode de *Peria-Oureyar*. Au Nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille : les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admirerait en Europe. Les environs de *Tanjaour* ne sont arrosés que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite rivière de *Vinnarou* , et au-delà le *Caveri* , qui est un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaour* est de 11 degrés 27 minutes , la longitude de 99 degrés 12 minutes.

En allant de *Tanjaour* au Nord, et tirant un peu vers l'Est, on trouve la Forteresse de *Gingi*, Capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à soixante ans que le fameux *Sevagi* s'en était rendu le maître, et par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes que les terres qui environnent une Forteresse en sont inséparables. Le fils de *Sevagi* la conserva quelques années : mais *Aurengzeb*, après la conquête des Royaumes de *Golconde* et de *Visapour*, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur *Mogol* ne se rebuta point, il mit à la tête de son armée un Général de réputation nommé *Julfakarkan*. Le dessein du Général était de prolonger le siège, parce qu'il trouvait son intérêt dans sa durée : mais *Daourkan*, un de ses Officiers subalternes, pressa si vivement l'attaque de son côté, qu'il emporta la place, et mit par cette conquête tout le Royaume sous la puissance d'*Aurengzeb*.

Ce que cette Forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espèce de triangle. On a bâti un Fort sur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abîmer à coups de canon ceux qui se seraient emparés de la Ville. Cette Ville est au bas des montagnes, qui s'unissent entr'elles par des murailles, et par des tours placées d'espace en espace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favorise les secours qu'on peut faire entrer aisément dans

la Place. La hauteur du pôle de *Gingi* est de 12 degrés 10 minutes , la longitude d'environ 100 degrés.

Au Nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en est la Capitale : c'était autrefois une Ville célèbre qui renfermait dans ses murs plus de trois cent mille habitans , si l'on en croit les Indiens. On y voit , comme ailleurs , de grandes tours , des Temples , des salles publiques , et de forts beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Maïssour* , qui est à l'occident de *Carnate*. Ce petit Etat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués , celui qui est devenu le plus considérable par les conquêtes que ses Princes ont faites de plusieurs Forteresses , soit dans le Royaume de *Maduré* , soit dans les autres Etats voisins. On lui donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie , et de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami , Jésuite , Fondateur de la Mission établie dans ce Royaume , assure que dès l'année 1650 , les Etats de *Maïssour* s'étendaient depuis le commencement de l'onzième degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du treizième et au-delà. Les terres du Zamorin et des autres Princes de Malabar les bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Maïssouriens si redoutables à leurs voisins , c'est la manière cruelle et ignominieuse dont ils traitent les prison-

niers de guerre : ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite les nez coupés dans un vase de terre , on les sale pour les garder , et les envoyer à la Cour. Les Officiers et les Soldats sont récompensés , à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* est la capitale du Royaume ; elle est située environ à 13 degrés 15 minutes de latitude Nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes Villes qui étaient fortifiées par des tours ; elle a un bon fossé ; le Palais du Roi n'a rien de remarquable. La Pagode est célèbre : les Chrétiens y ont une assez jolie Eglise.

Je suis entré , comme vous voyez , mon Révérend Père , dans un assez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos Missions , connues depuis long-temps sous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette lettre contient , rendront et plus utile et plus agréable la lecture des lettres que les Missionnaires ont écrites jusqu'ici , ou qu'ils pourront écrire dans la suite , et faciliteront l'intelligence de la Carte que je vous envoie. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints Sacrifices , etc.



L E T T R E

Du Père le Gac , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , à M. le Chevalier Hébert , Gouverneur de Pondichery.

A Chruensabouram , ce
10 Décembre 1718.

MONSIEUR,

La paix de Notre-Seigneur.

Le desir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux , est l'effet de votre zèle pour le progrès de la Foi dans ces contrées Idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnaissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre piété. D'ailleurs les dernières paroles que vous me dites , lorsque je partis de Pondichery pour retourner dans les Terres , sont pour moi des ordres auxquels je me ferais scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui est arrivé de plus considérable depuis deux ou trois ans dans notre Mission de Carnate.

L'expérience que vous avez , Monsieur , de ce qui se passe dans l'Inde , ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles

à la propagation de l'Évangile. Un des plus grands vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à-peu-près ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs et les Pères spirituels, avec cette différence que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, et d'en tirer par toute sorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui m'a étrangement surpris ; c'est de voir que les Indiens, qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, et qui même sont souvent les témoins et les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, et de regarder comme un péché énorme les plus légères fautes qu'ils commettraient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en secret ils se livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres sont mariés, et c'est des vexations faites à leurs Disciples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur présente, ce n'est point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs Disciples : ils savent en quel lieu ils demeurent, et surtout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de temps-en-temps quelque domestique pour visiter leurs Disciples, et pour lever le tribut ordinaire ; mais comme la présence du *Gou-*

rou a quelque chose de plus imposant, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en personne les Villes et les Bourgades où demeurent leurs dévots et dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs domestiques. On juge de leur mérite et de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le *Gourou* est près d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses Disciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, et le conduisent, au son des instrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. On le défraie, lui et sa suite, durant son séjour, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu ; car il n'y a point de crédit à espérer ; il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussitôt devant le *Gourou*, qui lui reproche son peu de zèle et de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa Caste, et il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandait d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs Disciples ; mais c'est là une grâce qu'ils n'accordent que après avoir tiré d'eux quelques fanons (1). En

(1) Un fanon vaut cinq sous de notre monnaie.

d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes , où se rendent les plus fervens Disciples de tout sexe. Là , après avoir bu abondamment de la raque , et s'être remplis de toute sorte de viandes , ils s'abandonnent aux plus infames excès. Tels sont les ministres dont le Démon se sert pour retenir ces Peuples dans l'Idolâtrie , et pour arrêter le progrès de l'Évangile.

Un de ces *Gouroux* vint , il y a peu de temps , à *Cotta Cotta* , où quelques-uns de ses Disciples avaient embrassé la Loi chrétienne. Il se déchaîna fort contr'eux et contre la Religion qu'ils professaient. Ces généreux Néophytes allèrent le trouver et lui demandèrent si c'était un crime de reconnaître et adorer le seul vrai Dieu. Le *Gourou* qui n'avait point de raisons solides à leur opposer , eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur Caste. Les Néophytes donnèrent avis de ce qui se passait aux Chrétiens des Villages voisins : ceux-ci s'assemblèrent en foule dans cette petite Ville , et là , sous les yeux du *Gourou* , ils passèrent la plus grande partie du jour et de la nuit à réciter leurs prières , à chanter des cantiques spirituels , et à lire publiquement les livres qui traitent des vérités de la Foi , et qui réfutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitait le *Gourou* , le blâma de son imprudence , et lui conseilla de se retirer le plus secrètement qu'il lui serait possible. Il suivit ce conseil ; et perdant l'espérance de réduire

ses anciens Disciples , il sortit de la Ville à petit bruit. Les Chrétiens qui se doutèrent qu'il irait publier ailleurs que sa présence avait confondu les déserteurs d'entre ses Disciples , et qu'il les avait punis comme ils le méritaient , le suivirent de Bourgade en Bourgade , et enfin s'étant trouvés dans une petite Ville où le *Gourou* s'était retiré , et où ils l'avaient encore poursuivi , ils rassemblèrent les principaux habitans , et en leur présence , celui des Chrétiens qui portait la parole au nom de tous , réfuta d'abord , avec autant de modestie que de force , les calomnies que répandait effrontément le *Gourou* , et il exposa ensuite en peu de mots l'excellence de la Religion chrétienne , et les raisons qu'ils avaient eues de l'embrasser. Dieu donna tant de bénédictions à ses paroles , que les Gentils même se déclarèrent en faveur des Chrétiens , ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens eussent pu lui reprocher sa vie scandaleuse ; mais un reste de respect qu'ils conservaient pour lui , les empêcha de révéler publiquement ses honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un Infidèle nommé *Rangappa* , de la Caste des Tisserands , et qui avait la réputation d'un homme d'esprit et de probité , se détermina à se faire instruire des vérités du Christianisme. Son exemple fut imité de plusieurs Idolâtres. On s'assemblait chez lui tous les soirs , la prière s'y faisait en commun , et elle était suivie de l'explication de nos

Mystères que faisait le Catéchiste. Le *Gourou* qui n'était qu'à trois lieues de là , fut averti du dessein de *Rangappa* , et il se rendit aussitôt au Village ; ne pouvant se résoudre à perdre un de ses plus fidèles Disciples , c'est-à-dire , celui dont il tirait le plus d'aumônes. Il assembla ses autres Disciples , et leur déclara le dessein qu'il avait de punir d'une manière éclatante le perfide qui voulait l'abandonner. Quelques - uns d'eux lui remontrèrent modestement que le Catéchiste était chez *Rangappa* ; qu'il ne manquerait pas de le défier à la dispute en présence des principaux du Village ; que selon les apparences il n'en sortirait pas à son honneur ; que du caractère dont était son ancien Disciple , on ne devait pas espérer qu'il changeât de résolution ; que d'user contre lui de violence et d'en venir aux voies de fait , c'était s'exposer à être cité devant le Prince ; que l'affaire portée à ce tribunal diminuerait le zèle et les libéralités de ses Disciples ; qu'enfin tout ce qu'il pouvait faire pour le présent , c'était d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça , il invectiva contre le Missionnaire , et il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La manière dont ce *Gourou* reçoit ses aumônes est tout-à-fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile : il tient d'une main une petite béquille , et de l'autre un panier d'osier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet

équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de son Dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire se présentent à la porte de leur maison , et lui , baissant la tête , reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'osier : quand ce bonnet est presque plein , il le vide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avait eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avait donné une demi-aune de toile sur laquelle il avait imprimé ses deux pieds , lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'était , disait-il , un moyen infailible d'expier ses péchés et d'obtenir le Ciel. Ce prétendu sacrifice consistait à étendre la toile par terre , à y jeter quelques fleurs , et à brûler de l'encens. C'est ainsi que le Démon se joue de ces pauvres Idolâtres. *Rangappa* cherchait depuis long-temps la vérité ; depuis qu'il l'a trouvée , il est rempli d'un saint zèle pour la faire connaître aux autres.

On ne commence guères à faire des instructions dans une Bourgade , que l'ennemi du nom Chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la vérité de notre sainte Religion , avaient fait prier un de mes Catéchistes de venir dans leur Village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé , que deux soldats Mores entrèrent dans la maison où les prosélytes étaient assemblés. « Nous ve-

» nons ici , dirent-ils , de la part du Brame
 » à qui appartient ce Village : il a appris
 » qu'un espion s'y était réfugié , et nous
 » avons ordre de nous saisir de sa personne ».
 Le Catéchiste qui est encore jeune , mais
 qui a beaucoup de fermeté : « C'est à moi ,
 » leur répondit-il , que vous en voulez : c'est
 » volontiers que j'irai trouver le Brame ».
 Incontinent il suivit les soldats.

Lorsqu'il fut en présence du Brame , il
 lui dit d'un ton ferme : « Vous souhaitez sa-
 » voir qui je suis et ce que je viens faire
 » dans votre Village : j'y viens enseigner la
 » vérité à ceux qui veulent la connaître ».
 Le Brame , après quelques railleries , cher-
 cha à l'intimider , supposant toujours qu'il
 était l'espion d'une Ville voisine avec la-
 quelle il était en guerre ; et le faisant dé-
 pouiller de ses vêtemens , il étala avec affec-
 tion les divers instrumens dont on se sert
 pour punir les criminels. Le Catéchiste pa-
 rut peu touché de cet appareil : « La Reli-
 » gion que je prêche , dit-il , est connue
 » dans plusieurs Villes voisines : le princi-
 » pal Brame qui les gouverne a reçu avec
 » estime le *Saniassi* (1) dont j'exécute les
 » ordres : j'arrive d'une Bourgade qui n'est
 » qu'à une demi-lieue d'ici , où j'ai demeuré
 » quelques jours : ceux qui y sont les plus
 » distingués par leur rang ne pouvaient se-
 » lasser d'entendre la lecture des livres qui

(1) C'est le nom qu'aux Indes on donne aux Mis-
 sionnaires.

» expliquent les vérités que j'enseigne. »

Ces paroles ne firent nulle impression sur le Brame, et il ordonna que le Catéchiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchait la maison du Brame, et il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catéchiste faisait à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos saints Mystères. Le Brame le fit comparaître le lendemain. Deux principaux habitans d'un Village voisin, qui se trouvèrent présens, et qui connaissaient le Catéchiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence et à sa vertu; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté; mais il lui défendit expressément de reparaitre sur les terres de sa dépendance. « Vos terres, répliqua le Catéchiste, ne s'étendent tout au plus qu'à deux ou trois lieues d'ici; tout l'Univers est de la dépendance du vrai Dieu que j'adore; c'est à son tribunal que je vous cite, pour y rendre compte des obstacles que vous apportez à la prédication de sa sainte Loi ». Ce qui est à craindre, c'est que ces pauvres Infidèles, qui témoignaient tant d'ardeur de se soumettre à l'Évangile, ne persévèrent dans leur infidélité. C'est ce qui arrivera, à moins que Dieu, par son infinie miséricorde, ne leur inspire le courage d'aller ailleurs pour achever de se faire instruire.

L'opposition que ces Peuples ont à la vérité est si grande, que ce qui devrait produire dans leurs esprits de l'estime pour la

Religion , ne sert souvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumière ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne assistait avec beaucoup de charité une pauvre femme Idolâtre qui était malade , et que ses plus proches avaient abandonnée ; son dessein était de sauver son ame en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu bénit ses intentions , et elle eut la consolation de lui faire administrer le saint Baptême , auquel elle l'avait disposée depuis long-temps. Après sa mort qui suivit de près son baptême , elle aida à l'ensevelir et à lui rendre les deruiers devoirs. Ses parens Gentils au-lieu d'applaudir , comme ils le devaient , à une action si charitable , prétendirent que par cette action même elle était déchue de sa Caste , et qu'il fallait la chasser non-seulement de leur maison , mais encore du Village. En effet , comme elle revenait de l'enterrement avec une autre Chrétienne , les Chefs du Village se présentèrent à elles , et les yeux étincelans de fureur les menacèrent de les lier au cadavre dont elles venaient de faire les obsèques. « Ce serait un grand honneur pour » nous , répondirent-elles , si Dieu nous » jugeait dignes de souffrir la mort pour la » Foi que nous avons embrassée. »

La constance des nouveaux Chrétiens et des Prosélytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent ; c'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des Infidèles qui ne manquent pas

de regarder ces disgrâces comme un châti-
ment de leurs Dieux abandonnés. J'en ai vu
qui étant sur le point de recevoir le Bap-
tême auquel on les avait long-temps pré-
parés , se sont replongés dans l'Idolâtrie , et
toute la raison qu'ils apportaient de leur
inconstance , c'est que leurs Dieux leur
avaient apparu en songe , et les avaient me-
nacés de les exterminer eux et leur famille ,
s'ils renonçaient à la Religion de leurs Pères.

Depuis peu un Gentil qui a des parens
Chrétiens , et qui n'attend que la conclusion
d'un mariage pour suivre leur exemple ,
étant assis à la porte de sa maison au clair de
la lune , vit un homme tel qu'on représente
un de leurs faux Dieux , qui vint s'asseoir au-
près de lui ; il tenait d'une main un tri-
dent , et de l'autre une petite cloche avec
une calèche dont on se sert pour deman-
der l'aumône. Le spectre jeta sur lui un
regard menaçant ; mais le Prosélyte qui
avait ouï parler de la vertu du signe de la
croix , fit sur soi ce signe adorable , et le
spectre disparut.

Cette Mission de *Chruchsnabouram* est
nouvellement établie , et cependant c'est
une de celles où la Religion fait le plus de
progrès. Je ne doute pas que la réception
honorable que le Prince de *Tatimini* fit il
y a quelques mois au Père de la Fontaine ,
n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui
est jeune , mais qui a plus de maturité d'es-
prit qu'on en a d'ordinaire à son âge , en-
voya prier le Missionnaire de le venir trouver.

Il lui assigna un logement , devant lequel il fit dresser une grande tente pour ses Catéchistes. A peine le Père y fut-il arrivé , que le Prince vint le saluer ; il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avait appris de sa réputation , de son désintéressement et de la pureté de la Loi qu'il enseignait. Le Père prit de là occasion de lui exposer les vérités de la Religion ; et l'attention du Prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenait à l'entendre.

Pendant les trois jours que le Père demeura à *Tatimini* , le Prince lui rendit plusieurs visites ; il l'invita le troisième jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisait bâtir dans son Palais ; et il lui donna des marques de bonté et même de respect qui surprirent toute sa Cour. Enfin ayant appris que le Missionnaire voulait se rendre le lendemain à son Eglise éloignée de quatre à cinq lieues , il ordonna que douze porteurs de palanquin coucheraient auprès de son logis , afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaiterait. Ces marques publiques d'estime de la part du Prince , ont fort accrédité la Religion dans cette Contrée.

La conversion du Chef d'un gros Village , de la Caste des *Rettis* , a été accompagnée de circonstances si singulières et si édifiantes , que je ne puis me dispenser de vous en faire le récit. Depuis deux ans il était attaqué d'une maladie qu'on regardait comme incurable , et que quelques-uns attribuaient à un maléfice. Comme il est riche , il n'y a

point de remèdes qu'on n'ait tenté inutilement pour sa guérison. Les Brames, selon leur coutume, l'ont exhorté à apaiser la colère des Dieux par des sacrifices et surtout par de grosses aumônes. Le malade fatigué de tant de remèdes et de tant de vaines dépenses, se livra à la plus noire mélancolie; le désespoir même le porta jusqu'à demander du poison pour terminer avec sa vie les maux qu'il souffrait.

Un zélé Chrétien vint alors dans le Village pour des affaires domestiques. Le *Retti* eut la curiosité de le voir; le fruit de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, fut que le malade demanda avec instance qu'on lui fît venir un Catéchiste pour lui expliquer la doctrine Chrétienne. Il y en avait un à *Darmaveram*. Le plus jeune des frères du malade, nommé *Condappa*, se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune Gentil s'est toujours déclaré contre les fausses Divinités; il ne pouvait souffrir qu'on leur fît des sacrifices, ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte. « Quelle vertu, disait-il, peuvent avoir des Statues de pierre et de bois? Comment exauceraient-elles des vœux qu'elles n'entendent point? Comment remédieraient-elles à des maux qu'elles ne connaissent point? Peut-on mettre au rang des Dieux, des hommes dont la vie infâme ferait rougir les plus grands scélérats? » C'était là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua, depuis qu'il eut reçu le Baptême,

que cette aversion des faux Dieux lui était comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catéchiste à *Darmavaram*, et il le pria de venir à son Village; le Catéchiste s'en excusa d'abord sur divers prétextes; enfin, ne pouvant résister aux prières réitérées du Gentil, il s'y rendit secrètement, mais il n'y resta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catéchiste; il savait que dans le pays où est le Village du *Retti*, on avait fait couper une main et une oreille à des Etrangers pour un sujet assez frivole, et il craignait le même sort, pour peu qu'on vînt à savoir la raison qui l'avait amené dans le Village.

Peu de jours après son départ, l'inquiétude du *Retti*, et l'empressement qu'il avait de se faire instruire, obligèrent *Condappa* à aller trouver une seconde fois le Catéchiste, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à son arrivée que le Missionnaire était de retour dans son Eglise de *Chruchsnabouram*, transporté de joie il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du Catéchiste et d'un de ses parens. Il exposa au Missionnaire tout ce qui s'était passé durant son absence, le desir ardent qu'avait son frère d'apprendre les vérités de la Foi, et il le pria de permettre qu'on transportât le malade à son Eglise, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le Baptême et de mourir à ses pieds.

Le Père blâma la timidité du Catéchiste, et

consentit avec plaisir à la proposition que lui faisait le jeune Gentil. « Mais, ajouta-t-il » faites réflexion que si vous ne cherchez » que la santé de votre frère, je ne vous ré- » ponds pas de sa guérison ; notre profession » n'est pas de donner des remèdes , mais » d'enseigner la Loi du vrai Dieu. »

Condappa étant de retour à son Village , assembla tous les parens du malade , et il fut conclu qu'on le transporterait au plutôt à *Chruchsnabouram*. « Il faut vous avertir, » dit *Condappa* , que le Prédicateur de la » Loi chrétienne commencera par nous de- » mander si nous avons dans notre maison » des Statues des faux Dieux , ou quelque » autre signe d'idolâtrie ; et si cela est, il ne » se fiera point à nos paroles ; il se persua- » dera au-contre , que nous n'avons en » vue que le rétablissement de la santé de » mon frère. » Les parens du malade avaient de la peine à se laisser enlever leurs Divinités , dans la crainte qu'elles ne se vengeassent de cet affront. « Je me charge , dit *Con-* » *dappa* de la colère de ces prétendus » Dieux. » Après quoi les ayant mis dans un sac , il alla les jeter dans un puits hors du Village.

Le lendemain on transporta le malade sur un brancard. Vingt de ses parens l'accompagnèrent , et en deux jours de marche ils arrivèrent à *Chruchsnabouram*. L'état du *Retti* excitait la compassion ; outre la fièvre continue , il était tourmenté d'une toux si violente , qu'on eût dit dans ses fréquens accès

qu'il était près d'étouffer ; ses mains et ses pieds étaient couverts d'ulcères qui lui causaient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maison du Missionnaire avec trois de ses parens pour le soigner. Il n'y avait qu'environ huit jours qu'il y était arrivé , lorsque sur le minuit il cria au secours : le Père y accourut , et le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant , il lui jeta de l'eau bénite , et fit sur lui le signe de la Croix. Le malade revenant à soi : « Ah ! mon Père , » s'écria-t-il , ils me tenaient à la gorge , je » vous conjure de ne pas différer plus long- » temps à m'accorder la grâce du Baptême. » On le porta le lendemain à l'Eglise et il y fut baptisé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du Baptême , sa maladie diminua de jour-en-jour , et on commença à bien espérer de sa guérison. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêchèrent un exprès au Missionnaire , afin de l'avertir que sa présence était nécessaire pour les consoler et pour les fortifier dans le danger prochain où était leur Ville d'être assiégée par l'armée du Prince de *Maïssour*. Le Missionnaire partit à l'instant , et à son arrivée il conféra le Baptême à quatorze Catéchumènes. Il en avait baptisé dix-huit deux mois auparavant. Après un assez long séjour qu'il fit dans cette Ville , comme il se disposait à aller visiter les Chrétientés de *Devandapallé* et de *Ponganour* , il apprit que le *Retti* était tout-à-fait désespéré. C'est ce qui l'obligea de re-

tourner à *Chruchsnabouram*, dans l'espérance de convertir à la Foi plusieurs parens du malade. Il y en avait déjà huit qui avaient reçu le Baptême ; et vingt autres se disposaient à le recevoir.

Lorsqu'on sut, dans le Village du *Retti*, qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre, son frère aîné qui est *Dasseri*, c'est-à-dire, entièrement dévoué au culte de *Vistnou*, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le Néophyte lui répondit d'un ton ferme, en présence de plusieurs Gentils, qu'il ne consentirait jamais qu'on le tirât de l'Église du vrai Dieu, qu'il avait mis en lui toute sa confiance, qu'il était le maître d'ordonner de sa vie et de sa mort, et qu'il était entièrement soumis à ses volontés ; alors *Condappa* adressant la parole à son frère aîné : « Vous êtes témoin, lui dit-il, des sen- » timens où est mon frère : j'ai apporté ici » ses os, il est vrai, non pas pour lui pro- » curer la santé, mais pour le mettre dans » la voie du salut ; et vous voudriez les » reporter dans notre Village pour le préci- » piter dans l'enfer ! C'est à quoi je m'op- » poserai de toutes mes forces. » Et sur ce que dit le *Dasseri* que ses parens étaient dans l'impatience de voir le malade avant sa mort : « Ils peuvent venir ici, répondit le mo- » ribond, comme ils y sont déjà venus. Pour » moi je ne ferai jamais ce déshonneur à la » Religion du vrai Dieu que j'ai embrassée. » Puis parlant des soins que le Missionnaire avait pris de lui : « Où trouverais-je un

» Père, dit-il, qui eût pour moi une égale
 » tendresse ? C'est à ses pieds que je veux
 » mourir. »

Il mourut en effet la veille de Noël : ses parens Gentils, qui arrivèrent peu d'heures avant sa mort, et qui avaient été préparés au Baptême par le Catéchiste, le demandèrent avec empressement : « Ne serait-il » pas à propos, leur dit le Missionnaire, » d'éprouver encore quelque-temps votre » constance ? Vous croyez trouver votre pa- » rent en meilleure santé, et vous le voyez » près de mourir. Votre foi n'en est-elle pas » ébranlée, et n'aurait-elle pas besoin d'être » affermie ? » Comme ils redoublèrent leurs instances, le Père ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandaient avec tant d'ardeur. Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisait le même jour son instruction aux Fidèles dans l'Eglise, il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'ame du *Retti* qui agonisait. Tous les Chrétiens le suivirent, et la douleur fut générale. Les larmes que le Ministre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux Fidèles, interrompirent plusieurs fois les prières. Enfin le malade mourut entre les bras du Missionnaire, comme il l'avait souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venait de témoigner se changea tout-à-coup en des transports de joie. « Que je m'estimerais heureux, s'écriait-on, » de mourir de la sorte, muni des Sacre-

» mens de l'Eglise , et parmi le concours de
 » tant de Fidèles qui feront monter leurs
 » prières et leurs aumônes vers le Ciel
 » pour l'ame du défunt ! » La cérémonie
 des obsèques , qui se fit le lendemain , ne
 contribua pas peu à confirmer dans la Foi
 ses parens nouvellement baptisés. Le corps
 était porté sur un brancard couvert de toiles
 peintes , et orné de festons de fleurs et d'un
 beau luminaire. Tous les Chrétiens suivaient
 deux à deux , récitant à haute voix les prières
 de l'Eglise. Les Gentils même en furent sur-
 pris et édifiés ; car toute la piété des Infidè-
 les , en de pareilles cérémonies , se réduit à
 accompagner le corps du défunt , à remplir
 l'air de cris lugubres , à se frapper les joues
 et la poitrine , et à mettre un peu de riz cuit
 auprès du cadavre qu'on va brûler ou en-
 terrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de re-
 tour dans leur Village , ils eurent à essuyer
 des reproches amers de leurs compatriotes.
 « Qu'était-il nécessaire , disaient-ils , de
 » porter si loin le cadavre d'un mourant ?
 » N'était-il pas plus à propos de le laisser
 » mourir au milieu de sa famille , que d'al-
 » ler inutilement implorer le secours d'un
 » étranger ? Sa mort n'est-elle pas une preuve
 » de la colère des Dieux auxquels vous l'avez
 » fait renoncer ? Vous parlez en aveugles ,
 » répondirent les Fidèles ; c'est le salut de
 » l'ame de notre frère que nous sommes
 » allés chercher , et non pas la santé de son
 » corps. Si vous aviez été témoins comme

» nous, de la charité avec laquelle on l'a
 » traité pendant quatre mois qu'a duré sa
 » maladie, vous prendriez des sentimens plus
 » favorables à la Loi chrétienne, et vous
 » vous garderiez bien de blâmer notre con-
 » duite. »

Ces reproches, mêlés de railleries et d'insultes que les Gentils fesaient aux *Rettis* Chrétiens, les portèrent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur Village : et afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurèrent qu'il y trouverait trente personnes disposées à recevoir le Baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prières. Au moment qu'il approcha du Village, les nouveaux Fidèles allèrent au-devant de lui, escortés de soldats et des principaux de la Bourgade, avec des flambeaux et de la symphonie. Comme on avait publié son arrivée dans les Bourgades circonvoisines, une foule de Peuples se rendit au Village, soit par curiosité, soit par le desir de connaître la nouvelle Loi dont ils avaient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Néophytes, fortifiés par la présence du Missionnaire, reprochèrent à leur tour aux Infidèles leur aveuglement. « Nous passons dans votre esprit pour
 » des insensés, leur dirent-ils, parce que
 » nous suivons la Religion du vrai Dieu :
 » voilà celui qui nous l'a enseignée ; il est
 » bien différent de vos Gouroux qui ne cher-
 » chent que votre argent. Celui-ci ne de-
 » mande rien, et ce n'est que le desir de nous

» procurer un bonheur éternel qui l'a attiré
» de si loin dans nos Contrées. Qu'avez-vous
» à répondre aux salutaires instructions qu'il
» nous fait ? Est-ce donc une folie de n'ado-
» rer qu'un seul Dieu ? Et quelle est votre sa-
» gesse de croire que des Idoles de bronze et de
» pierres soient de véritables Divinités ? » C'est
ainsi qu'ils confondaient les Idolâtres. Mais
sur-tout ils ne pouvaient contenir leur joie,
lorsqu'ils voyoient que les Brames qui passent
pour les plus habiles du pays, n'avaient rien
à répondre aux questions que leur faisait le
Missionnaire sur divers points de Religion et
de science. Pendant le peu de jours que le
Père demeura avec ses Néophytes, il baptisa
plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ, un mariage
qui se fit dans le voisinage, mit les Fidèles à
une nouvelle épreuve. Le mari était Chrétien,
et il obtint des parens de la fille qu'il épou-
sait, qu'on n'observerait dans son mariage
que les cérémonies prescrites par l'Eglise,
sans y mêler aucune de celles qui s'obser-
vent parmi les Idolâtres : ce qui fut exécuté
ponctuellement. Le *Gourou*, nommé *Chi-
valingam*, le persécuteur le plus déclaré du
Christianisme, se rendit aussitôt au Village
avec une suite nombreuse de ses Disciples. Son
dessein était de faire casser le mariage, parce
qu'il s'était fait sans sa permission ; ou du-
moins, s'il n'y pouvait pas réussir, de tirer
une grosse amende. Après bien des invecti-
ves contre la Religion, il menaca de porter
cette affaire au tribunal du Prince ; il ne se

promettait rien moins que de faire condamner les nouveaux Fidèles , et de faire proscrire le Christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce pays qu'on appelle l'*An-devarou*) passait pour un Prince également éclairé et inflexible. Deux exemples de sévérité lui avaient acquis cette réputation. Comme il visitait une de ses Forteresses , des mécontents prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours , et de lui substituer son frère dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne , et il partit lorsqu'on s'y attendait le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa Ville capitale. Son retour précipité rompit les mesures des conjurés , qui furent tous mis à mort à la réserve de son frère. Une autre fois qu'il était en voyage , ses porteurs le croyant endormi dans son palanquin , s'échappèrent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour , et il leur demanda quel châtiment mériteraient des serviteurs qui parleraient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritaient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes , où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler , alla donc à *Anantabouram* pour présenter au

Prince sa requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince allait à la promenade, il parut devant son palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, et déclamant de toutes ses forces contre les Prédicateurs de la Loi chrétienne. Le Prince l'écouta assez froidement, et il lui fit dire que les *Saniassis Romains* ne demeureraient pas dans ses terres, qu'ils résidaient dans le pays de *Ballaram*, et que c'était là qu'il devait porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laissèrent pas d'inquiéter les nouveaux Fidèles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marattes, dont le pays est vers la hauteur de Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde qui est habitée par les *Rettis* : elle y a porté le ravage tout récemment, et les Chrétiens y ont fait de grosses pertes, soit en grains, soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrâce à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont quitté la Religion de leurs Pères. « C'est, disent-ils, » une punition manifeste de nos Dieux irrités. » Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aspirer aux seuls biens solides et véritables, qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'est de

voir que les Chrétiens , nonobstant leurs pertes , soulagèrent , par de grosses aumônes , ceux que le fléau de la guerre avait réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures , ces fervens Chrétiens ne perdaient pas de vue le dessein qu'ils avaient de bâtir chez eux une Eglise. Ils députèrent deux Néophytes à *Chruchsnabouram* , Ville éloignée de douze lieues de leur pays , pour représenter au Missionnaire combien il était difficile qu'eux et leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise ; que s'il y en avait une au milieu d'eux , le nombre et la ferveur des Fidèles augmenteraient d'une manière sensible. C'est de quoi le Missionnaire était bien convaincu : mais la difficulté était d'en obtenir la permission du Prince , et c'était une démarche à laquelle on n'osait s'exposer. Le Père se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste pour lui présenter des raisins de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde , parce qu'il est extrêmement rare. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Père , et il lui fit dire qu'il serait ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits , et le Missionnaire , après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph , ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'*Andevarou*.

Le Prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée , qu'il dépêcha son premier Ministre pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flam-

béaux et au son des instrumens. Des *Maldars* (ce sont des soldats Mores) se trouvèrent sur sa route pour le prier de hâter sa marche , parce qu'il était attendu avec impatience. Le Prince était dans sa grande salle d'audience : c'est une espèce de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit , qui est une plate-forme , est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre , qui est vaste et à découvert , est embelli de deux jets-d'eau , l'un au bas du théâtre , et l'autre à soixante pieds environ plus loin , au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé était couvert d'un tapis de Turquie , sur lequel le Prince était assis , appuyé , à la manière des Orientaux , sur un grand coussin en broderie. Il avait à côté de lui un poignard et une épée dont les poignées étaient d'agate , enrichies d'or ; ses parens et ses principaux Officiers l'entouraient ; les Brames occupaient le fond de la salle , et le parterre était rempli de soldats et de bas-Officiers.

Aussitôt que le Prince aperçut le Missionnaire , il se leva ; et après l'avoir salué , il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étaient auprès de lui. Le Père refusa cet honneur , et prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catéchistes qui l'accompagnaient , mirent aux pieds du Prince une sphère , une mappemonde , et d'autres semblables curiosités. Puis le Père fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute-puissance du premier Etre , sur son immensité , son éternité ,

et sur la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme raisonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement , suggéra aux Brame de questionner le Missionnaire sur ce qu'il pensait de leurs sacrifices. « Dans vos sacrifices , répondit le Père , j'ai ouï dire que vous égorgez des victimes , et que vous présentez à vos Divinités du riz , du beurre et d'autres choses de cette nature. Croyez-vous de bonne foi que Dieu se nourrisse du sang de ces victimes , et qu'il ait besoin des choses que vous lui offrez ? Dieu est un pur esprit ; c'est en esprit et en vérité qu'il veut être adoré ; l'honneur , la louange , l'amour , voilà le tribut qu'il exige de ses créatures. C'est-à-dire , interrompit le Prince , que nos sacrifices ne viennent pas à la majesté de Dieu. Mais je voudrais bien savoir , poursuivit-il , quel est votre sentiment sur les métamorphoses de nos Dieux. Commençons par celle de *Rama*.

« On trouve dans vos Histoires , répondit le Père , que *Vistnou* s'est métamorphosé en un homme que vous appelez *Rama* , pour tuer le Géant *Ravenen*. Sans entrer dans les absurdités que renferme cette fable , et qui choquent le bon sens , quelle idée auriez-vous d'un puissant Roi qui se mettrait à la tête d'une nombreuse armée pour aller combattre une mouche ? Dieu qui d'une seule parole peut faire rentrer ce vaste Univers dans le néant , d'où il l'a tiré , avait-il besoin de tant d'appa-

» reil pour se défaire d'un seul homme? A
» quoi bon cette multitude d'ours et de sin-
» ges que vous donnez pour escorte à votre
» Rama!

» Comprenez-vous ce qu'il dit, répliqua
» le Prince en s'adressant aux Brames? Puis
» regardant le Missionnaire, en sera-t-il,
» dit-il, de même des autres métamor-
» phoses? Prince, répondit le Père, ma
» réponse ne sera pas du goût de bien des per-
» sonnes, et elle pourra peut-être les aigrir.
» Que cela ne vous inquiète point, repartit
» le Prince: je sais que vous faites profes-
» sion de dire la vérité; expliquez-vous li-
» brement. Peut-on se persuader, poursui-
» vit le Missionnaire, qu'un Dieu se soit
» métamorphosé en lion, en poisson, en
» pourceau? Telle est donc la majesté des
» Dieux que vous adorez! » Il s'éleva
alors un murmure confus dans l'assemblée: le
Prince, de son côté, affectait un air sévère,
et gardait un profond silence. « J'ose me
» promettre, continua le Père en regardant
» le Prince, que vous serez de mon senti-
» ment. N'examinons point quelle créance
» méritent ceux qui ont composé l'histoire
» de ces métamorphoses; que la seule vé-
» rité soit notre règle. Si, pour vous don-
» ner quelque idée de ce que je suis, je
» paraissais devant vous sous la figure d'un
» pourceau, et affectant les gestes de cet
» animal, pour qui passerais-je dans votre
» esprit? » Le Prince fit signe au Père d'en
demeurer là. Puis se tournant vers les Bra-

mes qui ne pouvaient dissimuler leur embarras : « Passez , leur dit-il , à l'article des » *Vedams* , c'est-à-dire , les Lois divines. » Les Indiens en reconnaissent quatre , qu'ils supposent être sorties des quatre visages de leur Dieu *Brama*.

« Vous me feriez plaisir , dit le Missionnaire en parlant aux Brames , de m'expliquer ce que vous entendez par la Loi divine. Votre malheur , ou plutôt votre orgueil , fait que vous n'examinez rien à fond : vous vous contentez de réciter quelques vers que vous avez appris dans les écoles , et dont le sens vous est le plus souvent inconnu. Les plus sincères d'entre vous avouent de bonne foi qu'il y a plusieurs choses dans vos *Vedams* qui blessent la raison , et qu'un homme d'honneur ne peut lire sans rougir. De telles infamies peuvent-elles sortir de la bouche d'un Dieu ? Mais , ajouta-t-il , voici le point décisif : une de vos Lois apprend à faire des maléfices , à jeter des sorts et à les lever : une pareille Loi peut-elle venir du vrai Dieu ? » Les Brames se récrièrent , disant que leur Loi ne contenait pas des secrets magiques. « La chose est vraie , dit le Prince , et il serait inutile de la désavouer. » On agita plusieurs autres questions qu'il serait inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience , le Père s'adressant au Prince : « Je ne cesserai point , lui dit-il , de prier Dieu pour votre personne :

» je ne vous souhaite point de plus grands
 » biens temporels , le Ciel vous en a com-
 » blé. Mais il y a des biens d'une autre na-
 » ture et qui sont éternels : ce sont ceux-là
 » que je conjurerai la divine Providence de
 » ne pas vous refuser. » Un Brame croyant
 faire sa Cour , dit sur cela en interrom-
 pant le Père : « Que ces prétendus biens
 » soient votre partage ; pour nous , nous
 » souhaiterons dans ce monde au Prince
 » une fortune encore plus florissante que
 » celle dont il jouit. Vous avez tort , reprit
 » le Prince , ce partage serait trop inégal :
 » je souhaite avec le secours de ses prières
 » d'avoir quelque part aux biens du Ciel. »
 il y avait plus d'une heure et demie que
 durait la dispute ; le Père prit congé du
 Prince , qui se leva en joignant les mains
 devant sa poitrine , et fesant une profonde
 inclination de tête. Le Père se retira dans le
 logis qui lui avait été assigné , et il y passa
 la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le
 chercher pour le conduire au Palais ; il y alla
 accompagné de ses Catéchistes. Le Prince
 sortit de son appartement , et vint au-devant
 de lui. « Je suis un étranger , dit le Père ,
 » et je ne mérite pas cet honneur. Un étran-
 » ger , reprit le Prince ! ce n'est pas ainsi que
 » je vous regarde ; je vous honore comme je
 » ferais mon propre *Gourou*. » Il fallut pour
 obéir au Prince que non-seulement le Père ,
 mais encore les Catéchistes entrassent les
 premiers dans la salle d'audience. L'assem-

blée y était encore plus nombreuse que le jour précédent. La dispute avec les Brame roula presque toute sur les mêmes points de controverse. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le Prince réfuta lui-même les raisonnemens des Brame, et il le fit avec vivacité et sans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignait le Prince : « Seigneur, lui dit le Père, il » faut que vous soyez bien convaincu de la » bonté de la cause que je soutiens, puis- » que vous me suscitez tant d'adversaires ; » je me promets de vos lumières et de votre » équité que vous vous intéresserez pour » ma défense. Je vous seconderai, » répli- » qua le Prince avec un visage ouvert. En- » suite, s'adressant aux Brame, vous con- » venez avec le *Saniassi-Romain*, dit-il, de » la nécessité d'un seul premier Être, et ce- » pendant vous ne pouvez nier que nous » admettons trois Dieux. Vous, poursuivit- » il ; s'adressant à un *Vistnouviste*, vous » dites que ce premier Être est *Vistnou* : et » vous, parlant à un autre, vous soutenez » que c'est *Brama* : moi, selon les princi- » pes de ma Secte, je maintiens que c'est » *Issouren*. Convenons d'abord entre nous » quel est ce souverain Être, et nous dis- » puterons ensuite contre le *Saniassi*. Ces » trois Divinités, reprirent les Brame, n'en » font qu'une seule. Cela ne peut pas être, » dit le Prince ; nous lisons dans nos histo- » res que de cinq têtes que vous attribuez » à *Brama*, *Issouren* lui en a coupé une,

» et nous ne savons pas qu'il ait eu le
» pouvoir de reproduire cette tête coupée.
» De pareilles absurdités, reprit le Père,
» ne prouvent-elles pas manifestement la
» fausseté de ces chimériques Divinités? »

On reprit ensuite ce que le Père avait dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvaient pas être appelés des Lois divines. « Quelle est donc cette Loi que vous dites être la seule divine, demandèrent les Brames? Le Prince, sans donner au Père le temps de répondre: écoutez, leur dit-il, mettons-nous, vous et moi, au rang de ses Disciples, et il nous enseignera; sans quoi, quel fruit retirerons-nous de ce qu'il prendrait la peine de nous dire? » Le Père fit à son tour quelques questions aux Brames sur la nature de l'ame. Le Prince qui s'aperçut que ces questions les embarrassaient: « Vous leur demandez, dit-il, ce que c'est que l'ame; faites-les convenir d'abord qu'ils en aient une: du-moins je sais que toute l'occupation de leur ame est d'inventer des moyens d'abuser les Peuples et d'en tirer des aumônes. Vous voulez dire, sans doute, ajouta le Père, que leur ventre leur tient lieu d'ame et de Divinité.

» Ce n'est point pour disputer, reprit le Prince, que je vous ai fait appeler aujourd'hui; c'est pour vous demander une grâce; faites-moi le plaisir de vous établir dans ma Ville capitale, je serai bien aise de vous entretenir de temps-en-temps. »

Le Père , après l'avoir remercié de ses bontés , lui témoigna que sa profession de *Saniassi* ne s'accordait pas avec le fracas et le tumulte d'une grande Ville. « Vous ne serez » importuné , dit le Prince , qu'autant que » vous le voudrez ; j'y donnerai bon ordre , » et moi-même quand j'irai vous voir , ce » sera sans aucune suite ; cependant je ne » veux pas vous gêner , et vous êtes le maître de choisir dans toute l'étendue de mes » Etats le lieu qui vous conviendra le mieux ; » mon inclination serait que vous demeurassiez dans ma Capitale. » Le Père le pria de trouver bon que pour le présent il bâtît une Eglise à *Madigoubba* , où il avait plusieurs Disciples ; que ce Village n'étant qu'à deux lieues de la Capitale , il serait à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevrait de sa part.

Pendant le temps de cette audience , le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle , et voyant le Missionnaire debout , il ne voulut jamais reprendre sa place , qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince Idolâtre témoignait à toute sa Cour le respect qu'il avait pour la Loi du vrai Dieu et pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier , il lui fit voir quelques curiosités qu'il avait dans son Palais , et il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade , et apercevant un des *Rettis* Chrétiens : « Faites bâtir au plutôt , lui dit-il , la maison du *Saniassi-Romain* : je
vous

» vous permets de faire couper tout le bois
 » qui vous sera nécessaire. Un moment
 » après l'ayant fait rappeler : Je n'ai con-
 » senti qu'avec peine , ajouta-t-il , que le
 » Missionnaire fixât sa demeure dans votre
 » Village ; puisque vous avez le bonheur
 » d'être du nombre de ses Disciples , je vous
 » regarde comme mes enfans ; mais joignez
 » vos prières aux miennes , pour l'engager
 » à demeurer dans ma Capitale. J'ai encore
 » à lui parler , avertissez-le de ne pas partir
 » sitôt. »

Au retour de la promenade , il renvoya
 au Palais la Princesse avec ses éléphants , ses
 chevaux , et la plus grande partie de sa Cour ,
 et il se rendit en palanquin , accompagné
 de ses seuls gardes , au logis du Missionnaire.
 Après les avoir fait retirer , pour être seul
 avec le Père , il lui dit : « Il n'y a qu'un
 » article qui m'arrête. Si vous me le passez ,
 » je me fais dès-à-présent votre Disciple. Je
 » porte le *Lingan* , comme vous voyez. »
 (C'était un bijou d'or , enrichi de pierre-
 ries , où apparemment était enfermée la
 pierre qu'on appelle *Lingan* : il le portait
 attaché à sa veste comme les Chevaliers por-
 tent la croix de leur Ordre). « Je suis bien
 » éloigné de croire , ajouta-t-il , que ce
 » soit une Divinité , je ne lui fais point
 » de sacrifices ; mais vous savez que c'est
 » la marque qui distingue ma Caste ; si je
 » le quittais , je passerais pour un insensé ,
 » et je révolterais contre moi toute ma fa-
 » mille.

» Prince , lui répondit le Missionnaire ,
 » la chose vous paraît impossible ; mais le
 » Dieu que je vous prêche peut faire de plus
 » grands miracles. Non , répliqua le Prince ,
 » le Dieu que vous adorez me sauvera ou
 » me damnera avec le *Lingan*. Je regarde
 » les Temples et les Idoles comme de la
 » boue ; je les ferai renverser , si vous le
 » jugez à propos ; mais pour ce qui est du
 » *Lingan* , je ne le quitterai jamais. » Le
 Père , les larmes aux yeux , prit les mains
 du Prince , et les serrant étroitement : « Ce
 » n'est pas encore , lui dit-il , de quoi il
 » s'agit : donnez-vous la peine et le loisir
 » de réfléchir sur les importantes vérités que
 » je vous annonce : Dieu vous donnera la
 » force d'exécuter ce qu'il vous inspire par
 » le faible organe de son Ministre : il ne
 » vous a pas créé pour vous précipiter dans
 » les flammes de l'enfer : sa grâce dissipera
 » toutes vos craintes , si vous la demandez
 » avec confiance ; mes Disciples et moi nous
 » le prierons sans cesse de vous accorder ce
 » puissant secours. »

A ces paroles , il parut s'appaiser ; puis
 changeant de discours : « Pourquoi refusez-
 » vous , dit-il , de fixer ici votre demeure ?
 » je vous l'ai déjà dit , que vous ne serez
 » point interrompu dans vos saints exerci-
 » ces : votre plaisir , dites-vous , est d'être
 » avec les pauvres , pour leur enseigner
 » le chemin du Ciel ; sachez que je ne re-
 » garde pas cet éclat qui m'environne , ni
 » ces biens que je possède , comme quel-

» que chose qui m'appartienne : je ne les
 » ai point apportés en naissant ; ils ne me
 » suivront point après ma mort : mon père
 » possédait ces biens , et ils ne l'ont point
 » garanti du tombeau ; j'en jouis mainte-
 » nant , et d'autres les posséderont après
 » moi : ainsi regardez-moi comme un pauvre
 » et ne me refusez pas la grâce que je vous
 » demande. »

Des réflexions si Chrésiennes de la part
 d'un Prince Idolâtre surprirent les Néophytes
 qui étaient présens. « Le vrai Dieu ,
 » répondit le Père , qui vous met dans le
 » cœur de si généreux sentimens , a sans
 » doute de grands desseins sur votre per-
 » sonne. Vous voulez que je bâtisse ici un
 » *Matam* (c'est le nom qu'on donne à nos
 » Eglises) , j'y consens , et j'espère que
 » Dieu en tirera sa gloire. Du-moins je pour-
 » rai vous entretenir plus souvent de ses di-
 » vines perfections , et de l'importance qu'il
 » y a de travailler sérieusement à votre
 » salut. »

Le Prince ne pouvant dissimuler sa joie ,
 renouvela aux *Rettis* Chrétiens la permission
 qu'il leur avait donnée de couper tous les bois
 nécessaires pour la construction de l'Eglise ,
 sans épargner même les arbres de son jardin
 de plaisance qui est à *Madigoubba*. Plaise à
 la divine Miséricorde de bénir de si heureux
 commencemens et de fortifier ce Prince cen-
 tre les obstacles qui s'opposeront à sa cou-
 version.

J'avais encore , Monsieur , d'autres par-

ticularités à vous mander ; mais j'apprends en ce moment la mort du Père de la Fontaine, notre Supérieur-Général. Quelle perte pour cette Mission ! Dieu nous l'enlève dans un temps où sa présence semblait être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manières affables et obligeantes lui avaient gagné le cœur des Français et des Malabares. Les Eglises qu'il a fondées dans cette Mission, seront des monumens durables du zèle dont il brûlait pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Madame la Vicomtesse d'Harmoncourt sa mère lui faisait tenir chaque année une aumône considérable qui le mettait en état de fournir aux frais qui sont indispensables lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Mission. La Mission de Carnate, sur-tout celle qui est en-deçà des montagnes, le regarde avec justice comme son fondateur. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, et plus de tranquillité d'âme, qu'il en a fait paraître dans diverses persécutions qu'il a eues à soutenir. Dans celle de *Ballabaram*, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout-à-coup changés en d'autres hommes, et que se jetant à ses pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils avaient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avait soulevé toute la Ville contre les Missionnaires et les Chrétiens, un seul entretien qu'il eut avec le Chef des troupes, le convainquit des vérités de la Religion ; et sur le rapport

qu'il en fit au Prince, il y eut défense d'inquiéter les nouveaux Fidèles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines et de fatigues il a recouvré l'Eglise de *Devandapallé* que les ennemis de la Foi nous avaient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Supérieur-Général, il ne pensait qu'à ramener les esprits prévenus, sans perdre de vue cette Mission qui était le principal objet de ses soins. Il espérait l'affermir davantage, et il portait ses vues encore plus loin, afin d'étendre de plus-en-plus le Royaume de Jésus-Christ; si vous pouviez être le témoin de la douleur que ressentiront les Fidèles, lorsqu'ils apprendront la mort de leur cher Père en Jésus-Christ, vous jugeriez mieux quelle est la grandeur de notre perte. Adorons les jugemens de Dieu et conformons-nous à sa très-sainte volonté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, etc.



LETTRE

DU PÈRE BARBIER.

A Puncypundi , dans le Carnate ,
le 7 Janvier. 1720.

J'AVAIS mené une vie assez languissante à Bengale , ce qui m'avait obligé d'aller chercher du soulagement à Pondichery. Mais ce que vous aurez peine à croire , le dernier remède qu'il fallait employer pour rétablir ma santé , était le riz et les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte , et que je me suis remis à la vie de Missionnaire , je me porte beaucoup mieux , et je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'espérance de travailler long - temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve , et il est vrai qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable Maître que nous servons , est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à essuyer , si notre vie est austère , nous en sommes bien dédommagés par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour-en-jour , soit par le concours de ceux qui se présentent au saint Baptême , soit par l'innocence , la docilité et la ferveur des anciens Chrétiens. De cent

que je confesserai , à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la Religion , par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu , par la patience qu'ils font paraître dans leurs afflictions et leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siècles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique , qui ne prenait ni nourriture ni repos : je l'exhortais à la patience , et pour cela je lui représentais que Dieu lui faisait faire ici-bas son purgatoire , en lui fournissant un moyen infailible d'expier ses fautes. « Ah ! mon Père , me répondit-elle d'un ton de voix qui m'étonna , je ne souffre pas encore assez. » Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catéchistes vint me trouver hier , et dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'était passé dans son District , il me raconta que tout récemment un Chrétien avait été mis à une question très-douloureuse pour n'avoir pas voulu coopérer à un sacrifice que les Païens de sa Bourgade voulaient faire au Démon. Dieu bénit son courage en suscitant une femme d'autorité , laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie , qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Néophyte.

Je reçois en ce moment une lettre d'un de

nos Missionnaires qui m'apprend que dans l'année dernière il baptisa deux cent trente-six adultes et six cent huit enfans : que ses Catéchistes ont pareillement conféré le Baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes et à deux cent quarante enfans. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfans sont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenser Dieu. C'est ce qui nous soutient dans nos travaux : le Ciel se peuple insensiblement, la suite de l'Agneau se grossit tous les jours : Dieu sera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels après Dieu elles sont redevables de leur salut éternel ?

DESCRIPTION de l'arbre qui porte la Ouate , du poivrier et de la laque , tirée de quelques autres lettres.

L'ARBRE qui porte la ouate , ou cette espèce de coton fin dont on se sert pour remplir des coussins , pour fourrer des robes de chambre , des vestes , des courtes-pointes , etc. , croît de lui-même en pleine campagne et sans culture. Les Siamois , chez qui on en trouve beaucoup , le nomment *tonnghiou*. Cet arbre , que j'appellerai dorénavant ouatier , est de deux espèces fort différentes : il y en a de grands et de petits : j'en ai vu des uns et des autres.

Les grands , qui sont de deux sortes , ressemblent assez aux noyers pour la forme et la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut et plus droit , à-peu-près comme est le tronc des chênes. L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes , larges par la base , rangées en file et fort serrées. Les feuilles tiennent également des feuilles du noyer et de celles du châtaignier : elles croissent toujours cinq à cinq ; leurs pédicules , qui sont fort courts , s'unissent à un sixième qui est commun , lequel a souvent plus d'un pied de longueur. La fleur est de la forme de la grandeur d'une tulipe médiocre ; mais ses feuilles sont plus épaisses , et elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas , est épais et d'un vert clair , ponctué de noir , et de la forme de celui des noisettes , à la réserve qu'il n'est pas haché et esilé de même par le haut , mais seulement un peu échaneré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux espèces des grands ouatiers : voici maintenant en quoi ils diffèrent. Les uns portent la fleur avant la feuille : J'en ai vu plusieurs qui étaient tout couverts de fleurs , et n'avaient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs , du-moins ceux que j'ai vus de cette espèce , avaient les feuilles toutes venues , et les fleurs étaient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux , et moins fournis de branches que

les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron , et assez douce au toucher : et les seconds l'ont rude , et d'un rouge foncé en-dedans , mais pâle et jaune en-dehors. Dans les uns et dans les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets , lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre , mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun , placés au fond de la fleur à l'entre-deux des feuilles : et entre ceux-ci il s'en élève un cinquième composé de seize de ces baguettes , au milieu desquelles il s'élève une espèce de pistil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au-contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre , mais sans ordre et sans distinction. Pour ce qui est du fruit , ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate , je n'en puis dire autre chose , sinon qu'il est d'une figure oblongue et semblable aux figes bananes anguleuses que les Portugais appellent *Figos carocas*.

L'ouatier de la seconde , ou pour mieux dire , de la troisième espèce , est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc et son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia : ses feuilles sont d'une grandeur médiocre , de figure ovale , et terminées en pointe. Elles sont couvertes par-dessus et par-dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtresses fibres qui partent de la côte de la feuille sont fort distinctes et très-bien rangées. Les étuis qui renferment

la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointe aux deux extrémités et unis ensemble. Ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces , et de la grosseur du petit doigt. J'en ai vu qui avaient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur , il en sort un lait gluant fort blanc , et l'on trouve au-dedans la ouatte bien pressée avec plusieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux , lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée , qui forme cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au poivrier ; c'est un arbrisseau rampant , qui , pour s'élever , a besoin d'appui. On le plante au pied de quelque arbre , afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux , ou bien on lui met des perches en forme d'échalas , comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même , quand il est sec , ressemble parfaitement à du sarment , au goût près qui est fort âcre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtés , qui s'attachent au hasard. La feuille , quand l'arbre est jeune , est d'un vert uni et blanchâtre , qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît : elle garde toujours sa blancheur par-dessus. Sa figure est ovale , mais vers l'extrémité elle diminue et se termine en pointe. Elle a six nervures , dont cinq , qui partent de la principale vers

le bas pour s'y venir rejoindre en haut , formant trois autres ovales semblables au premier. On ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent les unes aux autres par un tissu de fibres assez grossières. Les plus grandes feuilles que j'ai vues , avaient six pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe est petite : les plus grandes étaient longues de quatre pouces. Les grains qui étaient verts , lorsque je les vis , et qui ne devaient être mûrs que dans trois mois , étaient attachés sans pédicule : ils étaient de la forme et de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre , quoique vert , avait déjà beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis , portassent chacun six onces de poivre..

Pour ce qui est de la laque , c'est principalement à Lahos et à Camboye qu'on la ramasse autour de deux diverses sortes d'arbres. Ce sont de certains insectes rouges , assez semblables aux fourmis , qui la travaillent à-peu-près de même que les abeilles travaillent la cire , pratiquant au-dedans de petites cellules de la même manière. On m'a assuré que la laque se forme de l'excrément de ces insectes , du-moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ai questionnés. Néanmoins un Français qui a demeuré deux ans au Pégu , où il a vu beaucoup de laque , m'a assuré qu'elle se trouvait là , autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur , et dont le tronc n'a guère

qu'un pouce ou un pouce et demi de diamètre ; qu'elle se formait d'une espèce de rosée qui tombait tous les ans dans cette contrée aux mois de Juin et de Juillet , et que certaines fourmis rouges , friandes de cette rosée , couvraient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations , si différentes en apparence , peuvent , ce semble , se concilier , si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée , non pas la laque , qui est une espèce de marc , comme l'est la cire par rapport au miel ; mais ce suc qu'on en tire , et qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; et que pour la laque ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée , ou bien de la poussière de certaines fleurs , ou d'autres matières terrestres qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles , la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ses productions.



L E T T R E

*Du Père le Caron , Missionnaire de la
Compagnie de Jésus , à Mesdames ses
Sœurs , Religieuses Ursulines.*

De la Mission de Carnate , aux Indes ,
ce 20 Novembre 1720.

La paix de Notre-Seigneur.

JE cherche , comme vous voyez , à vous contenter , mes chères Sœurs , et la distance des lieux ne me fait pas oublier ce que vous me demandâtes si instamment , lorsque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs et des coutumes de ces Nations éloignées , et je m'étendrai un peu plus au long sur ce qui regarde les fonctions du saint ministère auquel la divine Providence m'a appelé.

La Religion des Indiens est un composé monstrueux de toute sorte de fables. Ils admettent , selon ce qu'on voit dans leurs livres , jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes. Ils attribuent à l'un la création du monde , à l'autre sa conservation , et au troisième le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux sont indépendans les uns des autres ; ils ont chacun leur Paradis ; souvent

ils se sont fait la guerre , et l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous différentes figures , sous celle de poisson , de pourceau , etc. Tout ce qui a servi à ces Dieux , est divinisé. C'est pourquoi on voit presque dans tous les Temples la figure d'un bœuf , auquel on offre des sacrifices , parce qu'il servait autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables , c'est que ces Peuples ont un Dieu nommé *Chrisnen* , né à minuit dans une étable de Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête , qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infames.

C'est dans ce tintamarre que consiste toute la solennité de la fête ; boire , manger , chanter , se divertir , ce sont là leurs exercices de piété. Ils ne s'assemblent guère dans leurs Temples qui sont de vraies demeures de Démons. Il ne vient de jour dans ces Temples que par une porte très-étroite , du-moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux Dieux , envoient au Sacrificateur de quoi faire le sacrifice : ce sont d'ordinaire des fleurs , de l'encens , du riz et des légumes. Personne n'assiste au sacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces sacrifices , je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois passé , je me retirai le soir dans un Temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des Idoles qui se disposait à leur faire son

sacrifice. On venait de lui envoyer de l'encens, du riz et des légumes. Je pris de là occasion de lui faire sentir quel était son aveuglement d'adorer des Dieux insensibles ; je l'entretins assez long-temps du vrai Dieu ; et je m'aperçus que mes paroles faisaient impression sur son esprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui disais. Après quoi prenant la parole : « Vous » avez tort , me dit-il avec amitié , de pas- » ser ici la nuit : cette Contrée est remplie » de voleurs qui pourraient vous faire in- » sulte ; croyez-moi , retirez-vous dans le » prochain Village ; vous y serez plus en » sûreté. » Comme je ne déférais pas à ses conseils , et que ma présence l'importunait, il excita tout-à-coup une fumée si épaisse , qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de là que je contemplai son manège. Il prépara le repas au coin du Temple ; puis il versa sur ses Idoles plusieurs cruches d'eau , et les frotta long-temps ; il mit du feu sur un têt de pot cassé , où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque Idole , en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat , c'est-à-dire , sur sept ou huit feuilles cousues ensemble , le riz et les légumes ; après quoi se promenant autour des Idoles , il leur fit plusieurs révérences , comme pour les inviter au festin. Puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avait présenté à ses Dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les Princes de ces contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs et pénibles voyages pour porter des sommes d'argent considérables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du pays. Dans la ville de *Ballabaram*, où nous avons une Eglise, le Prince régnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval et d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'Infidèles, qui viennent adorer l'Idole. Par intervalle un hérault fait faire silence, et il récite les louanges de la Divinité.

L'année dernière la Princesse régnante se trouva fort mal. Le Prince son mari eut recours à toutes les Idoles, et leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison; et afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette Princesse, la figure d'une de ses principales Divinités. La douleur abrégéa sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince en fut si irrité contre ses Dieux, qu'il cessa entièrement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'est enfin radoucie, et le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces Peuples sont divisés par Castes ou

Tribus, comme était autrefois le peuple Juif avec lequel il paraît qu'ils ont eu commerce ; car dans leurs coutumes, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices, on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette distinction des Castes est un grand obstacle au progrès de l'Évangile, sur-tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa Caste, et même dans sa parenté, un Idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent : « Si je » me fais Chrétien, il faut renoncer à tout » établissement ; il n'y a point encore de » Chrétiens dans ma famille ; j'en devien- » drai l'opprobre, et mes parens ne vou- » dront plus communiquer avec moi. » Ainsi il faut que ces Infidèles commencent par l'acte du monde le plus héroïque, pour se faire instruire d'une religion contre laquelle ils sont déjà prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur, par sa miséricorde infinie, a su applanir ces difficultés.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan* (c'est une figure qu'ils portent au cou pour marquer leur dévouement à un de leurs Dieux) ; ils le conservent avec un soin extrême, et lui offrent chaque jour des sacrifices. Les *Gouroux* ont su leur persuader que s'ils venaient à le perdre, il n'y aurait que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre Indien l'histoire sui-

vante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *Lingan*, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou* : celui-ci lui déclara qu'il devait se résoudre à mourir , et que sa mort était le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux , et en même-temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le Linganiste parut y consentir , mais il demanda en grâce au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portait , afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains , il le laissa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux sans *Lingan* , lui dit-il : ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang , pour appaiser la colère de nos Dieux ; et déjà il le tirait par les pieds pour s'y jeter ensemble , lorsque le *Gourou* lui prenant la main : « Attendez , mon fils , lui dit-il , il ne faut » pas vous presser , je puis vous dispenser de » la peine que vous avez méritée , je répare- » rai votre faute en vous donnant un autre » *Lingan*. »

Il règne ici une coutume assez extraordinaire dans la Caste des Laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles , ou qu'ils se marient , ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main , et de les présenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Temple comme en triomphe. Là , en présence de l'Idole , on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau , et aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie , quand on fait présent de deux

doigts d'or à la Divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble , et on les suspend à la porte d'une de leurs Déeses.

En France on applique la fleur de lis aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du Démon vont en foule chez le *Gourou* , qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer , sans quoi ni pleurs ni prières ne pourraient l'engager à accorder la grâce qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite , il leur applique sur les épaules le fer rouge , qui leur imprime l'image de leurs Divinités , sans que durant ce tourment ils fassent paraître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par-là jusqu'à quel point le Démon se fait obéir.

Le Gouvernement n'est guères moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes , et la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les Peuples y vivent dans une espèce de servitude ; ils ne possèdent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ses sujets : au temps de la récolte il fait enlever le grain , et laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec soin , au-

trement sous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'exercent leurs vexations sur leurs Peuples , que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes , lèvent sur ces Princes des impôts exorbitans , qu'ils sont obligés de fournir , sans quoi le pays serait mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort ; pourvu qu'on fournisse de l'argent , on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de banair un homme qui avait tué sa femme et sa fille. Une femme qui avait tué son mari , fut conduite dans la place publique , on lui couvrit le visage de boue : ce fut tout son supplice. Un homme qui avait volé le trésor du Prince de *Ballabaram* , en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol : au lieu de le punir , on le garda à vue comme une personne utile à l'Etat , et qui , dans l'occasion , pouvait lui rendre un service important. Ce service était qu'en cas de siège , dont la Ville était menacée , on pourrait employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis et par-là déconcerter leurs projets.

En Europe ce sont les meilleures familles qui occupent les Trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connais pas un seul qui soit de la première Caste : quelques-uns même sont d'une Caste fort obscure. De là vient qu'il y a des Princes dont les cui-

siniers se croiraient déshonorés , et le seraient effectivement , s'ils mangeaient avec les Princes qu'ils servent : leurs parens les chasseraient de leurs Castes comme des gens perdus d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même. C'est pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : c'est vous sans doute , mon Père , qui vous faites votre cuisine : voulant par-là me faire entendre qu'il n'y avait personne d'une naissance ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre quand on est malade. Ce n'est pas qu'il n'y ait grand nombre de Médecins ; mais ce sont de vrais charlatans , fort ignorans , et qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues et leurs remèdes se trouvent dans les bois : ce sont quelques simples dont ils expriment le jus , et qu'ils font prendre au malade. Dans les fièvres , durassent-elles trente ou quarante jours , on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affaiblissant la nature. Si le malade meurt , c'est , disent-ils , la force du mal qui l'emporte , et non pas le défaut de nourriture. J'étais fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la Mission ; mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos Catéchistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence , je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la première Caste étant tombé

malade , on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fièvre le quitta le vingt-septième jour de sa maladie ; et comme il avait encore un peu de force , on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours , de crainte que la fièvre ne le reprît. Le 30.^e et les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout-à-fait rétabli , et je le fais actuellement instruire pour lui donner le Baptême.

Il n'y a parmi ces Peuples ni Académie ni Sciences : ils ont quelque connaissance de l'Astronomie , et ils prédisent les éclipses avec assez de justesse. Quoique leur pays ait été sujet à de fréquentes révolutions , dont la mémoire méritait d'être trausmise à la postérité , on n'en trouve rien dans leurs livres , qui ne sont remplis que de contes et de fables.

Voilà , mes chères Sœurs , un précis de ce qui regarde la Religion et le Gouvernement des Peuples du Carnate : vous souhaitez quelque chose de plus particulier sur ce qui me regarde , et sur les bénédictions que le Seigneur verse sur cette Chrétienté naissante ; c'est à quoi je vais satisfaire.

J'entrai dans cette Mission le 20 du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois semaines , qu'il pensa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi - Saint on vint m'avertir qu'un Missionnaire qui demeurait à trois lieues , était tombé malade , et hors

d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis sur l'heure, et j'arrivai à son Eglise le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la Campagne était couverte se tenaient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avaient pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi et mes Catéchistes pour ces voleurs; ils s'armèrent de pierres et de bâtons, poussèrent des cris affreux, et je vis le moment qu'ils allaient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnaître. Je baptisai ce jour-là vingt-huit personnes: à dix heures du soir je commençai, dans une vaste plaine, une belle procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la statue de la Sainte-Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux et par quantité de feux d'artifice qui jouaient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens et d'Idolâtres furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces sortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos Mystères.

Vous ne sauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux Fidèles s'approchent des Sacremens. Dès que le Missionnaire est arrivé dans une Eglise, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints Mystères. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz froid, ils arrivent sur le soir accablés de sucurs et de fatigues.

Ils

Ils boivent pour tout soulagement un peu d'eau , et passent la nuit couchés sur la terre. Ils fondent en larmes et sont inconsolables en s'accusant des fautes les plus légères. A la prière du soir , lorsqu'on récite l'acte de Contrition , ils se frappent la poitrine , et ne s'expriment que par des sanglots réitérés.

Aux fêtes solennelles , les Chrétiens les plus aisés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres , et par-là ils entretiennent entr'eux cet esprit d'union et de charité qui édifie les Païens même. C'est ordinairement à ces fêtes qu'on administre le saint Baptême. Les Catéchistes nous amènent par troupes ces pauvres Idolâtres , qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu , qu'ils secouent avec joie le joug du Démon qui les a tenus si long-temps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grâce dans certains vieillards , qui , nonobstant les plus forts préjugés touchant leurs Divinités , reçoivent le saint Baptême , sans que la Foi de nos mystères trouve dans leurs esprits la moindre résistance.

Ceux qui se convertissent à la Foi ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs parens Idolâtres , qui les maltraitent , et les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation , ils viennent nous faire le récit de leurs peines. « Mon Père , » disent-ils avec une foi vive , je souffre infiniment , mais je suis content pourvu que

» la volonté de Dieu s'accomplisse , et que
» le Ciel devienne le prix de mes souffran-
» ces. » J'ai vu plusieurs Chrétiens qu'on a
voulu forcer de donner leurs filles en ma-
riage aux Idolâtres , et qui , l'ayant refusé
constamment , ont été exposés aux plus in-
dignes traitemens : quelques-uns sont morts
de misère , tous furent chassés de leur pays :
leur crime était d'adorer le vrai Dieu. Ils
ont soutenu cette persécution avec une fer-
meté , une foi et un courage dignes des
Héros de la primitive Eglise. On les voyait
abandonner leurs emplois , leurs maisons ,
leurs parens , leurs amis , sans se plaindre
ni murmurer , chargés de leurs petits enfans ,
obligés de chercher un asile dans une terre
étrangère , n'ayant d'autre ressource pour
vivre que dans une ferme confiance en la
Providence. Ces exemples d'une vertu hé-
roïque dans de nouveaux Fidèles , nous con-
solent des pas que nous faisons pour les faire
entrer dans la voie du salut , et nous rem-
plissent d'une joie pure et solide.

A la dernière fête de Noël , le Seigneur
glorifia son saint nom d'une façon singulière
dans les Etats d'un Prince , où l'Évangile
n'avait pu encore pénétrer. Il y avait quatre
mois que sept personnes y étaient cruelle-
ment tourmentées du Démon ; deux mouru-
rent dans l'obsession ; les cinq autres n'ayant
plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu ,
furent amenés à l'Eglise de *Chruchsnabou-
ram* , les fers aux pieds et les mains liées
derrière le dos. Dès qu'ils furent arrivés , je

chargeai un Catéchiste d'aller enlever de sa maison , et de celle de ses parens , toutes les Idoles et toutes les marques de superstition qu'ils y trouveraient. Le lendemain , après la Messe , je commençai l'exorcisme ; j'avais fait illuminer l'Eglise pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avait attiré une grande foule de Chrétiens et d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du Démon. A la fin de l'exorcisme , ils se trouvèrent tranquilles et tout-à-fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étaient étonnés de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avaient pu modérer la fureur.

Le Prince , qui avait été témoin de l'obsession , et qui avait fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres , qui était son Intendant , ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avait dessein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortège , sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de soixante-cinq ans. Dans mon entretien , j'insistai fort sur la délivrance de ces possédés , comme sur une preuve de la vérité de la Religion que j'étais venu de six mille lieues lui annoncer pour le salut de son ame. Le Prince et ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvait être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien , il se retira auprès de l'Eglise , et il me fit dire qu'il voulait me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les princi-

pales preuves de la Divinité ; et de temps-en-temps il se récriait, en disant : c'est ici la pure vérité.

L'Église était assez bien ornée. Quand l'heure de la prière eut sonné , le Prince y assista , et il parut très-édifié de la piété et de la modestie des Fidèles. La prière finie : « Qu'on reste ici , dit-il à ceux de sa Cour , » je vais prendre congé du Père. » Il vint seul dans un endroit où je l'attendais ; et là , durant un quart d'heure , je l'entretins du vrai Dieu, du Paradis , de l'enfer , de la fausseté des Divinités qu'il adorait. Il convint de tout : « Je veux , dit-il , embrasser votre » Religion ; admettez-moi , je vous prie , dès » ce moment , au nombre de vos Disciples. » Alors il me salua en portant les deux mains jointes sur la tête, ce qui est la marque du plus grand respect , et il se retira. Le lendemain je lui envoyai un Catéchiste avec des livres où nos mystères sont expliqués. Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer ; et il n'a point encore fait paraître qu'il voulût soutenir les démarches qu'il avait faites le jour de Noël.

Ce Prince a parmi ses courtisans grand nombre de Brame qui nous traversent presque dans toutes les Cours où ils ont les premières charges. J'ai appris qu'ils avaient persuadé à ce Prince que j'étais le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes , et que ce n'était que par la vertu de mes enchantemens , que les cinq personnes avaient été délivrées du Démon. Ce Prince est très-

faible sur cet article ; il entretient même à sa Cour un Magicien pour lever les sorts qu'on pourrait jeter sur lui. J'ai invité ce Magicien à me venir voir, afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avait donné sa parole, mais il ne l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la visite du Prince, je lui envoyai un panier de raisins, auquel j'avais appliqué quelques cachets ; c'est un fruit rare en ce pays. Les Brames qui étaient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez-vous ces cachets, dirent-ils, » ils couvrent quelque sortilège, et si vous » y touchiez il vous arriverait quelque mal- » heur. » Le Prince trop crédule n'osa toucher au raisin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après, un de mes Catéchistes étant allé le saluer de ma part : « ôtez les cachets de ce panier, lui dit-il, » le respect que j'ai pour le Père m'empêche » de les lever moi-même. » Le Catéchiste obéit, et le Prince mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai saluer un autre Prince par un Catéchiste, je lui ordonnai de porter sur son bras un livre de la Religion d'une forme particulière, afin de piquer sa curiosité. Cet innocent stratagème réussit : le Prince demanda au Catéchiste quel était ce livre, et ayant appris que c'était la Loi du vrai Dieu, il se le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Astrologue souffrant avec impatience que le Prince

prît goût à cette lecture , vint avec son livre d'Astrologie à la main : « Prince , lui dit-il » avec une espèce d'enthousiasme , selon le » cours présent des étoiles , il ne vous est plus » permis de rester ici ; retirez - vous au » plutôt. » Le Prince obéit , et congédia son lecteur.

La seconde semaine de Carême , comme je finissais ma retraite annuelle , il m'arriva une petite humiliation. Un parti considérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Eglise de *Chruchsnabouram*. Dès le matin ils demandèrent à me parler : on leur répondit que j'étais en prières , et que je ne voyais personne. Ce refus les surprit : ils entrèrent dans l'enceinte de la maison , et ce fut toute la journée un flux et reflux continuuel de ces gens-là , sans rien communiquer de leur dessein. Ils avaient deux Brames à leur tête , qui , comme je crois , étaient les auteurs de cette entreprise. Comme ils craignirent que les Chrétiens ne prissent ma défense , ils s'adressèrent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandait le détachement , et le firent prier d'envoyer la garnison de la Forteresse pour tenir mes Disciples en respect. Le Prince , qui m'affectionnait , s'en excusa sur ce qu'il ne pouvait pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince son voisin avec qui il était en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit et sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain : je ne sais comment le Commandant de la Forte-

resse de *Chruchsnabouram* eut connaissance de leur dessein ; il vint me trouver à cinq heures et demie du soir , pour me donner avis que les Mores tramaient un complot contre ma personne ; qu'ils s'étaient déjà emparés de toutes les avenues de ma maison , et il me conseilla de me réfugier dans la Forteresse. Je suivis son conseil , je sortis par une issue inconnue aux Mores , et je me retirai dans la Forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant aperçus de quelque mouvement , et ayant appris ensuite que j'étais dans la Forteresse , se retirèrent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyèrent inviter à me rendre au camp , où leur Commandant souhaitait avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un Pénitent et un Solitaire comme moi , ne voyait pas volontiers le grand monde. Comme ils décampèrent le lendemain matin , je retournai dans mon Eglise , où mes Chrétiens m'accompagnèrent.

Je ne sais quel était le dessein de ces Mores , ni quel parti ils m'eussent fait si j'étais tombé entre leurs mains. Tout ce que je sais , c'est que les Brames nous ont souvent suscité de fâcheuses persécutions , en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une manière cruelle , et que tout récemment ils retinrent un de nos Missionnaires deux ans entiers dans une rude prison , et qu'ils l'appliquèrent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la Providence de Dieu sur ses élus. Un Idolâtre étant venu par hasard de fort loin dans le Village où je me trouvais, y tomba dangereusement malade; des Chrétiens lui parlèrent du vrai Dieu: il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvait le permettre; je lui conférai le Baptême, qu'il demandait avec ferveur, et il mourut le lendemain dans de grands sentimens de piété.

Quatre autres adultes furent favorisés presque en même-temps de la même grâce. Il y avait parmi eux un Brame qui serait mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fût resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grâce, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle était âgé de 65 ans, et contre la coutume de ceux de sa Caste, il aimait assez les Prédicateurs de l'Évangile: il avait même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Eglise. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre; il arriva de trente lieues loin dans une Eglise où j'étais; il tombe malade, il envoie à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portais de l'eau de melisse qui le fortifia; bien qu'il eût toute sa présence d'esprit, je m'aperçus qu'il était dans un danger extrême, et comme il était assez instruit de nos Mystères, je lui administrai le saint Bap-

tême, qu'il me demanda, et une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à souffrir, et de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austère, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions et les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés. Vous savez sans doute que le riz, quelques légumes et de l'eau, sont toute notre nourriture; cette austérité est absolument nécessaire en ces Contrées, sans quoi il ne serait pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de riz et de légumes, et on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le Démon a aussi ses Martyrs, observent cette austérité de vie. Nous avons auprès de nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Pénitent ne mangeait à midi que du riz et des légumes, et que le soir il se contentait de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à réciter les louanges de ses faux Dieux. Si notre vie était moins austère que la leur, et le Missionnaire et la Religion qu'il prêche, tomberaient dans le mépris.

Nos voyages sont pénibles : on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai presque passé toutes les nuits

sous un arbre, exposé aux vents et à la pluie; quelquefois je me retire dans un Temple d'Idoles, quand il s'en trouve sur le chemin, mais on y est d'ordinaire mangé d'insectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz et des légumes, je récite mon Office, et après quelques heures d'un repos assez interrompu, je continue mon voyage; je n'en fais guère que je n'aie le visage, les mains et les pieds tout brûlés, sans trouver une seule goutte d'eau pour appaiser une soif ardente. C'est par une protection particulière de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accidens dans ces voyages, car outre que le pays est rempli de voleurs, nous avons par-tout des ennemis du nom Chrétien, qui savent les routes que nous tenons, et qui pourraient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes chères Sœurs, un récit vrai dans toutes ses circonstances de la vie que je mène depuis seize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Mission. Je vous demande plus que jamais le secours de vos prières; c'est ce que j'attends de votre amitié. Je suis, etc. (1).

(1) Le Père le Caron a fini sa course Apostolique presque aussitôt qu'il l'avait commencée. Il est mort victime de son zèle et de sa charité. Ayant appris qu'une famille entière d'Idolâtres, frappée d'une maladie contagieuse, avait été chassée de la Peuplade, et était dans la Campagne dénuée de tout secours, il courut l'assister: touchée de ses soins, elle écouta ses instructions, et il eut le bonheur de les baptiser presque tous, et de mourir avec son Catéchiste de la maladie qu'il avait gagnée en les soignant.

SECONDE LETTRE

*Du Père le Gac, à M. le Chevalier Hébert,
Gouverneur de Pondichery.*

A Ballabaram, ce 12 Janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Je continue à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Mission naissante du Carnate. La connaissance que j'ai de votre zèle pour l'établissement de la Foi dans ces Contrées barbares, me persuade qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions et aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation française dans l'Inde.

Je finissais la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont *Prasappa-Naïdou* (c'est le Prince qui gouverne le pays d'*Andevarou*), favorisait les Prédicateurs de l'Évangile. Je vous ai mandé que non-seulement il avait permis de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, mais qu'il avait même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevait au milieu de la

Gentilité, ne pouvait manquer d'irriter les ennemis de la Foi ; aussi les *Dasseris*, fidèles adorateurs de *Vistnou* (1), ne cherchaient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étaient transportés.

L'absence du Missionnaire qui visitait les autres Chrétientés, fut le signal de leur révolte. Ils s'assemblèrent en grand nombre à *Cloumourou*, où il y a plusieurs familles de Chrétiens ; ils prétendaient piller les maisons des Néophytes, aller ensuite à *Madigoubba*, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce Village, et mettre le feu aux matériaux qu'on employait à bâtir l'Eglise.

En effet, le *Retti*, qui est le Chef des Chrétiens de cette Contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditeux, et il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes, il cita les plus distingués d'entre les *Dasseris* devant les Brame du Village ; puis interposant le nom du Prince, selon la coutume du pays : « Je remets, leur dit-il, mes biens » entre vos mains ; vous en serez responsables. »

Cet expédient réussit ; les Brame firent comprendre aux *Dasseris* qu'on ne leur demandait que le temps nécessaire pour informer le Prince, quine manquerait pas de leur rendre justice. La réponse du Prince vint dès le soir même. Des Mores dépêchés de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnèrent de

(1) Fausse Divinité du pays.

se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allèrent en foule ; les *Dasseris* de la Ville se joignirent à ces deux Villages ; les *Brames*, soit *Vistnouvistes*, soit *Linganistes*, qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune ; les soldats et les Marchands grossirent le parti ; enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le Prince, qui aperçut leur multitude, quitta le dessein d'aller à la promenade, et rentra dans son Palais.

Un Officier fut envoyé de sa part aux *Dasseris* : « Le Prince, leur dit-il, a con-
» naissance des accusations que vous for-
» mez contre les Chrétiens ; ils brisent vos
» Idoles, ils déclament contre vos Divini-
» tés, ils suivent une Religion qui anéantit
» les coutumes de vos ancêtres ; voilà le
» sujet de vos plaintes. Le Prince est trop
» juste pour ne pas réserver une oreille
» aux accusés ; faites venir vos plus célè-
» bres Docteurs, et dès que le *Saniassi-*
» *Romain* sera de retour, vos contesta-
» tions se termineront dans une dispute ré-
» glée ; le Prince veut lui-même en être le
» Juge. »

Le Missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Balla-baram* ; il crut qu'il ne devait pas différer de se rendre auprès de ses chers Néophytes. A son passage par *Darmavaram*, qui est une Ville considérable, les Chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il était d'aller droit à la Capitale, lui représentèrent qu'il

n'était pas de la prudence , dans une pareille conjoncture , de se livrer entre les mains d'un Prince Gentil ; que bien qu'il eût paru être dans des sentimens favorables à la Religion , il était à craindre qu'une émeute si générale n'eût changé les inclinations de son cœur ; que , du-moins , avant que de rien tenter dans une affaire si délicate , il semblait être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de *Madigoubba* , et de sonder la disposition présente du Prince. Le Père répondit à ces représentations que son parti était pris , et que le reste il l'abandonnait aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram* ; dès qu'il y fut arrivé , il envoya prier le Prince , par un de ses Catéchistes , de lui accorder un moment d'audience. « Vous me trompez , » dit le Prince , il n'est pas possible que le » *Saniassi-Romain* soit ici. Il est à la porte » de la Ville , répondit le Catéchiste , où il » attend vos ordres. Lui faut-il un ordre , » répliqua le Prince , pour venir dans sa » maison ? Ne sait-il pas que ce qui m'appartient est à lui ? allez , dit-il à un de » ses Brames , lui marquer la joie que j'ai » de son arrivée , et l'impatience où je suis » de le voir. » Le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime et d'amitié plus grandes qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il fit aussitôt appeler les Brames , et il engagea la dispute , où on traita les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma première lettre. Le Père s'étendit fort au

long sur les perfections du premier Etre , et il fit voir d'une manière palpable , que nulle de ces perfections ne convenait aux Divinités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point , dit le Prince , dans un » plus grand détail ; ce que vous me dites » sur cela , il y a trois mois , m'est encore » présent à l'esprit. Vous êtes obligés , con- » tinua-t-il , en s'adressant aux Brames , de » convenir que *Vistnou* s'est métamorphosé » en pourceau : le *Saniassi-Romain* vous le » reprocha dans la dernière dispute. Faites- » moi voir que cette métamorphose est bien- » séante à la Divinité , et alors je convien- » drai avec vous de tout le reste. Mais » comme cela n'est pas facile à prouver , » avouons de bonne foi que nos histoires ne » sont qu'un tissu de fables.

» *Vistnou* se métamorphosa de la sorte , » répondirent les Brames , pour exterminer » un fameux géant. Ne prenons point le » change , dit le Missionnaire ; il ne s'agit » pas ici de la cause de la métamorphose , » mais de l'indécence , ou plutôt de la folie » qu'il y a d'attribuer cette métamorphose » à la Divinité. Ne les poussez pas davan- » tage , reprit le Prince en souriant ; puis » s'étant aperçu qu'un Brame *Vistnouviste* , » parlant au Père , se servait de termes peu » respectueux , il lui en fit une sévère répri- » mande. N'oubliez pas , lui dit-il , qui » est celui à qui vous parlez , et ayez égard » au lieu où vous êtes. Le Père prit de là » occasion de toucher un point qui regarde

» ces prétendus Docteurs : Il est étrange ,
 » dit-il , de voir jusqu'où va l'orgueil des
 » *Gouroux* dans cette partie de l'Inde ; il y
 » en a qui , entrant dans la maison de leurs
 » Disciples , se font laver les pieds par le
 » chef de famille , et qui ensuite distri-
 » buent cette eau à boire comme une chose
 » sacrée. La sainteté de mon état m'empê-
 » che de relever ici certains mystères d'ini-
 » quité..... »

A ces paroles le Père s'aperçut de quel-
 que altération sur le visage du Prince , parce
 que c'est sur-tout dans la Caste des *Linga-
 nistes* , que ces infames pratiques sont en
 usage ; c'est pourquoi il n'insista pas davan-
 tage sur cet article , d'autant plus qu'on
 comprenait assez ce qu'il voulait dire. « Il
 » n'y a point d'artifice , poursuivit-il , que
 » vos *Gouroux* n'emploient pour mettre à
 » contribution leurs Disciples. Que quel-
 » ques-uns d'eux leur représentent leur mi-
 » sère et leur pauvreté ; n'ont-ils pas le
 » front de leur dire qu'ils n'ont qu'à em-
 » prunter de l'argent et mettre en gage leurs
 » femmes et leurs enfans ? De tels Doc-
 » teurs , conclut le Missionnaire , ne res-
 » semblent-ils pas plutôt à des Sergens qu'à
 » des Pères ?

» Vous avez raison , interrompit le Prince ;
 » la qualité de Sergens leur convient admi-
 » rablement bien , car ils en font les fonc-
 » tions. Puis adressant la parole à un *Gourou*
 » Vistnouviste nommé *Adjacoulou* : Pou-
 » vez-vous vous inscrire en faux contre ce

» que dit le *Saniassi-Romain*? Quoi donc,
» répondit le Gourou avec émotion, vou-
» drait-il nous réduire à la mendicité? Non,
» répliqua le Missionnaire, mais je vou-
» drai qu'une sordide avarice ne vous por-
» tât pas à faire des vexations indignes de
» votre ministère. »

Sur la fin de cette audience le Missionnaire voyant que le Prince ne lui disait mot de l'émeute que les Dasseris avaient excitée à son occasion, crut devoir le prévenir en général sur les oppositions qu'on formait de toutes parts contre le Christianisme. « Il » n'est pas surprenant, lui dit-il, que la vé- » rité trouve tant de contradicteurs. L'hom- » me naturellement ennemi de la contrainte, » ne peut souffrir qu'on s'oppose au pen- » chant qui l'entraîne vers le mal; le vice, » ainsi que l'a dit un de vos Poètes, paraît » à l'homme de l'ambrosie, et la vérité lui » semble du poison. Si la Religion du vrai » Dieu tolérât un seul des vices qui sont » autorisés par les différentes Sectes de ce » Pays, je pourrais me promettre de trou- » ver un grand nombre de partisans et de » Disciples; mais comme cette Religion est » si sainte et si pure, qu'elle condamne » jusqu'à l'apparence même du vice, faut- » il s'étonner qu'on s'efforce de la décrier, » et que tant d'ennemis s'élèvent contre ses » Ministres? Ma confiance est dans la pro- » tection du vrai Dieu que j'adore, et dont » je publie la sainte Loi. C'est le seul inté- » rêt de sa gloire qui m'a fait quitter mon

» pays, pour venir vous enseigner le che-
 » min du Ciel. C'est son bras puissant qui
 » me soutiendra contre les efforts de tant
 » d'ennemis. Sans ce secours dont je m'ap-
 » puie, aurais-je la témérité, seul comme
 » je suis, d'entrer en lice avec une si grande
 » multitude, et de m'exposer à un danger
 » continuel de perdre la vie? C'est le seul
 » bien qu'on puisse me ravir, et je m'esti-
 » merais heureux de le sacrifier mille fois
 » en témoignage des vérités que je vous an-
 » nonce. C'est ce vrai Dieu, Prince, dont
 » je publie les grandeurs, qui suscite des
 » hommes amateurs de la vérité, pour pren-
 » dre en main sa défense, et la soutenir de
 » leur autorité. C'est à ce seul vrai Dieu que
 » je suis redevable des marques d'affection
 » dont vous m'honorez, et de la permission
 » que vous m'avez donnée de bâtir une
 » Eglise dans vos Etats. Que dites-vous,
 » répondit le Prince; quels avantages n'ai-
 » je pas reçus moi-même depuis que vous
 » êtes venu à ma Cour? Votre entrée dans
 » mes Etats n'a-t-elle pas été pour moi
 » une source de prospérités et de bénédic-
 » tions? »

Vous avez su, Monsieur, que dans le temps que les Dasseris nous enlevèrent notre Eglise de *Devandapallé*, Monsieur de Saint-Hilaire, qui s'intéresse avec tant de zèle dans le progrès de la Foi, nous obtint une Patente du Nabab d'Arcade, qui nous fit rendre notre Eglise, et appaisa tout-à-fait l'orage. Le Missionnaire jugea à propos de

montrer au Prince cette Patente, dont voici la teneur :

« *Ladoutoulla Cam Nabab* à tous les *Fosdars Rajas, Quelidars, Paleacandloux* et autres Ordres. Les *Saniassis-Romains* ont des Eglises dans le pays de Carnate, où ils sont obligés de voyager pour instruire leurs Disciples : ce sont des Pénitens qui font profession d'enseigner la vérité, et dont la probité nous est connue. Nous les considérons et nous les affectionnons ; c'est pourquoi notre volonté est qu'eux et leurs Disciples soient traités par-tout favorablement, sans qu'on leur fasse aucune peine. Tel est l'ordre que nous donnons. »

Le Prince, en finissant la lecture de cette Patente : « Quels seraient les enfans du Démon, dit-il, qui voudraient inquiéter de si grands hommes ? - Je me flatte, répondit le Père, que quand vous connaîtrez encore mieux la sainteté de la Loi Chrétienne, vous m'honorerez d'un semblable témoignage. C'est à moi à en recevoir de vous, reprit le Prince d'un air obligeant. » Après quoi il réitéra ses ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui serait nécessaire pour la construction de la nouvelle Eglise, et il ajouta, en congédiant le Missionnaire, qu'il voulait assister à la première fête qui s'y célébrerait.

Comme le Père était occupé à conduire le bâtiment de son Eglise, il reçut une lettre que lui présentèrent deux députés d'un Prince More, Gouverneur de *Manimadougou*,

petite Ville éloignée de dix-huit à vingt lieues de *Madigoubba*. Ce Gouverneur est homme d'esprit et curieux. Ayant appris qu'un *Saniassi-Romain* enseignait une nouvelle doctrine, il souhaitait de le voir et de l'entretenir; c'est ce que contenait sa lettre, qui était écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à-peu-près les termes :

« Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, Gouverneur de la ville et forteresse de *Manimadougou*, je fais la révérence en présence des pieds de celui qui brille de toute sorte de belles qualités, qui est dans la plus haute contemplation de la Divinité, qui enseigne la Loi du souverain Maître de toutes choses..... Il y a long-temps que j'ai un extrême desir de jouir de votre présence, et il n'y a que vous qui sachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux personnes que je vous envoie tâcheront de découvrir quelle est votre volonté, je finis en faisant plusieurs profondes révérences. »

Le Père qui savait que cette démarche du Prince More n'avait pour principe que sa curiosité naturelle, et qu'il n'y avait nulle espérance de lui faire goûter les vérités du Christianisme, lui fit la réponse suivante :

« Le Docteur de la Loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou*, etc. J'ai reçu avec toute la joie de mon ame la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui les gouverne par sa toute puissance, je ne suis

pas le maître de disposer de moi-même , pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerai par la prière , quels sont les ordres et la volonté du souverain Maître que j'adore , et alors je tâcherai de contenter pleinement le desir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne. »

Peu de jours après il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de *Chirpi* : elle avait déjà envoyé deux fois le même exprès à *Bal-labaram* , où elle croyait qu'était le Missionnaire , pour le prier de la venir trouver. Le Père s'en excusa , sur l'obligation où il était de visiter ses différentes Chrétientés. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite , elle lui écrivit une seconde lettre plus pressante que la première , et pour l'y engager , elle lui permettait de bâtir une Eglise dans l'étendue de son gouvernement , le laissant le maître de choisir ou *Chirpi* , ou *Colalam* , ou *Cotta Cotta* , qui sont de grandes Villes et fort peuplées.

Le Missionnaire ne crut pas devoir se rendre aisément à ses sollicitations , soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Mores , soit par le peu d'espérance qu'il y a de les convertir ; il prit le parti d'envoyer un de ses Catéchistes pour la sonder , et pour découvrir , s'il pouvait , quel était son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer , elle répondit qu'elle avait des choses à dire au *Saniassi-Romain* qu'elle ne pouvait confier à personne ; qu'elle

le pria de considérer qu'il n'était pas de la bienséance qu'une femme de son rang sortît du Palais sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le Père touché de ces raisons, se rendit le lendemain à *Cotta Cotta*, et il fut aussitôt conduit dans l'appartement de la Princesse More. C'était d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle voulait le consulter. Il répondit qu'il n'avait nulle connaissance de la médecine, et que sa profession était d'enseigner la vérité. Une autre chose lui donnait de l'inquiétude : c'était de savoir quelle était la situation de son fils aîné, qu'on retenait à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son père eût satisfait à une dette considérable. Enfin, elle vint à la principale raison de son empressement à entretenir le Missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques Faquirs (c'est le nom qu'on donne aux Pénitens Mores) lui avaient fait dire qu'ils savaient plusieurs secrets, et entr'autres, celui de faire de l'or. Elle les avait fait venir, et sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étaient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux ; trois ou quatre mois se passèrent à chercher diverses plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devaient entrer dans cette composition ; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devaient se changer en or,

en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils présentèrent à la Dame deux ou trois morceaux d'or, auquel il ne manquait, disaient-ils, que quelques carats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoutèrent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles et des pierres fines pendant deux ou trois jours; mais il nous faut passer ce temps-là en prières sans manger, sans boire, sans parler à personne. La Dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux; ils passèrent le premier jour en prières; mais la seconde nuit ils disparurent, et emportèrent les perles et les diamans qui leur avaient été confiés. La perte était grande; l'incertitude où était la pauvre Dame du traitement que lui ferait le Nabab à son retour, lui causait de mortelles inquiétudes. Comme elle s'était laissée persuader que le Missionnaire avait le secret de faire de l'or, elle le conjurait avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'était engagée. L'expérience qu'elle venait de faire, ne pouvait encore la guérir de son entêtement sur le secret imaginaire de la pierre philosophale. Le Père eut beau dire qu'il n'entendait rien à cette Alchimie; elle pressait encore davantage, et enfin, elle fit appeler son fils, qui commandait en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa résistance. Le fils, plus raisonnable que la mère, fut convaincu de la sincérité avec laquelle le Père lui parlait, et il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant nonobstant les bruits qui se répandaient d'une émeute nouvelle que les Dasseris étaient près d'exciter , on se disposait à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Eglise de *Madigoubba*. Comme le Prince s'y était invité lui-même , le Père envoya ses Catéchistes pour le prier de sa part d'honorer la fête de sa présence. Il y avait quelques jours qu'il était dans les remèdes, et qu'il ne donnait point d'audience. Les Catéchistes se retirèrent dans un corps de garde , à la porte de la Forteresse , où ils passèrent la nuit. Les *Dasseris* s'y étaient assemblés , et pas un d'eux ne reconnut les Catéchistes. Un de leurs *Gouroux* s'y étant rendu , ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditaient. Ils convinrent qu'il n'y avait rien à gagner par la dispute.

« Soit enchantement , disaient-ils , soit quel-
 » qu'autre vertu secrète , dès la première
 » question que nous fait le *Saniassi-Romain*,
 » il nous ferme la bouche. Il en faut venir à
 » un coup de main : c'est le moyen le plus
 » court et le plus sûr de réussir. Allons en
 » foule à son Eglise au temps de la Fête.
 » Ayons chacun un petit pot de terre rem-
 » pli de poudre , (c'est ce que nous appel-
 » lerions des grenades) jettons-nous tumul-
 » tuairement dans sa maison en criant *Go-*
 » *vinda* , *Govinda* : il est difficile que , dans
 » le déordre et la confusion , le *Saniassi*
 » nous échappe. Vous serez , dit le *Gourou* ,
 » en leur applaudissant , vous serez de dignes
 » enfans de *Govinda* , si vous réussissez
 dans

» dans l'exécution d'un projet si bien con-
» certé. »

Le Prince était au lit lorsqu'il apprit l'invitation qu'on lui faisait : il voulut se lever , et tenir sa parole ; mais sur ce qu'on lui représenta , que dans l'état où il était , il y avait du danger de s'exposer au grand air , il fit venir un de ses parens avec qui il a été élevé , et il lui ordonna d'assister à la Fête avec une nombreuse escorte de soldats , d'y tenir sa place , et d'obéir en toutes choses au *Saniassi-Romain*. Il ne laissait pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenaient les *Dasseris* à la porte de la Forteresse , mais il y fit si peu d'attention , que le lendemain , de son propre mouvement , et sans en avoir été prié , il envoya ses trompettes et ses timbales , avec quantité de feux d'artifices , pour rendre la Fête plus célèbre.

Des témoignages si publics de son affection pour le Missionnaire , surprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait une grande fermeté d'ame pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces séditeux ; car ils savent se faire craindre par leur audace , par leur nombre , et par leur opiniâtreté à ne pas se désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils emploient pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasseris* se fait une plaie à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris , de hurlemens , du bruit des cors et des plaques d'airain , que ces mutins

frappent à coups redoublés. On dresse une espèce de tente , pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire, on le laisse là sans boire , sans manger , et même sans panser sa plaie , jusqu'à ce que quelque fameux *Dasseri* vienne ressusciter , pour ainsi dire , le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*. Comme les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort , il arrivera quelque grand malheur , chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer , les *Dasseri*s s'assemblent autour de la tente ; les cris , les hurlemens recommencent , et on entend une multitude de voix confuses qui appellent *Govinda*. Alors celui qui doit ressusciter le mort , après plusieurs prières , et diverses singeries , comme s'il était possédé de son Dieu *Govinda* , ordonne qu'on lève la tente. Le prétendu mort se met aussitôt à danser avec les autres *Dasseri*s : on le conduit en triomphe dans la Ville , et la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditeux , et par des présens qu'on leur fait de pièces de toiles.

Les Mores ne se paient pas de ces impostures , car s'il arrive , ce qui est rare , que les *Dasseri*s fassent de ces sortes de *Pavadams* dans les lieux où ils sont les maîtres , ce n'est qu'à coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort , et qu'ils dissipent le tumulte. Il est étonnant que les Indiens

n'aient pas recours au même remède. Jusqu'à présent les *Dasseris* n'ont pas tenté la voie des *Pavadams* contre les Chrétiens , soit qu'ils craignent de ne pas réussir par cet artifice , soit qu'ils appréhendent , comme on le dit , que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques se passa avec un grand ordre , et avec beaucoup d'édification. Le parent du Prince assista à toute la cérémonie , après laquelle quarante personnes reçurent le Baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Missionnaire le *Lingan* , et les autres signes d'idolâtrie qu'ils portaient : on les instruit actuellement eux et leurs familles , et il y a lieu de croire qu'ils seront de fervens Chrétiens. Il n'y a guères de Mission dans l'Inde où la Religion ait fait de si rapides progrès , et en si peu de temps , et où les Peuples paraissent plus disposés à l'embrasser. Certains engagements en retiennent beaucoup , comme malgré eux , dans l'Idolâtrie ; si cet obstacle peut une fois se lever , la moisson sera plus abondante.

Aussitôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à se mieux porter , le Missionnaire alla le remercier de la bonté qu'il avait eue de contribuer au bon ordre et à la solennité de la Fête. Le Prince lui témoigna d'une manière obligeante le déplaisir qu'il avait de n'avoir pu y assister , et il ajouta que les calomnies qu'on ne cessait de répandre contre la Loi chrétienne , se détruisaient d'elles-mêmes.

On ne parlait alors à la Cour que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venait de faire par ordre du Prince, qui n'avait pu résister aux sollicitations des Brames. Une inondation avait renversé la chaussée du grand étang de la Ville, et le Prince se laissa persuader que la chaussée se romprait toujours si l'on ne faisait ce sacrifice. Peut-être serez-vous bien aise, Monsieur, de savoir les cérémonies qu'on y observe.

Neuf jours de suite on sacrifie un bœuf : le lieu où se fait le sacrifice est hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres Ministres ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maison hors de la Ville dans l'endroit où le sacrifice doit se faire : on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit et jour, et qu'ils appellent pour cette raison feu perpétuel : ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant ; ils y versent du beurre, de l'huile et du lait, en récitant certaines prières tirées du livre de leur Loi. On procède ensuite à la mort du bœuf : on lui lie les pieds et le museau ; on lui bouche les narines et les oreilles pour lui ôter la respiration ; après quoi les plus robustes des Sacrificateurs lui donnent des coups de poing, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est à demi tué, le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, et en tire le péritoine avec la graisse qui se met sur un petit faisceau d'épi-

nes , qu'on suspend au-dessus du feu perpétuel , en sorte que la graisse venant à se fondre y tombe goutte à goutte. Le reste du péritoine et de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frire , et dont tous les Sacrificateurs doivent manger : on en distribue pareillement aux plus considérables de l'assemblée , comme une chose sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux , qu'on fait bouillir et qu'on jette par petites parties dans le feu ; car il faut qu'il ne reste rien de cette espèce d'holocauste. Le sacrifice achevé on donne un festin à mille Brames ; ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvième jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville , porté sur un char , qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux Brames , et sur-tout au Grand Sacrificateur et à ses douze assistans. Ces présens sont des pièces de coton et de soie , et de grands pendans d'oreilles d'or qui leur tombent presque sur les épaules : ce qui est la marque qui distingue le Grand Sacrificateur et le Grand Docteur de la Loi. La dépense que fit le Prince pour ce sacrifice , monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le Père demanda aux Brames quelle était leur intention en portant le Prince à faire cette dépense , et quel avantage elle pouvait lui procurer. « Hé quoi ! répondirent les Brames , » ne savez-vous pas que le *Chorkam* , ce lieu

» de délices , est la récompense de ceux qui
» font faire le sacrifice de l'*Egnam*? Mais quel-
» les sont ces délices , reprit le Père , qu'on
» goûte dans votre *Chorkam* ? Il y en a de
» toutes sortes , répondirent les Brames ;
» mais sur-tout il y a un arbre qui fournit
» tous les mets qu'on peut desirer. N'y a-t-il
» rien de plus , dit le Père ? A cela les Bra-
» mes ne répondirent rien. Je vois bien ,
» ajouta le Père , que la honte vous retient ,
» et vous empêche de me répondre. Faut-il
» que je révèle ici les infamies que vos Histo-
» riens rapportent sur ce *Chorkam*? Croyez-
» vous que j'ignore les noms de ces quatre
» femmes prostituées qui en font la félicité ?
» J'en dis assez , et je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail. Mais voulez-
» vous savoir l'idée que je me forme de votre
» *Chorkam*? je le regarde comme une as-
» semblée d'impudiques , ou plutôt de bêtes
» immondes , dont l'occupation est d'assou-
» vir leurs brutales passions. C'est aussi l'oc-
» cupation de vos prétendues Divinités.
» L'histoire de *Devendroudou* n'en est-elle
» pas une preuve authentique? Le *Ramaïa-*
» *nam* , ce livre si célèbre parmi vous , rap-
» porte la malédiction que le Pénitent *Caou-*
» *tamoudou* lança contre le premier Dieu
» du *Chorkam*. La métamorphose d'*Emou-*
» *dou* en chien , que *Darma Rasou* vou-
» lait introduire dans ce lieu de délices ,
» n'est-elle pas rapportée fort au long
» dans le *Baratam* , ce quatrième livre de
» votre Loi? Cent autres histoires sembla-

» bles tirées de vos livres, ne prouvent-elles
 » pas manifestement quel est le caractère de
 » vos Dieux ? Fallait-il engager le Prince
 » à de si grands frais, pour le placer dans
 » une si infame assemblée ? »

La fureur était peinte sur le visage des Brames, et frémissant de rage, ils se regardaient les uns les autres, sans oser parler. Le Prince attentif à ce qui se disait de part et d'autre, semblait ne prendre aucun parti. Sur quoi le Missionnaire lui adressant la parole : « Prince, lui dit-il, je ne saurais
 » trahir mes sentimens ; votre silence sur
 » une matière si importante me surprend.
 » Je ne suis qu'un enfant, répondit le
 » Prince, que pourrais-je ajouter à ce que
 » vous venez de dire ? Puis se tournant du
 » côté des Brames, il récita un vers dont
 » le sens était : voilà quelle est la majesté
 » des Dieux que nous adorons.

» Que n'aurais-je pas encore à vous dire,
 » poursuivit le Père, de ces prières tirées
 » du livre de la Loi, que vous récitez en
 » assommant à coups de poing la victime,
 » et de celles que vous dites lorsqu'on l'écor-
 » che et qu'on lui fend le ventre ? un Brame
 » qui toucherait la chair du moindre ani-
 » mal, passerait chez vous pour un infame,
 » et cependant c'est parmi vous un acte de
 » Religion de manger la graisse du bœuf
 » pendant le sacrifice de l'*Egnam* ; vous la
 » vendez même au poids de l'or. Que ne
 » dirais-je pas de ces mystères d'iniquité que
 » vous cachez avec tant de soin, et dont j'ai

» une parfaite connaissance ? » le Père parlait d'un de leurs sacrifices appelé *Sacti pouja*, où le Démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui se pratiquaient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybèle.

Ce discours qui confondait les Brames, ne pouvait manquer de les irriter ; c'est pourquoi le Missionnaire, après avoir pris congé du Prince, leur parla d'un ton plus affable : « Ne croyez pas, leur dit-il, que le » ressentiment ou l'animosité ait aucune part » à ce que je viens de dire. Si j'ai parlé avec » plus de véhémence que je n'ai accoutumé » de faire, ne l'attribuez qu'au desir que » j'ai de vous faire entrer dans le chemin du » Ciel ; le vrai Dieu qui connaît mes inten- » tions, vous les manifestera un jour ; je » vous regarde tous comme mes frères et je » suis prêt à donner ma vie pour le salut de » vos ames. »

Ce fut là la dernière dispute du Missionnaire avec les Brames ; ils l'évitèrent quand l'occasion s'en présenta ; du-reste il ne s'est passé rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, si ce n'est quelques alarmes causées de temps-en-temps par les *Dasseris* ; car ils se sont souvent rassemblés à dessein de renverser notre Eglise de *Madi-goubba*, mais par la miséricorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvait guères se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui était survenue ; mais peu après

il se ravisa , dans la crainte de mortifier le Missionnaire , et il lui envoya dire qu'il y assisterait. Il y vint en effet avec un nombreux cortège de cavaliers , de soldats et d'éléphants. Il avait actuellement la fièvre , et il ressentait de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchait de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies , après lesquelles il dit qu'il allait prendre un peu de repos , jusqu'au temps que devait se faire la procession. On lui représenta que , pour ne pas s'incommoder , il pouvait voir la procession de sa chambre ; mais tout malade qu'il était , il voulut par respect venir à l'Eglise.

La procession commença sur les sept heures du soir , au son des instrumens , et à la lumière de quantité de flambeaux et de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Eglise , en récitant à haute voix les Litanies du saint Nom de Jésus , de la Sainte-Vierge , du saint Sacrement , et de saint François Xavier. La fièvre ne quitta point le Prince ; cependant avant que de partir , il vint encore à l'Eglise , et en présence de ceux qui étaient à sa suite , et des nouveaux Fidèles , il parla de la Religion chrétienne en des termes pleins d'estime et de vénération. Le Père lui présenta les *Rettis* chrétiens , en le priant de les prendre sous sa protection. « Ils me sont » infiniment chers , répondit-il , depuis » qu'ils ont le bonheur d'être vos Disci- » ples. »

Les douleurs que lui causait son abcès , augmentèrent de jour-en-jour , sans qu'on

pût le soulager par aucun remède. Il se fit apporter un couteau , et il se l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable , et il se crut désespéré. Aussitôt il fit faire son tombeau , et il en donna le dessein. Tout mourant qu'il était , il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivait le plan qu'il en avait tracé. Plusieurs Princes du voisinage le visitèrent : il n'y eut personne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faisait paraître aux approches de la mort , dont il parlait sans cesse. Belle leçon pour les Grands , qui , même dans le Christianisme , ne peuvent souffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Père , dans cette triste occasion , tâcha de lui donner des marques de sa reconnaissance , et de lui témoigner l'intérêt qu'il prenait à sa conservation. Il lui envoya par un Catéchiste un peu de baume de *Capaïba*. « Ce » n'est pas ici , dit le Prince , un remède de » mercenaire , c'est un présent d'ami. » Dès le premier appareil , il se sentit soulagé , et le lendemain il dépêcha un cavalier avec des soldats vers le Père , pour le prier de le venir voir. Il avait quitté son Palais : il était campé sous des tentes hors de la Ville , sur un petit côteau au pied duquel était le mausolée qu'il faisait construire. C'était un caveau revêtu de pierres de taille , où l'on descendait par plusieurs marches. Il y avait fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui se fermait par une porte à deux battans , était destinée à mettre son corps. Sur le caveau était une plate-forme de pierres de taille , qui soule-

nait plusieurs colonnes , sur lesquelles s'élevait une pyramide.

Il ne se peut rien ajouter au respect et à la tendresse avec lesquels il reçut le Missionnaire. Après plusieurs honnêtetés , « ne pensez pas , lui dit-il , à soulager mon corps : » je me regarde déjà comme enfermé dans » le tombeau. J'ai assez vécu : les maux que » je souffre depuis deux ans m'ont dégoûté » de la vie : je ne suis plus occupé que de » la pensée des biens éternels : c'est par vos » prières que j'espère les obtenir. Faites-moi » donc le plaisir de demeurer quatre ou cinq » jours avec moi. J'ai pourvu à tout , je sais » que vous êtes ennemi du grand monde , » vous serez dans un lieu retiré , où personne ne troublera vos saints exercices.

» C'est le vrai Dieu , reprit le Missionnaire , qui met dans votre cœur de si saintes dispositions. Ces pressentimens que vous avez du bonheur de l'autre vie , sont des grâces qu'il vous fait , et que vous devez craindre de rejeter. J'espère de son infinie bonté qu'il vous rendra la santé du corps , et qu'il vous donnera le courage de vaincre les obstacles qui s'opposent à la possession du véritable bonheur que vous desirez. Ces obstacles , Prince , ne vous sont pas inconnus : vous avez besoin de fermeté pour les surmonter. » Après ces paroles , le Père fut conduit dans le logement qu'on lui avait préparé : c'était une grande tente qui pouvait contenir cinquante personnes. On l'avait dressée sur une petite

coline, vis-à-vis de celle où le Prince était campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce Prince avait conçue de la Religion chrétienne et de ses Ministres. Le Missionnaire profita de ces dispositions favorables, pour briser le reste des liens qui le retenaient dans l'Idolâtrie. « Ne vous y trompez pas, Prince, lui dit-il dans un autre entretien, sans la connaissance du vrai Dieu dont je vous ai si souvent parlé, vous ne parviendrez jamais à ce bonheur éternel après lequel vous aspirez. Je ne recon- nais, répondit le Prince, qu'une seule Divinité : est-il possible que vous en doutez encore ? et incontinent après il prononça le nom de *Chiva*. Ah ! Prince, interrompit le Missionnaire, en lui serrant la main, ce *Chiva* n'est rien moins que le véritable Dieu : ce qui vous abuse, est que vous lui donnez le nom de Maître souverain, et c'est un nom qui ne lui convient nullement : c'était autrefois un homme mortel comme vous, que vous avez érigé en Divinité. Ce *Chiva* a eu des femmes et des enfans : et le souverain Maître de toutes choses, comme vous l'avouez vous-même, est un être spirituel et invisible. Cela est incontestable, répartit le Prince. »

Le Missionnaire insista ensuite sur le *Lingan* qui est le symbole de cette fausse Divinité, et auquel ce Prince est si fort attaché. « Tandis que vous le porterez, dit-

» il, n'espérez pas d'avoir part aux biens
» du Ciel ; c'est une vérité que je suis prêt
» à sceller de mon sang. » Le Prince , à
ces paroles qui devaient naturellement l'ai-
grir , répondit avec douceur : « Eh quoi !
» croyez-vous qu'on me souffrît un moment
» dans le poste que j'occupe , si je quittais
» le *Lingan*? Oui Prince , reprit le Père ,
» du caractère dont je vous connais , j'espère
» qu'avec le secours de Dieu vous n'auriez
» rien à craindre. » Les Gardes , qui la plu-
part sont *Linganistes* , prêtaient l'oreille à cet
entretien , et le Catéchiste avoua depuis
qu'il tremblait , lorsqu'il entendit le Mis-
sionnaire parler avec tant de liberté. Il y a
apparence que le Prince y fit réflexion , car
il interrompit le discours , et le faisant tom-
ber sur sa maladie , il dit au Père plusieurs
fois : vous m'avez sauvé la vie. La mauvaise
odeur des emplâtres qu'on me donnait ,
m'était plus insupportable que mes dou-
leurs : la seule odeur du baume que vous
m'avez envoyé , m'a en quelque sorte ressus-
cité : je ne sens plus de douleur.

En effet , l'abcès s'était entièrement vidé :
la plaie était belle , et les chairs commen-
çaient à se réunir , en sorte qu'on ne doutait
plus de sa prochaine guérison. Le Père de-
manda la permission de se retirer dans son
Eglise , mais ce ne fut que six jours après ,
que le Prince se rendit à sa prière avec des
témoignages de la plus tendre reconnais-
sance.

Quatre jours étaient à peine écoulés ,

qu'il envoya un exprès au Missionnaire ; pour lui dire que sa santé se rétablissait de jour-en-jour , et qu'il se recommandait à ses prières. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour , il voulut aller coucher au Palais ; mais , sur ce qu'on lui représenta qu'il était tard , et que difficilement les équipages pourraient être prêts , le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit , après que les Officiers se furent retirés , et qu'on eut posé les sentinelles à l'ordinaire , il ne resta dans la tente du Prince qu'une concubine et un jeune garçon dont la fonction était de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes , s'approcha du lit du Prince , et prenant son sabre , lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le Prince s'éveilla et jeta un grand cri : elle , sans s'épouvanter , revint à la charge , et lui coupa le cou. Au bruit qui se fit , les Gardes entrèrent dans la tente ; et trouvant le Prince nageant dans son sang , ils saisirent la concubine qui prenait la fuite. Bien loin d'être étonnée , elle prit une contenance fière , et dit au Général des troupes qui mettait la main sur elle : Est-ce donc ainsi que vous » faites la garde ? on vient d'égorger le » Prince : vous en répondrez. »

Cette femme était une espèce de Comédienne que le Prince affectionna après l'avoir vue danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens , il la fit consentir à demeurer dans le Palais ; où il lui fit prendre

le *Lingan*. Comme sa première femme était stérile , il l'épousa , et il en eut quatre enfans. Elle était plutôt chargée qu'ornée de perles et de diamans. Il lui avait donné le titre et les honneurs de seconde femme , et il avait en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais , elle n'en pouvait supporter la gêne , et elle regrettait sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du Prince lui avait donné l'espérance de recouvrer bientôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouie par le rétablissement de sa santé , l'ennui de la contrainte , et l'amour du libertinage la portèrent à acheter sa liberté par un si noir attentat. On ne l'a pas fait mourir , on s'est contenté de l'enfermer pour le reste de ses jours.

La mort de ce Prince fut un coup sensible pour le Missionnaire et pour les nouveaux Fidèles. Il aimait la vérité , et bien qu'il fût naturellement impérieux et colère , il l'écoutait avec docilité et avec plaisir. Quelques-uns même se persuadaient qu'il avait embrassé la Foi , parce que depuis qu'il avait entendu parler du vrai Dieu , son naturel s'était radouci , et qu'on ne voyait plus de ces exemples d'une justice sévère , avec laquelle il punissait auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la dernière conversation que le Père eut avec lui , le discours tomba sur le pardon des injures ; et le Missionnaire lui ayant dit que la bonté était un des attributs de Dieu , et que les Princes , qui sont ses ima-

ges sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. « Vous me faites plaisir, répondit-il ; » je vous assure que je vais m'attacher plus » que jamais à acquérir de la douceur et à » user de clémence. Dieu vous a donné un » fonds de droiture, lui dit le Père dans le » même entretien, qui est une grande dis- » position pour connaître et embrasser la » vérité ; mais à cette connaissance vous » mêlez quelquefois des idées de Gentilisme » qui altèrent beaucoup ces heureuses se- » mences. J'espère que quand vous serez » parfaitement rétabli, vous lirez volontiers » les Livres qui traitent de la vraie Religion ; » nous agiterons ensemble certains points » sur lesquels il est important qu'il ne vous » reste aucun doute ; la dispute les éclair- » cira. Moi, répondit-il, disputer contre » vous ; je ne suis pas assez téméraire pour » l'entreprendre. J'écouterai avec la simpli- » cité d'un enfant, tout ce que vous voudrez » bien me dire pour mon instruction. »

On avait raison de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, et que les Brame et les *Dasseris* ne profitassent de cette conjoncture pour susciter quelque nouvel orage ; ceux-là, parce qu'ayant été regardés jusqu'alors comme les oracles de la Nation, sentaient chaque jour que leur crédit et leur réputation s'affaiblissaient ; ceux-ci, parce que le nombre de leurs Disciples diminuait, c'est-à-dire que les aumônes devenaient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frère

successeur du Prince défunt, a entièrement dissipé nos craintes. Comme il revenait de l'armée du Nabab de *Cadappa*, et qu'il passait auprès de *Chruchsnabouram*, où il savait que nous avions une Eglise, il fit demander si le *Saniassi-Romain* y était. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la Peuplade à un Prince étranger, répondirent faussement qu'il était allé à *Ballabaram*. Le Père qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le Prince qui s'était arrêté à une de ses Forteresses peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement sensible à cette démarche du Missionnaire, et il l'assura que lui et les Chrétiens pouvaient compter sur son affection, comme ils avaient compté sur celle de son frère. Un mois après ayant appris que le Père était de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute sa Cour, et il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une symphonie pour l'Eglise, et de fournir les bois nécessaires pour construire un grand char, où l'on porte en procession les statues de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge.

Quelques jours après cette visite, il envoya prier le Missionnaire de venir à la Capitale, où il lui avait marqué un logement. Le Père s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir; le Père qui en fut averti, alla le recevoir dans la rue; aussitôt que le Prince l'aperçut, il descendit de cheval, et s'approchant du Missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses

deux mains à terre , puis les portant sur la tête. Après les civilités ordinaires , il le pria de venir au Palais , et il le conduisit à l'appartement de la Princesse.

Une fièvre continue accompagnée de la dysenterie , d'un rétrécissement de nerfs , et de fréquens vomissemens , avait presque réduit cette dame à l'extrémité. « Vous » voyez , lui dit le Prince , quelle est mon » affliction ; nous avons épuisé vainement » toutes sortes de remèdes ; mais j'ai une » entière confiance en vos prières. Je sais » que vous n'êtes pas Médecin ; mais aussi » je ne puis ignorer que vous avez tiré mon » frère des portes de la mort , et que sans le » malheureux accident qui lui est arrivé , » il jouirait d'une santé parfaite. Aurez-vous » moins de bonté pour nous que pour lui ? » Le Missionnaire fut touché : il lui donna de la thériaque et quelques pastilles cordiales qu'il bénit par le signe de la Croix. Dieu permit que la confiance de ce Prince Gentil ne fût pas confondue : en peu de jours la Princesse se trouva tout-à-fait guérie. Il en a si souvent témoigné sa reconnaissance , que nous espérons trouver en lui , comme en son prédécesseur , une protection qui anéantira les ruses et les artifices des ennemis de la Foi. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement , etc.

LETTRE

*Du Père Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** , de la même Compagnie.*

A Pinnepondi, dans la Mission de Carnate, ce 15 Janvier 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LORSQUE Dieu eut appelé à lui Monseigneur notre Evêque, le Révérend Père François Laynez, j'eus l'honneur de vous mander quelques circonstances de sa sainte mort. Vous eûtes soin de les rendre publiques dans le Recueil des Lettres édifiantes et curieuses; sur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerais de vous faire part de quelques particularités du voyage que j'avais fait avec ce digne Prélat, lorsque je l'accompagnai dans la visite de son Diocèse, qui comprend toutes les Provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers, mon Révérend Père, que j'ai toujours présent à l'esprit le zèle de ce saint Evêque, qui ne regarda sa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de

Missionnaire , qu'il avait exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avait été envoyé en Portugal en l'année 1705 , pour des affaires qui concernaient le bien de cette Mission. Il apprit en arrivant qu'il était nommé Evêque de Saint-Thomé : ce fut pour lui un coup très-sensible ; il fit tous ses efforts pour faire changer cette destination , et il se défendit long-temps de l'accepter ; mais le Roi de Portugal qui avait conçu une haute idée de sa personne et de son mérite , persista dans son choix ; Sa Majesté réitéra ses instances auprès de Notre Saint Père le Pape Clément XI , et il fallut enfin que l'humilité religieuse du Père cédât à l'obéissance. Il fut sacré à Lisbonne par le Grand Aumônier de Portugal. Il s'embarqua presque aussitôt ; mais la navigation fut longue , et il ne put prendre possession de son Evêché qu'en l'année 1710.

Il pensa aussitôt à faire la visite de ce vaste Diocèse ; il commença par la côte de Coromandel , où il éprouva de grandes contradictions ; c'est l'apanage ordinaire du zèle et de la vertu ; mais son courage lui fit surmonter tout ce qui s'opposait à l'établissement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette visite , les Missionnaires de Maduré l'invitèrent à pénétrer dans les terres , pour y administrer le sacrement de la Confirmation. Il possédait la langue du pays , il était fait aux usages de ces Peuples , c'est ce qui lui donnait un avantage que nul autre Prélat ne pouvait avoir.

Il employa trois mois à ce saint ministère , et consola toute cette Chrétienté par sa présence. Etant revenu à la côte , il se prépara à passer au Royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un Missionnaire qui l'accompagnât dans ses courses Apostoliques , j'y fus destiné par mes Supérieurs , et je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale , situé au fond du golfe qui porte son nom , est comme le berceau de toutes les superstitions Indiennes. On y parle toujours d'une célèbre Académie de *Nudia* , où un grand nombre de Brame s'occupent des moyens d'accréditer le système ridicule de leur Religion. Vous pouvez bien croire que le Démon ne voyait pas tranquillement les fruits que devait opérer la venue du Prélat parmi des Chrétiens , qui , jusqu'alors , n'avaient jamais vu leur Evêque ; aussi eut-il à essuyer beaucoup de traverses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des ames.

Pendant huit jours de navigation , depuis notre sortie de *Madraspatan* , nous rangeâmes la côte de Coromandel et d'Orixa , environ deux cent cinquante lieues , et nous nous trouvâmes , le 9 de Juin de l'année 1712 , dans la rade de *Balassor* , à l'embouchure du Gange : nous y fûmes accueillis d'une violente tempête ; le tonnerre tomba sur notre vaisseau , le mât d'avant alla en éclats , et se brisa en mille pièces ; deux hommes furent jetés roide-morts, dix ou douze autres demeurèrent quelque temps étendus sur

le tillac , deux ou trois perdirent pour quelques jours l'usage de la vue ; la frayeur et la consternation furent générales. Pour moi j'éprouvai visiblement que dans ces sortes d'occasions Dieu fortifie un Missionnaire ; un signe de Croix que je fis pour me recommander à Notre-Seigneur , me mit en état d'aller , sans la moindre frayeur , de l'avant à l'arrière du vaisseau , pour assister ces pauvres gens ; ce ne fut que le soir que je ressentis tout ce qu'on peut imaginer de la faiblesse humaine ; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade on a coutume d'envoyer à terre chercher un Pilote côtier , pour passer avec la marée les bancs de sable qui ferment le Gange : pendant qu'on allait chercher le Pilote , le Ciel se couvrit de nouveau , et nous menaçait d'une tempête encore plus dangereuse. « Prions Dieu , me dit » alors le Capitaine ; nous ne savons pas ce » qu'il nous prépare. » Nous nous mîmes tous en prières , et le Prélat donna la bénédiction ; à l'instant la nuée se sépara , passant à droite et à gauche de notre vaisseau , et nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé ce danger nous remontâmes la rivière environ soixante lieues. Nous fîmes les vingt premières au travers de forêts immenses ; ensuite on découvre un pays assez peuplé. Les Européens des différentes Nations y ont ménagé divers endroits propres à recevoir les vaisseaux. Le confluent des rivières y assemble , d'espace en espace ,

un bon nombre de bateaux qui servent au commerce ; *Coulpy* est un assez bon mouillage. Les vaisseaux Français et Anglais y restent d'ordinaire. Les Hollandais montent jusqu'à *Folta* , quinze lieues plus haut ; les uns et les autres , de même que les Danois et les Portugais , lorsque la saison et le courant le permettent , conduisent leurs vaisseaux jusques devant leurs comptoirs.

Nous étions sur un vaisseau Arménien , frété par la compagnie de France , et commandé par M. Boutet , ancien Officier de la même compagnie. La marée nous portait en haut et le vent nous repoussait , de sorte que gardant seulement une voile pour gouverner , le vaisseau allait en arrière , et suivait l'impression du flot. Mais à un détour nous nous trouvâmes acculés dans une anse ; pour l'éviter on jeta une ancre , mais elle ne prit point , et le vaisseau approcha de la terre et échoua. La pente était si roide en cet endroit , que d'un côté du navire il n'y avait qu'une brasse et demie d'eau , et de l'autre on filait six brasses de corde. La mer baissait , et nous mettait en danger de périr. On mit aussitôt en œuvre tout ce que l'art peut suggérer en de pareilles circonstances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre qui saisissait la tête du mât , le navire glissa sur la vase , et se trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il se toua sur une autre ancre , que l'on avait portée au milieu de la rivière.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre

vaisseau pour entrer dans un *Bazeras*, (c'est une barque de cette Contrée qui, suivant sa grandeur, comporte depuis six jusqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres sur l'arrière) cette manière de naviguer sur le Gange est absolument nécessaire, à cause des inondations qui viennent régulièrement en certains mois de l'année, et qui forment ensuite une multitude prodigieuse de canaux dont tout le pays est entrecoupé. - Le *Bazeras* était envoyé par M. Rouxel, parent de l'Amiral de ce nom, et Gouverneur de *Collicuta*, qui est une des plus célèbres Colonies que la compagnie d'Angleterre ait dans les Indes. On y voit une Eglise ouverte aux Catholiques, et qui a été construite avant que les Anglais donnassent à cette habitation la forme de ville. Elle est desservie, comme toutes celles de Bengale, par un Révérend Père Augustin. Car c'est à ces Pères que le Roi de Portugal a confié le soin de ces Chrétientés. Les Papes ont accordé à ce Prince, comme Grand-Maitre de l'Ordre de Christ, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, et M. Rouxel, quoique Protestant, témoigna par une salve d'artillerie, et par d'autres marques d'honneur, la considération et le respect qu'il avait pour le Prélat. Le lendemain nous passâmes sur le *Bazeras* de la compagnie de France. Le Père Tachard et un Officier envoyé par M. d'Hardancourt étaient venus au-devant de M. l'Evêque. Nous montâmes
huit

huit lieues plus haut à *Chandernagor*, comptoir de la Compagnie. Le Prélat après avoir passé par le Gouvernement, et y avoir reçu les honneurs dûs à son caractère, vint loger à notre maison ; mais il n'y demeura que trois jours, et il se rendit ensuite au Couvent des Révérends Pères Augustins, qui est deux lieues plus haut dans le *Bandel* ou habitation des Portugais. Il y a un Collège de notre Compagnie qui dépend de la province de *Malabar*.

Comme cette Eglise est la mère de toutes les autres Eglises de *Bengale*, le dessein de M. l'Evêque était d'y prendre les connaissances nécessaires pour le reste de sa visite. Il y séjourna trois mois ; mais ses fonctions furent fort interrompues par la guerre qui survint entre un Seigneur *More*, et le Gouverneur de la Forteresse d'*Ougli*, dépendante du *Mogol*, qui n'est éloignée que d'un quart de lieue. Ce voisinage obligeait les Chrétiens d'être sans cesse sur leurs gardes, et de faire de leur habitation une espèce de place d'armes ; ce qui ne leur laissait pas la liberté de venir à l'Eglise, pour y entendre les instructions de leur Prélat.

Il revint à *Chandernagor*. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus paient au *Bengale*, c'est-à-dire, que pendant quatre mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le Père *Tachard* fut attaqué le premier, et mourut après un mois de maladie ; je n'en fus

pas plus exempt que les autres : enfin M. l'Evêque eut son tour , et nous craignîmes de le perdre. Le cinquième accès de fièvre mit sa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de Prêtres dans son anti-chambre , nous promîmes chacun de dire plusieurs Messes pour son rétablissement. Dieu exauça nos vœux , et il fut soulagé dans le moment. Trois grosses heures d'un frisson violent menaçaient pour le moins d'un accès de trente heures ; cependant au bout d'une heure ou deux le Prélat se trouva sans fièvre , et l'accès diminua chaque jour. Il se rétablit en peu de temps : durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même ; pour cela il descendit le long du Gange , environ quarante lieues , et il prit la route de *Chatigan* , vers la mi-Janvier 1713.

Avant que de vous faire la description de ce pays , il est bon de vous dire , mon Révérend Père , qu'il faut distinguer dans le Bengale trois sortes de Chrétientés. La première est composée d'Européens de différentes Nations , qui y ont établi des comptoirs , où se trouvent leurs Agens , leurs domestiques , et d'autres qui se rangent sous leur pavillon. Ils sont établis le long du principal cours du Gange , qui passe au pied de la Forteresse d'*Ougli*.

La seconde est formée par le Mogol lui-même. Ce Prince , pour défendre ses frontières contre les incursions de ses voisins ,

et pour tenir en respect des Peuples nouvellement conquis, outre la garnison More qu'il a mise dans ses Forteresses, a voulu avoir encore une garnison de gens à chapeau dans les lieux circonvoisins (car c'est ainsi qu'il appelle quelques Portugais anciennement venus de *Goa*, qu'il a soudoyés et attachés à son service). Comme ils se sont multipliés à l'infini, cette Chrétienté est devenue très-nombreuse à *Ougli*, à *Pipli*, à *Chatigan*, à *Daca*, à *Ossumpur*, à *Rangamaty* et ailleurs : et ce grand nombre de Chrétiens est compris sous le nom de gens à chapeau ; ce n'est pas dire que tous en portent, car il n'y a que le chef de chaque famille qui s'en serve, et encore n'est-ce qu'aux jours de grande fête ; mais c'est le nom qu'on leur donne.

Enfin, un nombre d'Infidèles convertis par le zèle des Missionnaires et de leurs Catechistes, et répandus en différentes habitations, forment la troisième espèce de Chrétiens.

Chatigan est une de ces Chrétientés la plus nombreuse, tant à cause de la bonté du climat, où il est rare qu'on soit malade, qu'à cause de la nécessité où est le Mogol de se mettre à couvert, de ce côté-là, de l'irruption des Peuples d'*Aracan* et du *Pegu*, avec lesquels il confine. C'est ce qui porta le Prélat à commencer par-là sa visite.

Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuse. Huit jours entiers,

quoiqu'on ramât dix-huit heures chaque jour, et que le courant, et souvent la marée, fussent favorables, suffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; jusques-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivières par où le Gange se dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuse, tantôt si étroits, qu'on n'y pouvait ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'avancent fort avant dans l'eau, et par-dessus tout l'appréhension continue où l'on est des tigres, dont on voit des vestiges de temps-en-temps par des pieux plantés aux endroits où il y a eu des personnes dévorées à terre, ou bien enlevées jusques dans leurs bateaux. Dans l'eau se trouvent des crocodiles longs de vingt et trente pieds qui engloutissent des hommes entiers. Enfin, on y est souvent à la merci des voleurs qui rôdent incessamment dans ces parages montés sur des *Panceaux*, c'est-à-dire, de petits bateaux qui vont comme un trait. C'est à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de *Chatigan*. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte et forme le golfe de *Bengale* du côté de l'Est, de même que la côte de *Coromandel* le forme du côté de l'Inde.

Les premiers habitans que nous rencontrâmes nous surprirent par la manière extraordinaire dont ils étaient vêtus. Ils avaient un caleçon de toile rayée, à grands canons; des pantoufles; une chemise ou un pourpoint de toile; sur la tête une espèce de ca-

lotte à oreille dont les bouts étaient retroussés, et par-dessus tout cela une robe de chambre qui leur sert de couverture pendant la nuit, et qui est leur habit de cérémonie pendant le jour.

Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils se présentèrent à nous, portant chacun une arme à la main. Le Prélat leur demanda qui ils étaient, et l'un d'eux prenant la parole, répondit qu'ils étaient soldats de telle compagnie, et qu'ils venaient pour escorter sa Seigneurie. Nous comprîmes alors que c'était là leur habit d'ordonnance : le Prélat charmé de leur bonne volonté, leur donna sa bénédiction. Ces soldats furent bientôt suivis des Capitaines et autres Officiers : c'étaient tous des gens bien faits et de haute taille. Ils baisèrent la main de M. l'Evêque, et l'escortèrent dans leur *Bazeras* jusqu'à l'habitation.

Les Peuples reçurent le Prélat avec toutes les marques de joie et de respect ; salves, portiques, illuminations, cavalcades, rien ne fut oublié ; et il faut rendre ici la justice qui est due aux Révérends Pères Augustins : par-tout où le Prélat s'est transporté, ils ont eu soin de rendre sa présence respectable aux Gentils et aux Mores, et d'inspirer en cette Contrée une haute idée du Chef de la Religion chrétienne.

Le Prélat commença sa visite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardait dans les visites de chaque

Eglise : Après les premières cérémonies , il déterminait un nombre de jours pour disposer les Chrétiens aux Sacremens , par des exercices de piété , par des exhortations et des instructions. Il prêchait et confessait souvent des nuits entières. Les Missionnaires l'aidaient dans les mêmes fonctions.

Mais comme la visite du temporel , les différends des particuliers , et les recherches qu'un Evêque est obligé de faire l'occupaient d'ailleurs beaucoup , je fus chargé du reste. Le Prélat voulut absolument que je fisse auprès de lui l'office de Théologal et de Pénitencier , et après tout , ces fonctions sont peu différentes de celles que doit remplir un Missionnaire.

Lorsque la Mission était sur le point de finir , il indiquait une Communion générale pour quelque jour de fête , à laquelle il faisait publier une indulgence plénière , suivant le privilège que N. S. Père le Pape lui avait accordé : ensuite il donnait la Confirmation. Pendant la visite qu'il a faite de *Chatigan* , il a administré ce Sacrement à plus de deux mille Chrétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre il est difficile que tous soient d'une égale ferveur. Il y a par-tout des ames vertueuses qui vont sincèrement à Dieu ; il y a des Chrétiens tièdes dont la piété a besoin d'être animée. Il s'en trouve aussi qui , par leur insensibilité , donnent à leurs Pasteurs une vraie inquiétude de leur salut. Que faire alors ? S'édifier des uns ; instruire , aider ,

fortifier les autres , et gémir sur l'aveuglement des derniers. C'est aussi ce que faisait le Prélat avec une égalité d'ame qui s'est soutenue jusqu'à la fin. Mais Dieu , qu'on ne méprise pas impunément , a fait redouter sa justice à ces Peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort si tragique , qu'elle a été regardée comme une punition visible du peu de déférence qu'ils avaient eu pour les remontrances paternelles de leur Evêque.

Les besoins de cette Chrétienté , et le débordement des eaux qui arrive régulièrement aux mois de Juillet et d'Août , ne nous permirent pas de passer sitôt ailleurs. Nous demeurâmes à *Chatigan* jusqu'au mois de Novembre sans y ressentir aucune incommodité. Les vivres y sont admirables , l'air bienfesant et l'eau excellente : mais le Prélat ne profita guères de ces avantages ; car il avait résolu de continuer jusqu'à la mort , l'abstinence rigoureuse qu'on observe dans la Mission de Madaré.

Les Chrétiens de *Chatigan* sont partagés en trois Peuplades , à demi-lieue l'une de l'autre. Chacune a son Capitaine, son Eglise, son Missionnaire ; il y aurait cependant de quoi en occuper plusieurs. On y parle communément la langue Portugaise ; mais les naturels du pays , dont la plupart sont esclaves , et à qui on parle presque toujours leur langue , ont de la peine à apprendre , dans une langue étrangère , les choses nécessaires au salut : dans le dessein de les ins-

truire, de même que les Chrétiens de l'intérieur des terres, nommés *Boctos*, qui viennent à *Chatigan* pour participer aux Sacremens ; je me mis à étudier leur langue, et en peu de mois, avec le secours d'un interprète, je devins assez habile pour confesser et dresser un petit Catéchisme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reste du voyage. J'engageai parcillement un ancien Chrétien plein de vertu et de zèle à m'accompagner ; il a fait par-tout les fonctions d'un excellent Catéchiste.

Le respect que l'on a dans ce pays pour les Chrétiens, et un peu aussi pour les armes qu'ils portent, car ils sont tous soldats de profession, leur donne une liberté entière de célébrer les fêtes avec le même ordre, et la même solennité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la Semaine-Sainte. Le Reposoir où fut placé le saint Sacrement, occupait toute la hauteur de l'Église en forme de Trône à divers étages. Là, sans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, et taillées en fleurs et en festons, et appliquées sur des pièces de décorations à fond rouge, faisaient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'observe inviolablement parmi les Portugais. Ils choisissent un Dimanche de Carême qu'ils nomment *Domingo-da-Cruz*. On représente dans une Procession Notre-Seigneur portant sa Croix. Cette cérémonie se fit avec un ordre

admirable. La statue de Notre-Seigneur était faite au naturel , quoique de grandeur plus qu'humaine : elle était posée sur un brancard , et le Sauveur était représenté à genoux , et portant sa Croix. Vingt-quatre hommes portaient le brancard , et le Père en chape , tenant le Crucifix voilé sous un dais violet , terminait la Procession. Les stations qu'on faisait de temps-en-temps , jointes au chant lugubre et pénitent , nous pénétrèrent de dévotion. La Procession fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau.

Mais ce qui m'édifia le plus , fut la démarche grave et modeste avec laquelle se fit la rencontre d'une autre statue représentant la Sainte-Vierge , et d'une troisième représentant sainte Véronique avec son voile empreint de la sainte face de Notre-Seigneur. Ces sortes de représentations ont quelque chose de majestueux et de touchant : elles frappent extraordinairement ces Peuples ; et moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La fête du saint Sacrement se fit avec une magnificence égale , et l'on n'avait encore rien vu de semblable dans ce Pays. Le Prélat jugea à propos de séparer la cérémonie. Chacun dans son Eglise entendit la Messe , et fit ses dévotions le matin. M. l'Evêque célébra pontificalement dans celle où il résidait , et donna la Communion. Sur les trois heures on chanta Vêpres , durant lesquelles les Chrétiens des deux autres Eglises arri-

verent avec leurs Croix , leurs Chasses , et l'habit de leurs Confréries (ce sont des espèces de surplis) , alors la Procession sortit. Il était surprenant de voir avec quel soin ces bonnes gens avaient orné les rues ; des arcs de triomphe , des festons , des banderoles , des allées d'arbres plantés exprès , tenaient lieu de tapisserie. Les pierriers , les boîtes , la mousqueterie se firent souvent entendre ; et lorsque la Procession revint à l'entrée de la nuit , et qu'on voyait chaque Chrétien tenant un cierge allumé , sans compter les torches , qui étaient sans nombre , cette seule illumination , accompagnée de feux d'artifices , aurait mérité l'attention des personnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulant s'établir dans le Bengale , n'aient pas choisi *Chatigan* préférablement à *Ougli* , vu la sûreté du mouillage , la facilité d'y aborder , la bonté des vivres , et mille autres commodités qui semblaient les y inviter ; il est vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur Pays , s'y opposent autant qu'ils peuvent , et que quand malheureusement quelqu'un est obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes , comme il est arrivé de mon temps à un navire Anglais , et à un autre Arménien , qui , n'ayant pu prendre *Balassor* , furent contraints de se laisser dériver à *Chatigan* ; ils les molestent par tant de vexations , qu'après avoir mangé une partie de leur fonds , ils sont obligés d'aban-

donner le reste , et le vaisseau même pour sauver leurs personnes. Au-reste , *Chatigan* est de quinze degrés plus à l'Est que *Pondichery* : j'eus occasion de le reconnaître à une éclipse de Lune , que j'observai assez exactement ; pour ce qui est de la latitude que j'ai observée plusieurs fois , elle m'a toujours paru de vingt-un degrés vingt secondes.

Nous quittâmes *Chatigan* pour remonter le Gauge et nous rendre à *Daca* , Capitale de Bengale. A cinq journées de *Chatigan* , nous nous détournâmes d'un jour , pour visiter une Chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloïa*. Dieu la soutient et la dirige immédiatement par lui-même : car il est rare qu'aucun Missionnaire aille la visiter. Il y avait cinq ans qu'aucun n'y avait paru ; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aie eu plus de sujet d'être édifié. Le Chef de ces Chrétiens est un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille , et les gens de travail qui se sont rangés auprès d'eux (car ils ont pris des terres à cultiver) , forment une Bourgade de trois à quatre cens personnes : la vie laborieuse qu'ils mènent , jointe à la vigilance et à l'attention du Chef , les conserve dans la plus grande innocence. Le Chef vint au bord de la rivière , où Monsieur l'Evêque s'était arrêté , et il témoigna , autant qu'il le put , avec le secours d'un interprète , la joie qu'il avait de son arrivée ; mais les larmes qu'il répandit en abon-

dance , la témoignaient encore beaucoup mieux.

Le Missionnaire de *Chatigan* et moi , nous nous rendîmes à la *Peuplade* à trois quarts de lieue dans les terres. Nous disposâmes ces Peuples aux Sacremens durant trois ou quatre jours ; et après les avoir confessés , nous fîmes dresser un Autel dans un lieu décent , afin que M. l'Evêque y célébrât le saint sacrifice de la Messe :

A la vérité , je doutais un peu que ces bonnes gens fussent suffisamment frappés de la grandeur de nos Mystères ; c'est pourquoi dans les dernières exhortations j'avais tâché de leur inspirer une juste crainte d'approcher de la sainte Table sans les dispositions requises ; j'avais même recommandé au Catéchiste de bien examiner chacun d'eux en particulier , et de donner un billet à ceux qu'il croirait être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la *Peuplade*. Ces bonnes gens et même les Gentils et les Mores d'alentour , dont ils sont fort aimés , s'empressèrent d'honorer l'entrée du Prélat. Comme nous disposions les ornemens pour commencer la Messe, le Catéchiste s'approcha de moi et me dit à l'oreille qu'il n'y avait que trois personnes qui eussent pris le billet de la Communion , tous les autres se trouvant indignes de participer à un si redoutable Mystère. Je fus très-édifié de leur simplicité ; mais comme je savais qu'ils s'étaient disposés la plupart

par une bonne confession , je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inspirer de la confiance. Je réconciliai ensuite quelques-uns d'eux , après quoi on commença la Messe à laquelle ils communièrent. Le Catéchiste fut chargé de faire le Sermon , parce qu'aucun de nous ne savait assez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle précision , et quelle onction il suivit et traita les points qu'on lui avait marqués. Quand le cœur parle , les paroles coulent de source.

La Communion et la Confirmation nous conduisirent jusques vers midi. Le Prélat fut conduit à son *Bazeras* : pour moi , je restai encore quelque temps pour administrer le Baptême , et donner la Bénédiction nuptiale à plusieurs personnes qui ne l'avaient pas encore reçue. Enfin , le soir il fallut me séparer de ces bonnes gens pour rejoindre le *Bazeras* , et nous remettre en route avec la marée de la nuit suivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à *Daca* , et nous y arrivâmes sans aucun accident. A la vérité , le quatrième jour , nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la rivière ; mais comme nous étions bien escortés , ils prirent le parti de se retirer.

Daca , qui est , comme je l'ai dit , la Capitale du Bengale , est située par les vingt-quatre degrés de latitude Nord ; la commodité des rivières rend cette Ville d'un très-grand commerce ; les mousselines qu'en

y brode de fil et de soie , sont fort estimées en Europe. Pour ce qui est de la Ville, rien de plus sale et de plus mal propre. Figurez-vous une prodigieuse multitude de chaumines , qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue , et qui forment des rues fort étroites , pleines de fange et d'ordures qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de briques bâties à la moresque , et d'un assez mauvais goût , s'élèvent d'espace en espace , à - peu - près comme les baliveaux dans nos bois taillis : c'est là une peinture naturelle de *Daca*.

Les Chrétiens ont leur Eglise dans un quartier un peu plus décent , à l'est de la Ville ; cette Eglise est de brique , et raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier Dimanche de l'Avent. Le Missionnaire qui attendait Monsieur l'Evêque depuis long-temps , lui avait fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de terre , il avait je ne sais quel air de propreté qui me charma ; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce Révérend Père : « Je vais , dit-il , vous faire cons- » truire un autre appartement séparé , et » qui sera tel que vous le souhaitez. Il n'est » pas nécessaire , lui répondis-je ; le peu de » temps que nous avons à rester ici , ne me » donnera pas le loisir d'en profiter. Vous » y coucherez dès ce soir , répliqua-t-il , » car il ne faut pour cela qu'envoyer à la » Ville. »

Cette réponse m'étonna encore davantage , et j'étais dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetait au marché. Une demi-heure était à peine écoulée , que je vis apporter quelques paquets de roseaux , avec un certain nombre de nattes ou de claies faites aussi de roseaux , une vingtaine de piquets fourchés ; enfin , deux grandes claies de branches d'arbres entrelacées , et suffisamment garnies de pailles pour défendre de l'ardeur du soleil ; c'est ce qui devait faire le toit. L'édifice fut dressé en peu de temps sur deux fourches qui formaient l'enceinte ; on y attacha des bois de traverse , autant qu'il était nécessaire pour fixer le bâtiment , et le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre dont on fit l'ouverture en coupant les nattes , se fermait par un volet de même matière , attaché par le haut en forme d'auvent. La porte était de même , de sorte que la maison fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toit d'assez de paille , pour garantir de la pluie. Enfin , je me trouvai en peu d'heures assez agréablement logé.

Nous restâmes à *Daca* tout le mois de Décembre , ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël. Elle se passa avec beaucoup d'appareil et de dévotion. Nous nous trouvâmes six Prêtres avec M. l'Evêque . ce qui est fort extraordinaire en cette Contrée.

Après la fête nous nous préparâmes au

voyage de *Rangamati* qui est à l'extrémité des États du grand Mogol , et est située par les vingt-sept degrés Nord. L'on prétend que de là on peut se rendre en quinze jours à la Province d' *Yun-Nan*, dans la Chine. Mais les chemins ne sont nullement frayés , et le milieu des terres est occupé , à ce qu'on assure , par des Princes qui refusent de donner passage aux Étrangers.

On nous faisait appréhender ce voyage , car c'est un proverbe commun au Bengale , que de deux personnes qui vont à *Rangamati*, il y en a toujours une qui y reste. Mais le courage de notre Prélat était à toute épreuve. « Que peut-il m'arriver, disait-il ? » Mourir ? Eh bien ! je mourrai en remplissant les fonctions de mon ministère ».

Nous partîmes aussitôt après la fête des Rois pour *Rangamati*, et nous fûmes trois semaines à nous y rendre , à cause de la violence des courans , qui nous obligèrent de haler sans cesse à la cordelle. L'eau était extrêmement claire ; aussi ne naviguions-nous plus sur le Gange , dont l'eau est partout bourbeuse , mais sur une rivière particulière qui venant de l'Est, se jette dans le Gange au-dessous de *Daca* ; on ne put me dire où elle prenait sa source.

Le cinquième ou sixième jour , nous abordâmes à une Bourgade toute Chrétienne , nommée *Ossumpur* , où nous ne restâmes qu'un jour , parce que nous devions y repasser au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays

désert ; le climat très-froid , la rivière , comme il arrive en cette saison , couverte de continuels brouillards , qui ne nous permettaient pas de voir à dix pas de nous , le courant rapide , des pierres à fleur d'eau , et en d'autres endroits des bancs de sable ; mais enfin Dieu qui nous conduisait , sut nous préserver de tous ces dangers ; et nous arrivâmes heureusement à *Rangamati*.

Les habitans nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie ; mais à les voir pâles , défigurés , et portant sur leur visage les indices de la fièvre qui les consumait au-dedans , nous comprîmes qu'on nous avait fait une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fièvre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes , M. l'Évêque donna la Confirmation à plus de mille personnes.

Dans les conversations que j'eus avec les gens du pays , j'appris une particularité que je ne dois pas omettre. Ils me rapportèrent que cette Contrée avait été infestée d'un monstre épouvantable ; c'était un serpent d'une grosseur si prodigieuse , qu'en rampant , il frayait un chemin de huit ou dix pieds de large. Il se retirait d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de *Rangamati* , en remontant la rivière ; de là il découvrait aisément le cours du fleuve , et aussitôt qu'il apercevait quelque bateau , il descendait à temps , se plongeait dans l'eau ,

renversait le bateau , et dévorait à l'aise tous ceux qui y étaient.

Ce fléau dura jusqu'à ce qu'un criminel condamné à la mort s'offrit de purger le pays de ce monstre , pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva moyen de remonter la rivière jusqu'au - dessus de l'endroit où résidait cet horrible dragon. Il construisit plusieurs figures d'hommes de paille , qu'il couvrit de vêtemens , dont le corps était rempli d'hameçons , de crocs , de harpons , qui tenaient à différentes cordes attachées à un même cable , lequel était fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés sur des bananiers flottans , avec lesquels ils furent emportés par le courant. Le stratagème réussit , le dragon les vit , et descendit pour les engloutir. Mais il y resta déchiré par cette quantité de crocs , et de harpons qu'il avait avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage jusqu'à onze crocodiles étendus sur le sable , dont trois ou quatre me paraissaient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant *Rangamati* , nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine Miséricorde à l'égard d'un Chrétien qui avait de la probité et de la religion , mais dont la vie n'avait pas été fort réglée. Dieu qui voulait le sauver , permit qu'il tombât malade aussitôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie , pour le ramener à son devoir. Son cœur fut touché , et il reçut les Sacremens avec des marques d'une vraie componction.

La nuit suivante on vint m'avertir que le malade était à l'extrémité : je fus prié d'y aller. Je me transportai à sa maison , qui était éloignée d'une demi-lieue , et je le trouvai effectivement très-oppresé , mais toujours rempli des sentimens de la plus tendre piété. Je le confessai encore , je lui administrai l'Extrême-Onction , et je l'exhortai à disposer incessamment de ses biens. Il était deux heures après minuit lorsque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire son testament , et sur les quatre heures du matin , il rendit paisiblement son ame au Seigneur. On m'apprit aussitôt sa mort , et j'allai faire la cérémonie de ses obsèques. C'était justement un jour d'autel privilégié , que M. l'Evêque avait permission d'accorder aux Prêtres de sa Compagnie. Je dis la Messe en bénissant la conduite miséricordieuse de la Providence envers un homme , qui , un jour plus tard , aurait été privé de ces derniers secours. On l'enterra dans un lieu particulier , et en ayant demandé la raison , on me répondit que cette place était réservée à six personnes qui avaient fourni la somme nécessaire pour la construction de cette Eglise , en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire , et que le défunt était du nombre. Je ne doutai plus alors que la Mère de miséricorde n'eût obtenu une si sainte mort à l'un de ses zélés serviteurs. Après le service , qui me conduisit jusqu'à midi , je me rendis à la rivière , où l'on n'attendait que moi pour partir.

Les courans nous portaient , ainsi nous ne fûmes pas long-temps à nous rendre à *Ossumpur*. Après avoir satisfait à la dévotion des Chrétiens nous pénétrâmes dans les terres , à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale Eglise dédiée à saint Nicolas de Tolentin , que les Chrétiens reçurent la Confirmation des mains de M. l'Évêque. Nous nous rendîmes pour la seconde fois à *Daca* , vers le Dimanche de la Passion. Le devoir Pascal , et les différens exercices par lesquels le Prélat disposait les Fidèles à la Confirmation , nous occupèrent d'une manière consolante.

Après les fêtes de Pâques nous songeâmes à repasser à *Ougli*. Ce dernier trajet qui dura environ vingt jours , nous fatigua plus que tout le voyage. Les lunes d'Avril et d'Octobre sont toujours orageuses en ces parages ; nous tombions dans la première : aussi du jour que nous partîmes de *Daca* , jusqu'à notre arrivée à *Ougli* , l'on eût dit que nous avions toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque ; il fallait dès trois ou quatre heures du soir chercher quelque anse à l'abri ou quelque bras de rivière enfoncé , pour nous prémunir contre la tempête , qui pouvait nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous pensâmes en être surpris en doublant une pointe nommée *Narsinga* , peu éloignée de *Cassinbazar* , où nous essayâmes un orage si violent , que le lendemain on ne voyait par-tout que des débris de bateaux , que cette tempête avait mis en pièces ;

Dieu nous fit pourtant la grâce de gagner à temps un endroit , où le peu d'eau , et l'éloignement du courant firent notre sûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'Eglise de saint Augustin du Couvent d'*Ougli* , où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là , même en meilleure santé que nous n'en étions partis.

Le Prélat , après avoir reçu les complimens de son heureux retour , voulut encore honorer de sa présence notre Maison de *Chandernagor*. Il se retira ensuite au Collège que les Pères Jésuites Portugais ont au *Bandel d'Ougli*. A peine y eut-il demeuré neuf ou dix mois , que , consumé de travaux , il termina , au milieu de ses frères , sa pénible carrière le 11 de Juin de l'année 1715 , pour aller recevoir la récompense d'une vie , dont tous les momens avaient été consacrés à la conversion des Idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avait médités , et auxquels il trouva de fortes oppositions , s'exécutèrent heureusement quelque temps après son décès : ce qui fit dire aux personnes les plus indifférentes du Bengale , qu'on voyait bien que Dom Francisco Laynez avait plus de pouvoir à la Cour du Roi du Ciel , qu'il n'en avait eu ici bas sur l'esprit de quelques-uns de ses Diocésains.

Je vous laisse à penser , mon Révérend Père , combien la perte de ce Prélat me fut sensible ; elle causa un deuil universel. A la première nouvelle de sa mort , les avenues

du Collège furent remplies d'une multitude infinie de Peuples : les Gentils même et les Mores témoignèrent à l'envi leur regret par leurs cris et leurs gémissemens. A la cérémonie de ses obsèques, et lorsque le corps entra dans l'Eglise il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durèrent plus d'un quart d'heure, et que l'on eut bien de la peine à appaiser, pour faire l'Office avec l'ordre et la décence convenables.

Comme ce saint Prélat m'avait dit souvent que la Mission de Carnate était mon partage, et que j'y devais finir mes jours, je ne manquai pas, quelque temps après sa mort, de m'y rendre avec la permission de mes Supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions ; mais j'en ai eu assez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues sur les travaux du Père Aubert, qui seul a cultivé, maintenu, et augmenté les Chrétientés répandues en-deçà des montagnes du *Canavay* : c'est un territoire d'environ soixante lieues. Il pensa succomber aux fatigues de la solennité de Pâques ; car quelques jours après les Fêtes il tomba tout-à-coup en défaillance, et demeura quelques heures sans pouls, presque sans respiration, et sans nul mouvement ; mais Notre-Seigneur daigna conserver une santé si nécessaire à ces Peuples, et son rétablissement fut prompt.

Il a administré cette année les Sacremens à environ trois mille Chrétiens, et baptisé plus de deux cens adultes ; ce qui est d'au-

tant plus extraordinaire , que la famine qui afflige cette Contrée depuis trois ans , a obligé la plupart des habitans à se retirer en d'autres Provinces. Une si longue disette a fourni au Père une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a assistés en se retranchant le nécessaire , se sont maintenus dans la ferveur du Christianisme , et plusieurs Gentils ont trouvé , avec la conservation de la vie du corps , un gage de la vie éternelle de l'ame , par le saint Baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité , et les mesures qu'il sait prendre pour accréditer notre sainte Religion , lui ont attiré une estime générale. Les Princes et les Gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses Catéchistes , et viennent le visiter eux-mêmes. Le Gouverneur de *Cangivaron* est venu tout récemment à *Vayaour* , où l'on célébrait la fête de Noël , et s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du Missionnaire. Vous savez mieux que personne combien ces sortes de protections contribuent à la propagation de la Foi. Plusieurs *Cramanis* (1) se font actuellement instruire , et j'ai été édifié de voir ceux de *Cavepondi* aussi désabusés de leurs ridicules superstitions , qu'ils en étaient entêtés auparavant. Le Chef de ceux-ci reçut le saint Baptême à Noël : il nous parut si transporté de joie , et si pénétré de consolation , qu'il

(1) Chefs de Peuplades.

ne trouvait pas de termes pour s'exprimer. Il lui semblait, disait-il, qu'il n'était plus le même, tant il se trouvait l'esprit éclairé, et le cœur tranquille. Les Gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte superstitieux, par une bizarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le Missionnaire de faire une Fête magnifique à la Reine des Anges, et ils prétendent fournir à tous les frais : les Chrétiens qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurais été charmé de l'empressement des Gentils à orner les rues, à allumer des lampes, et à donner d'autres marques de réjouissance dans tous les endroits où la procession devait passer.

Ce fut vers ce temps-là que le *Cramani* de *Vailatour* fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissait pas le moindre instant de repos. Il eut recours à tous les secrets de la médecine Indienne, et aux superstitions sans nombre qui règnent parmi ces Peuples. Comme il ne trouvait aucun soulagement à son mal, il fit dire au Père qu'il viendrait à l'Eglise de *Cavepondy*, parce qu'il n'y avait que le Dieu des Chrétiens qui pût le guérir. Le Père y consentit, à condition qu'il se rendrait attentif aux instructions qu'on lui ferait sur les vérités Chrétiennes.

Le malade se fit transporter à l'Eglise, et s'étant arrêté sous le vestibule, « allez, » dit-il, faire savoir au *Saniassi* (1) que je

(1) Nom qui se donne dans l'Inde aux Missionnaires.

» suis arrivé ; et que je ne partirai pas d'ici
 » que le vrai Dieu ne m'ait rendu la santé ;
 » j'espère qu'il m'exaucera ». Au même
 instant ses douleurs diminuèrent , et en moins
 de deux jours il se trouva parfaitement
 guéri.

Il semble que ce Gentil devait renoncer
 sur l'heure à ses superstitions ; il y pensait
 sérieusement , lorsque des Brames vinrent lui
 dire qu'il fallait faire un sacrifice pour l'an-
 niversaire de la mort de son père. Il rejeta
 d'abord la proposition , et témoigna quelque
 fermeté ; mais le respect humain l'emporta
 sur les premières impressions de la grâce , et
 il a laissé échapper le moment favorable ,
 qui peut-être ne se présentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un
 Gentil qui n'avait jamais entendu parler de
 la Religion chrétienne , cherchait en lui-
 même le moyen de faire des œuvres agréa-
 bles aux Dieux. La nuit il vit en songe un
Sanias revêtu de couleur jaune à la manière
 des Missionnaires ; (il y en a qui présument
 que ce fut le Vénérable Père Jean de Brito)
 qui lui dit d'aller à un Village éloigné de
 six lieues , nommé *Ayencoulan* , d'entrer
 dans une maison dont il lui représentait la
 figure , et que là on l'enseignerait à faire des
 actions véritablement vertueuses. Il part dès
 le lendemain , entre dans le Village , sans
 trop savoir où il allait , jusqu'à ce que passant
 dans une des rues , il crut reconnaître la
 maison qu'il avait vue en songe , et entendit
 une voix intérieure qui lui ordonnait d'entrer.

— dans cette maison , et de parler au chef de la famille. C'était un Chrétien nommé Jean , presque le seul qui fût dans le Village ; il le prit à quartier , et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le Chrétien le conduisit aussitôt au Missionnaire , qui jeta dans cette ame docile les premières semences de la Foi. Il était dans l'impatience de faire part à sa femme de son bonheur , et tous deux ensemble ils viennent de se rendre à l'Eglise , où actuellement ils se disposent à recevoir le saint Baptême.

Voilà , mon Révérend Père , une partie des choses dont j'ai été témoin en arrivant dans cette Mission ; mais rien ne m'a plus édifié que le concours , la piété et l'innocence des Chrétiens , qui venaient au nombre d'environ trois cens de dix à quinze lieues , pour participer à nos saints Mystères. J'ai été également consolé de voir plusieurs Gentils revenir insensiblement de leurs préjugés ; dans les visites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues , ils ont paru goûter les vérités de la Foi que je leur annonçais , et se déprendre des erreurs et des superstitions dans lesquelles ils ont été malheureusement élevés. Après tout , ce n'est ni celui qui plante , ni celui qui arrose , qui est quelque chose , mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Conservez-moi quelque part dans vos saints sacrifices , en l'union desquels je suis avec respect , etc.

LETTRE (1)

*Du Révérend Père Brown , Missionnaire
de la Compagnie de Jésus , à Madame
la Marquise de Benamont.*

De la Côte orientale de l'île de
Mascarin , le 30 Décembre. . . .

MADAME,

JE ne m'étais proposé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton ; mais le mauvais temps et le défaut de provisions nous ayant obligés de relâcher à l'île de Mascarin, nous y sommes depuis trois mois et demi, toujours incertains de notre départ ; j'ignore les raisons d'un si long séjour ; cependant je serais tenté de croire qu'il est survenu quelque chose de fâcheux depuis le débarquement, et je crains fort que ce ne soient des ordres supérieurs qui nous arrêtent ici. Quoi qu'il en soit, j'ai employé le temps que nous y avons déjà passé à tromper l'ennui que m'a causé ce retard, soit en écoutant les confessions des passagers ou des matelots,

(1) Nous plaçons ici cette lettre, pour préparer à ce que l'on dit dans la suivante sur les îles de France et de Bourbon. On n'en sait pas positivement la date, mais elle doit avoir été écrite dans les premières années de ce siècle.

soit en parcourant les diverses habitations de l'île, soit en observant ce qui s'y trouve de remarquable et de curieux. Je vous en envoie, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnaissance vive et durable qui me suivra, ainsi que vos bienfaits, jusqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ soixante ans que l'île de *Mascarin* fut découverte par les Hollandais, qui, l'ayant trouvée déserte, l'abandonnèrent à cause des écueils qui l'environnaient, et de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après les Indiens de *Madagascar* ayant massacré, en un seul jour, presque tous les Français qui s'étaient établis au fort *Dauphin*, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper à la mort, se sauvèrent dans des *pirogues* avec les femmes du pays qu'ils avaient épousées. Poussés par un vent favorable, ils arrivèrent sains et saufs à la vue de *Mascarin*, où ils abordèrent. Comme ils trouvèrent ce pays arrosé de rivières et fécond en gibier, ils résolurent de s'y établir. Pendant les deux premières années ils ne vécurent guères que de poissons et de tortues de terre et de mer. A la suite du temps, ils trouvèrent le moyen de composer une boisson avec le miel que les abeilles déposaient dans le tronc des arbres; ils y mêlèrent le suc de certaines herbes sauvages, pour en relever le goût, et petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'usage se conserve encore parmi eux.

Tandis que ce petit Peuple vivait ainsi inconnu du reste des hommes , un vaisseau pirate fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Île ; s'étant brisé contre les écueils , l'équipage fut contraint de s'y établir aussi. Comme le vaisseau était chargé d'esclaves de l'un et de l'autre sexe , que ces écumeurs de mer avaient enlevés sur les côtes du *Malabar*, et dans le golfe de l'Inde , insensiblement le pays se peupla de manière que la côte orientale de l'Île était pour ainsi dire déjà toute habitée , lorsque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles Françaises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cens personnes libres , et plus de onze cens esclaves.

Les habitans de *Mascarin* sont doux , paisibles et laborieux ; leurs principales richesses consistent en esclaves , en plantations , en troupeaux de bœufs et de moutons , etc. Cette Île produit deux fois l'année le riz et le blé , mais le blé ne peut s'y conserver au-delà d'un an ; il se corromprait même dans le cours de l'année si l'on séparait le grain de l'épi ; c'est pourquoi les habitans sèment beaucoup moins de blé que de riz. D'ailleurs , la difficulté qu'ils ont de moudre leurs blés , ce qui ne se fait qu'à force de bras , les a dégoûtés de ce travail. Ils pourraient , à la vérité , construire des moulins à vent , mais l'entretien en serait extrêmement dispendieux , et ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette Île me paraît fort sain , et les

hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de Janvier, il se lève tous les ans un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravages; il déracine les arbres, il renverse les cabanes et les plantes des habitations; mais il enlève tout ce qu'il y a d'impur et de mal-sain dans l'air et sur la terre. Ces Peuples savent le temps où l'ouragan doit arriver; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes: l'air et la mer sont alors dans une paix profonde, et les eaux semblent changer de couleur. Aussitôt les habitans pourvoient à leur sûreté; ils étayent leurs maisons et leurs arbres fruitiers; et les vaisseaux qui se trouvent dans les rades de l'Île, prennent le large, parce qu'il est moins dangereux d'essuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu sûre, où le péril est toujours plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de *Mascarin* soient en général d'un caractère liant et affable, ils mènent cependant une vie assez triste. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres; la jalousie, l'envie et l'orgueil, passions qui semblent peu faites pour régner dans des déserts, se glissent dans le sein des familles, parmi lesquelles elles entretiennent une mésintelligence d'autant plus durable qu'elle m'a paru plus sourde et plus dissimulée. Les habitans se voient et se font amitié sans s'aimer; ils se rendent même service les uns aux autres, mais c'est tou-

jours par quelque motif d'intérêt caché. Leur Ile est divisée en plusieurs quartiers, dont le plus étendu et le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée. Les habitations en sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ses plantations au haut de la montagne, et ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes de sucre et de différents fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, etc.

On peut faire aisément le tour de l'Ile à pied, en cotoyant la mer; mais il serait impossible de la traverser. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs, qui se retirèrent, il y a un an, dans les bois, et dont on n'a plus entendu parler. Cette Ile a environ cinquante-deux ou cinquante-trois lieues de circuit, et n'est habitée que d'un côté. La partie du Sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrens de soufre et de bitume. Ce volcan pourrait bien avoir fait peu-à-peu le tour de l'Ile; car en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve par-tout le roc brûlé et calciné. Peut-être aussi que les canaux souterrains qui aboutissent au centre du volcan, et y portent les matières enflammées qu'il jette hors de son sein, règnent et se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'Ile; ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes mon-

tagnes de l'île forment des torrens , qui , après avoir arrosé les plaines où ils portent la fertilité et l'abondance , vont se jeter dans la mer. Ces espèces de rivières ne causent aucun ravage , parce que leurs bords sont escarpés et que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les insulaires du défaut de fontaines qui leur manquent , ainsi que les puits qui sont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y sont si rares pendant les mois de Juin , de Juillet et d'Août , qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes , où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particulière à ses bestiaux , autrement on courrait les risques de mille inconvéniens qu'il vous sera aussi facile à deviner que l'énumération en serait fatigante pour vous.

Vous savez , Madame , que depuis quelque temps la Compagnie des Indes commence à négliger cette Colonie ; j'en ignore la raison ; mais je suis très-persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il serait difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Suzanne , qui est presque à la pointe de la côte orientale de l'île , portent tout le poids du travail. Semblables aux abeilles , ils ont la peine et leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la Compagnie n'abordent jamais à leur quartier , ils ne peuvent échanger leurs denrées ; ainsi , malgré la fécondité de la terre , qui leur fournit des vivres en abondance , sou-

vent ils n'ont pas de quoi se vêtir, et cette indigence les empêche, non-seulement d'aller à la Messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitans des autres quartiers où les vaisseaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaisseaux de la Compagnie relâchent si rarement dans leur Ile. Cependant si ces Peuples avaient chez eux des Tisserands, les femmes pourraient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait envain ce présent; l'impuissance où ils sont de s'en servir, le leur rend absolument inutile.

Le café fut découvert dans cette Ile, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante était sauvage à la vérité; mais on crut que si elle était entée, le fruit n'en serait pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. *Para*, qui, dit-on, était alors Gouverneur de l'Ile, fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, et pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau et plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en est un peu différent; il est moins onctueux et plus amer. Cependant si les habitans, qui étudient avec le plus grand soin le temps pro-

pre à enter cette plante , sont assez heureux pour réussir quelque jour , ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais , pour en revenir à la Compagnie des Indes , je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une Colonie , qui , par la fertilité de son terroir , jointe à la situation du pays et à la bonté du climat , ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il serait aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis ou dans le golfe de la Possession , et si l'on envoyait dans ces quartiers quelques nouvelles familles , elles pourraient défricher un terrain suffisant pour leur entretien ; elles y auraient bientôt des établissemens , sur-tout si cette nouvelle Colonie était composée d'artisans , comme Menuisiers , Charpentiers , Tisserands , Forgerons , etc. Les Cordonniers seuls y seraient inutiles , à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers ; car les hommes et les femmes marchent toujours pieds nus.

L'île de *Mascarin* étant ainsi peuplée , les habitans pourraient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec *Madagascar* , et se procurer par-là , non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations , mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandises qu'on enverrait dans cette dernière île de France ou des Indes , par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à *Mascarin* un Gentilhomme

Espagnol qui s'y est établi depuis quelque temps, et qui avait rapporté de *Madagascar*, où il avait demeuré, une livre et demie de très-bel or, qu'il avait trouvée dans un ruisseau. J'en conclus que les habitans de *Mascarin* pourraient facilement trafiquer avec les Indiens de *Madagascar*, en leur donnant en échange de leur or, les toiles et les autres denrées propres de leur Pays. Par ce moyen leur commerce s'étendrait insensiblement, et ils pourraient peut-être, à la longue, forcer la Compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs Ports (1).

L'île abondait autrefois en tortues de terre; mais les Matelots en ont tant détruit, qu'on n'en trouve plus guère que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, et de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays était aussi fort peuplé de chèvres et de sangliers; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a, comme l'on sait, vivifié cette Colonie. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine et presque toute l'Asie. (Note de la précédente édition).

on en trouve encore quelques-uns dans les bois ; mais soit qu'ils y manquent de nourriture , soit que les habitans les détruisent , soit qu'insensiblement ils se réfugient dans les montagnes , le nombre en diminue tous les jours. Des vaisseaux venus des Indes avaient déposé dans l'Île des lapins , des cailles , des poules pintades et des perdrix ; les lapins n'ont pu se creuser des tanières ; les cailles , qui sont des oiseaux de passage , y ont peu resté ; les perdrix ont également disparu , de sorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y soient multipliées. Vers l'Est de cette Île il y a une petite plaine au haut d'une montagne , qu'on appelle la plaine des *Coffres* , où l'on trouve un gros oiseau bleu dont la couleur est fort éclatante. Il ressemble à un pigeon ramier ; il vole rarement , et toujours en rasant la terre , mais il marche avec une vitesse surprenante ; les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'oiseau bleu ; sa chair est assez bonne et se conserve longtemps.

Vers les mois de Juillet et d'Août , temps auquel règne l'hiver , on voit descendre des montagnes une espèce de grive , oiseau gras et d'un goût exquis , qui ne se nourrit que de riz et de café sauvage : on le prend ordinairement en lui passant au cou un nœud coulant , attaché à une perche flexible et déliée , et cet oiseau est si peu farouche , que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur ; comme il

est fort gras , le moindre coup l'abat , et lorsqu'il tombe à terre il ne peut plus se relever. Cette manière de prendre la grive ne doit pas vous étonner ; je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits de l'Europe , où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve - souris est ici de la grosseur d'une poule. Cet oiseau ne vit que de fruits et de grains , et c'est un mets fort commun dans le pays. J'avais de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui en mangeaient ; mais en ayant goûté par surprise , j'en trouvai la chair fort délicate. On peut dire que cet animal , qu'on abhorre naturellement , n'a rien de mauvais que la figure et le nom. On n'a jamais vu dans cette Ile , ni serpens , ni reptiles venimeux. L'araignée , animal dangereux dans tout le reste de la terre , est ici sans venin. Elle est communément de la grosseur d'un œuf de pigeon , et sa toile est d'un si beau tissu , qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous serez sans doute surprise , Madame , que le pays ne produise point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raison. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en creusant à deux pieds de terre , on trouve le roc tout calciné : ainsi , ce qui empêche les lapins de gratter la terre et de s'y faire des trous , pourrait bien aussi empêcher les serpens , accoutumés à vivre sous terre , de s'y retirer. Quoi qu'il en soit , l'île de *Mascarin* est peut-être le seul pays du monde où il est certain qu'on n'en trouve

pas ; car on ne doit pas prendre pour un reptile venimeux , un certain lézard qui mord ceux qui osent le toucher. Sa morsure , loin d'être mortelle , ne cause pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal ; mais la description qu'on m'en a faite , a beaucoup piqué ma curiosité. On m'a dit qu'il avait des ailes , et que souvent il volait d'arbres en arbres comme nos cigales. Il ressemble à nos lézards d'Europe , excepté qu'il est plus gros et plus long , et que la couleur de son corps est infiniment plus éclatante et plus variée. On m'a assuré que sa tête était plate et percée par le milieu , de manière qu'on pourrait y passer un fil de fer sans l'offenser. Cet animal est plus commun vers la partie du Sud ; il y est aussi plus gros et plus long , car on prétend qu'on y en trouve d'un pied et demi de longueur.

Cette Ile est couverte d'arbres de toute espèce. Les plus beaux sont ceux qu'on appelle nattiers ou bois de nattes , les ébéniers , dont le bois est luisant , et le benjoin , qui produit une gomme odoriférante dont on se sert au défaut du goudron pour le radoub des vaisseaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses , dont on pourrait faire de très-belles planches , des mâts de vaisseau , des pompes , des parquets , et toutes sortes d'ouvrages de menuiserie , dont le commerce serait facile et d'un grand revenu pour les habitans ; mais on y trouve peu d'arbres frui-

tiers. Le goyavier et le bananier sont les plus communs ; il est vrai que les fruits en sont fort sains , mais à la fin on s'en lasse , à cause de leur fadeur : le dernier de ces arbres est d'un grand secours pour les vaisseaux ; on le coupe par le pied , et l'on se sert du tronc , qui se conserve long-temps vert , et qui est plein d'une eau douce et substantielle, pour nourrir les bestiaux qu'on embarque. Les orangers et les citronniers produisent des fruits en abondance , et cette abondance est cause qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau , semblable , à peu de chose près , à celui du palmier. Un autre petit arbuste produit une noisette médicinale, dont l'usage cause des vomissemens douloureux et de violens maux d'estomac : on l'appelle pignon d'Inde.

De tous ces arbrisseaux le cotonnier est le plus utile et le plus précieux ; son fruit est beau , riche et abondant ; et le coton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Enfin , j'ai vu une espèce d'arbre qui égale par sa hauteur et par sa grosseur les chênes les plus majestueux et les plus superbes que nous ayons en Europe ; il produit au printemps une fleur blanchâtre et moëlleuse , fort agréable à l'odorat ; c'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel , et elles le préfèrent à tous les autres , à cause du parfum qu'il exhale, et dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrain serait assez

favorable à la vigne , cependant on n'a point encore essayé d'y en planter. Outre la boisson de miel dont je vous ai parlé , boisson qui est forte et dangereuse , les habitans de l'Île en composent une autre avec des cannes de sucre qu'ils appellent *frangorin* ; celle-ci est beaucoup plus douce ; elle peut enivrer , mais on prétend que l'excès n'en est pas si funeste que celui de la boisson de miel. Cette dernière liqueur n'est plus guère en usage que parmi les Matelots et les pauvres gens qui n'ont pas de plantations ; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher sur les arbres où les abeilles le déposent ; ils font eux-mêmes leur boisson , où ils mêlent , comme j'ai dit , le suc de certaines herbes , dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez sans doute , Madame , quelle est la couleur des habitans de l'Île ; elle varie selon les familles ; les familles même sont souvent composées de blancs , de noirs et de métis ; cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites : les Français , qui , pour échapper à la fureur des Indiens de *Madagascar* , s'étaient sauvés avec leurs femmes dans l'île de *Mascarin* , avaient des enfans d'un teint basané ; le vaisseau Pirate , qui vint y échouer , était chargé d'esclaves noirs de l'un et de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'Île fit contracter des mariages entre tous ces inconnus , qui s'allièrent indistinctement les uns avec les autres , et il en est résulté un mélange bizarre de couleurs qui surprend tous les

étrangers. Cependant la couleur brune est la plus dominante ; et s'il m'était permis de hasarder une conjecture , je serais porté à croire que cela vient du grand nombre de Matelots Européens qui se sont établis dans l'Île.

Le bruit court que les Hollandais ont formé des desseins secrets sur ce pays , je n'en serais point étonné ; l'indifférence de la Compagnie des Indes pourrait bien leur avoir inspiré des vues d'ambition. L'île de *Mascarin* est fertile ; et les Peuples , faute de commerce , sont malheureux au milieu de leur abondance ; il leur faut une puissance qui les soutienne , qui encourage , qui étende leur commerce , et c'est ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie semble les avoir abandonnés. Jen'examinerai point si les bruits qu'on répand sont fondés ; le temps qui dévoile tout en montrera un jour la vérité ou la fausseté. J'ai l'honneur d'être , etc.



L E T T R E

Du Père Ducros , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , à Monsieur l'Abbé Raguet , Directeur de la Compagnie des Indes.

A Atiancoupan , près de Pondichery ;
ce 17 Octobre 1725.

MONSIEUR,

La paix de Notre-Seigneur.

Je me garderai bien de manquer à la parole que je vous donnai , lorsqu'à mon départ pour les Indes , vous m'engageâtes à vous communiquer mes réflexions sur les Pays par où je passerais. Pouvais-je ne pas m'acquitter d'un devoir aussi essentiel , n'y eût-il aucune promesse de ma part ?

Par le choix , et sous la direction d'un des plus grands Prélats qu'ait jamais eu l'Eglise de France , vous avez eu le bonheur , Monsieur , de contribuer à l'instruction de notre jeune Monarque. Quelque loin que nous portions , avec les lumières de l'Évangile , la nouvelle des beaux commencemens de son règne , le coin de la terre où nous sommes ne lui est pas inconnu. Louis sait fixer les Etats de chaque Couronne , distinguer les

rivages Chrétiens d'avec les rivages Mores , ou absolument Idolâtres ; et ces connoissances si nécessaires à un Roi , lequel a dans tout l'Univers des sujets qui lui obéissent , sont l'heureux effet de vos leçons. Il est donc bien juste que les découvertes et les observations que nous faisons dans nos voyages vous reviennent ; vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaisir de vous rendre , est encore fondé sur d'autres motifs ; une reconnaissance sincère m'en fournit de très-pressans ; je suis peut-être le premier Missionnaire qui ait été honoré de vos instructions depuis que Sa Majesté vous a chargé des affaires de la Religion dans votre célèbre Compagnie. Tous les discours que vous me tîntes quand je pris congé de vous , Monsieur , portaient un caractère de bonté dont l'impression ne s'effacera jamais de mon cœur. Vous prévîtes les fatigues que j'aurais à essayer dans la Mission du Carnate ; vous me les dépeignîtes , mais en même-temps vous m'animâtes à les supporter avec courage , et vous m'en suggérâtes les moyens. Je profite à présent de ces exhortations si pleines de zèle et d'amitié , et je sens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de l'Orient le 11 Octobre 1724 , dans le vaisseau de la Compagnie appelé la *Sirène*. M. le Chevalier d'Albret , qui le commandait , s'y fit , pour ainsi

dire , adorer pendant tout le voyage , par sa douceur , et admirer par sa vigilance et son extrême habileté dans l'art de naviguer.

Etant arrivés à Cadix , après avoir souffert une tempête affreuse , nous trouvâmes cette Ville et toute l'Espagne en pleurs. Elle venait de perdre le Roi Louis I.^{er} M. Parthey , Consul de France , et plusieurs Négocians de notre Nation m'engagèrent à contribuer à la magnificence du Service qu'ils étaient dans le dessein de faire pour ce Prince ; ils me chargèrent des emblèmes , des devises , des Inscriptions , en un mot de toute l'ordonnance de la pompe funèbre. Ce triste travail m'occupa pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Espagnols fût vive , elle était adoucie par la consolation qu'ils avaient de revoir Philippe V sur le Trône ; j'avais célébré à Paris , par des vers , son abdication , mais j'étais bien éloigné alors de penser que je dusse , en moins de six mois , être témoin de son retour à la Couronne :

Par zèle il consent à reprendre
Un Empire qu'il sut quitter par piété :
Du Trône par vertu nous le vîmes descendre ,
Et par vertu l'y voilà remonté.

Dans toute notre traversée , depuis Cadix jusqu'à l'île de France , il ne nous arriva nulle aventure extraordinaire ; et sans un phénomène marin qui attira pendant quelque temps notre attention , nous n'eussions rien découvert de singulier.

Le sixième de Février 1725 , à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale , et à 20 degrés de longitude , sur les deux heures après-midi , nous vîmes sur l'eau une infinité de petites pierres dispersées çà et là ; elles étaient de couleur blanche , assez légères pour surnager , assez fermes pour ne pas se fondre , mais assez peu solides pour céder , lorsqu'avec la main on voulait les rompre. Officiers , Pilote , Matelots , tout le monde fut d'abord surpris à la vue de ces pierres , et l'alarme succéda bientôt à la surprise , parce que nous crûmes apercevoir des brisans à un quart de lieue de nous. Si ces brisans avaient été aussi réels que les observateurs le prétendaient , il y aurait eu d'autant plus de danger , que le vent que nous avions en poupe nous y portait avec beaucoup de force : mais la sonde nous calma ; on ne trouva point de fond : nulle apparence de rocher ne parut ; plus nous avancions , plus la mer se montrait unie , ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret , M. de la Farelle , M. Okart et moi , nous allâmes dans un canot à la découverte de la source des pierres , et nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étaient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de grosses comme la tête d'un bœuf , et cette mesure allait en diminuant dans les autres jusqu'à la petitesse des grains de grès sable. D'intervalle en intervalle nous en rencontrions des pelotons comme si c'eût été de la neige ; la sonde ne nous apprit rien ,

cette mer blanche semblait toujours être sans fond.

De retour au vaisseau , tout le monde raisonna beaucoup sur la nature et l'origine de ces pierres ; nous en mîmes au feu , nous en trempâmes dans l'eau - forte , elles se maintinrent. Sur cette double épreuve nous les déclarâmes pierres-ponces , et nous décidâmes que quelque Volcan les vomissait ; nous osâmes même placer ce Volcan dans les îles de Tristan d'Acugna , fondés sur ce que M. de la Feuillée , qui commandait la *Badine* , nous assura qu'ayant côtoyé ces Îles , il y avait vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes , que n'était celle que nous avions traversée : nous étions à cent trente lieues de ces Îles , ou environ.

Après cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Espagne , je mis pied à terre à l'île de France , appelée ci-devant l'île Maurice. Elle est à l'Orient de Madagascar , à 19 degrés 35 minutes de latitude méridionale , et à 80 degrés 47 minutes de longitude. Les Portugais et les Hollandais en ont joui les uns après les autres. Les cerfs , les cabris , les cochons sauvages qu'on y trouve , les orangiers , les citronniers , etc. sont d'utiles preuves du séjour qu'y ont fait les premiers.

Cette Île a deux ports : le *Port Bourbon* au Sud-Est , et le *Port Louis* au Nord-Est ; le port Bourbon est le plus beau , sa largeur est d'une lieue : trois passes y introduisent facilement les vaisseaux , mais le vent , pres-

que toujours contraire , leur en défend souvent la sortie. Au milieu de ce port , votre Compagnie a fait jeter les fondemens d'une magnifique Citadelle , qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon , par les soins de M. de *Nion* , habile Ingénieur , qui commande pour elle dans l'Ile.

L'Ile de France charme , de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre par-tout de délicieux paysages coupés de collines , de rivières , de vallées , de prairies et de bois , dont les arbres portent de beaux fruits , ou sont propres pour les constructions , et pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main , et de perroquets les uns verts , et les autres gris : quand on en fait crier un , tous les autres se rendent au cri , et l'on s'en saisit très-aisément. En allant d'un port à l'autre , trajet qui est d'environ quatorze lieues (1) , j'admirai une plaine appelée le *Flat* , où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté sont des arbres fruitiers (2) ,

(1) La nécessité de poursuivre les esclaves fugitifs , a donné lieu aux détachemens qu'on a envoyés dans les montagnes , de découvrir de vastes contrées plus fertiles que celle du *Flat*. La terre y est excellente , très-profonde , et propre à porter sans interruption toutes sortes de légumes et de fruits. (Note de l'ancienne Edition).

(2) On a commencé à planter des casters dans l'île de France , et il paraît que ces plantations n'auront pas moins de succès que celles de l'île de Bourbon. (Note de l'ancienne Edition).

de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs ; pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcherait de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine campait un détachement de soldats Français, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux ; ils me racontèrent les dangers auxquels ils étaient exposés nuit et jour, et je pris de là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparaître devant le Souverain Juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, et toujours prêts à fondre sur eux, leur causaient ces alarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces Soldats, qui ne respire encore, que parce que ces inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avaient couvert. Le bras cassé, et le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'était traîné jusques sur un rocher pendant les ténèbres de la nuit. De là, à la faveur de la lumière que répandait un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, et cette troupe barbare danser tout autour avec des cris et des hurlemens horribles. Ce malheureux, quoiqu'estropié, ne laisse pas de servir. (1) Une gratification que la Compagnie

(1) Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la Compagnie sur la fin de Mars de cette année 1727. Dans l'Assemblée du Mardi premier Avril, elle lui accorda une gratification, et pour le reste de ses jours une subsistance honnête dans le port de l'Orient, où elle a fixé sa demeure. (Note de l'ancienne Edition).

lui ferait, serait bien placée, et animerait des troupes qui doivent être continuellement alertes.

Etant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministère Apostolique. Le Curé de ce port croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'était retiré dans l'île de Bourbon. Je le remplaçai tant que je demeurai dans ce lieu ; je dis des Messes de Paroisse ; je fis des instructions, tantôt à la garnison, et tantôt aux Noirs ; je confessai, j'administrai les autres Sacremens selon les besoins, je remplis enfin tous les devoirs Curiaux. Cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différens membres qui composent cette espèce de Colonie, et de connaître à fond ses besoins ; ils seront grands, jusqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse et la pêche y fournissent les alimens ordinaires ; mais comme l'une et l'autre ne sont pas toujours également heureuses, et que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain, on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'île de France, si de nouveaux habitans y mettent quelque jour les terres en valeur, sa situation et la commodité de ses ports la rendront très-importante au Commerce ; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs, et exterminer les rats.

On peut appeler cette Ile le Royaume des rats ; on les voit en corps d'armée descendre

des montagnes, grimper sur les rochers les plus escarpés, se promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages. Ils désolent tout, principalement la nuit : je les ai vus moi-même à l'entrée de la nuit sortir en foule du sein de la terre, comme des fourmis, et porter la désolation en tous lieux ; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance ? pour se garantir de ses insultes, on s'enveloppe comme des morts, et on tâche de s'accoutumer à la sentir sur soi trotter, sauter, se battre. Au réveil, on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a essayées. Je comprends cependant que si l'île de France était extrêmement peuplée, ces animaux nuisibles y diminueraient de jour-en-jour ; et ce qui le démontre, c'est que l'île de Bourbon en était autrefois aussi infectée, et qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui qu'il n'y en avait avant les cultures (1).

Les Nègres marrons ou fuyards, sont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il est plus aisé de se défaire. Ce sont des esclaves achetés à Madagascar, qui après avoir déserté les uns après les autres, se sont rassemblés dans les montagnes, et font de là de très-cruelles excursions sur leurs anciens

(1) L'expérience confirme le jugement du Père Ducros. La Compagnie apprend par les lettres qu'elle vient de recevoir de l'île de France, que cette multitude de rats est fort diminuée, et qu'on y a fait de bonnes récoltes. (Note de l'ancienne édition.)

maîtres. Leur premier dessein fut de repasser dans leur patrie ; et l'on aurait mieux fait de favoriser leur évasion , que de leur en ôter les moyens , en brisant un canot qu'ils avaient construit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra ; ils se sont rendus redoutables à nos gens par leurs ruses , leur hardiesse et leur cruauté ; et dès leurs premières irruptions , ils ont conquis sur eux non-seulement des armes , mais aussi des Nègresses pour perpétuer leur race. Ils obéissent à un Chef ; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : blessé à mort , à la tête de sa troupe , il prit une partie du cuir qui le ceignait en guise de ceinturon , et ayant bouché sa plaie , il s'écarta et alla expirer entre deux rochers. Dix Français périrent en cette rencontre ; il mourut seul de son côté. On lui trouva la tête rasée , et des pendans d'oreille , marque de Royauté chez ces Peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des mesures sérieuses pour ramener incessamment ces rebelles.

Les secours spirituels sont encore plus nécessaires , dans l'île de France , que les temporels ; mais je suis bien sûr que vous ne négligez rien , Monsieur , pour les lui procurer abondamment ; et je dois présumer que le zèle des Missionnaires de saint Lazare que votre Compagnie y entretient , se renouvellera , et ne se ralentira jamais.

Je ne me propose pas de vous entretenir fort au long de l'île de *Mascareigne* ou de *Bourbon* , elle est trop connue. C'est un roc

affreux qui sort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, et à 77 degrés 42 minutes de longitude ; mais ce roc n'est affreux qu'en-dehors ; au-dedans il est très-riant et très-fertile. L'île de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé Ricbourg, qui est le plus ancien des habitans, servit d'abord d'infirmerie pour les malades Français de Madagascar, et de lieu d'exil où l'on reléguait les mutins. Le massacre des Français dans cette grande Ile, est la cruelle époque de notre établissement solide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingts lieues de circuit, et son diamètre est de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne semble être qu'un roc sourcilleux, elle est réellement divisée en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru dignes d'une attention particulière, le volcan, et la montagne de Salases.

Le volcan est la cime d'un mont figuré en pain de sucre. Au-dessous du sommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large bassin, le volcan vomit des torrens de mâchefer enflammé. Le bassin étant une fois rempli, cette matière en dégorge avec tant d'impétuosité et d'abondance, qu'elle a forcé la mer à se retirer assez considérablement, mais les flots regagnent insensiblement leur terrain. Le feu continuel que cette montagne nourrit, se fait voir au voisinage presque toutes les nuits, et cause de temps-en-temps de petits tremblemens de terre, qui varient beaucoup quant au lieu.

C'est, pour ainsi parler , un feu ambulans.

La montagne de Salases est au milieu de l'île , et elle domine sur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer , ou telle autre cause que vous voudrez , élève jusqu'à son sommet , par des voies souterraines , une si grande quantité d'eau , que les trois plus grandes rivières de l'île en sont formées. Ces rivières se précipitent avec une extrême rapidité , et font , sur leur route , un nombre prodigieux de bruyantes cascades. Les autres rivières sont aussi fort impétueuses , excepté celle qui porte le nom de Sainte-Suzanne , qui est assez tranquille , mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de Sainte - Suzanne , de Saint-Denis , et de Saint-Paul , sont les plus considérables de l'île , et les plus habités. A Sainte-Suzanne le terrain est cultivé jusqu'à la mer. C'est principalement là que croît le tabac. Les pâturages sont excellens à Saint-Denis ; de nombreux troupeaux y paissent. On cultive le café au quartier de Saint-Paul.

En général , l'île de Bourbon est si féconde qu'elle est , pour ainsi dire , inépuisable en rafraichissemens. Les bestiaux et les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour ; il suffit d'y répandre le blé et les autres semences. Elle n'a besoin d'aucun repos. Le riz , le maïs , les cannes à sucre y viennent successivement et sans relâche ; tous les oiseaux sont bons à manger dans cette île , sur-tout les merles : il n'y

naît aucun animal dangereux. Le poisson de rivière y sent un peu la vase , mais celui de mer est d'un goût exquis. Le vin du pays est le suc exprimé des cannes à sucre ; il est très-agréable à boire , après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps si pur et si doux , et les eaux y sont si saines , que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur santé. On prétend qu'il n'y a dans l'île de Bourbon aucune plante qui ne soit salutaire ; malgré tout cela on n'y a encore trouvé aucun remède pour la crampe , mal vif et mortel , qui enlève très-soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs.

Les habitans de l'île de Bourbon ont pour Pasteurs des Missionnaires de Saint-Lazare , Prêtres d'une vie irréprochable , et qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation et celle de votre Compagnie.

Notre Passage de cette Ile à Pondichery a été aussi heureux que tout le reste du voyage. Me voici donc , Monsieur , dans le Carnate ; je touche au bord de la sainte carrière que le Ciel me destine. Que le progrès que la Religion fait tous les jours dans cette Ville même , est encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyait à Pondichery aucun Malabare Chrétien , et on y en compte aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 Octobre 1724 , jusqu'au 12 Octobre 1725 , il s'est fait six cent un Baptêmes ,

de Choutres pour la plupart, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un seul Missionnaire, le Père Turpin. Il y a douze à treize ans que le Père Bouchet n'avait qu'un seul Chrétien à *Ariancoupan*; il y en a aujourd'hui près de quatre cens, et de grandes espérances de gagner bientôt à Jésus-Christ plusieurs familles considérables par leurs Castes.

Je voudrais pouvoir vous décrire ici les saints exercices qui se pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'est qu'à une petite lieue de Pondichery, et où nous avons une belle Eglise consacrée à Jésus-Christ, sous l'invocation de sa sainte Mère. On ne peut parler de ce saint édifice, Monsieur, ni y répandre devant Dieu son cœur et ses vœux, sans se souvenir de vos soins obligeans, et des bontés de votre Compagnie. Le Père Orry ne les a pas laissé ignorer. Pendant toute l'année il y a dans cette Eglise un concours édifiant de Fidèles qui y viennent remplir les devoirs solides du Christianisme; mais ce concours devient presque immense pendant les huit jours qui précèdent la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. J'ai eu le bonheur cette année de coopérer de mon mieux au salut de ce grand nombre de Fidèles Français et Malabares, et je vous assure que les exemples touchans de piété dont j'ai été témoin, m'ont souvent attendri jusqu'aux larmes.

La veille de la Fête qui termine toujours la neuvaine, la jeunesse Malabare a repré-

senté cette année-ci , dans une Tragédie , le *Martyre de sainte Agnès*. On a dans ces climats une fureur extrême pour le théâtre. Les bons Poètes sont en grande vénération chez ces Peuples qui n'ont rien de barbare. La poésie jouit dans l'Inde de la faveur des Grands. Ils accordent à ses nourrissons le palanquin , distinction très-honorable.

Le théâtre dressé dans une plaine près de notre Eglise , était vaste. Je n'y allai d'abord que dans le dessein de n'y rester qu'un moment. Mais les acteurs surent m'attacher je ne sais comment ; et j'y demeurai jusqu'à la fin de la pièce avec mon Interprète. Sûrement je n'y vis pas nos règles ni d'Horace , ni de Boileau , mises en œuvre ; mais je fus agréablement surpris d'y remarquer des actes distingués , et variés par des intermèdes , des scènes bien liées , de l'invention dans les machines , beaucoup d'art dans la conduite de la pièce , du goût , et de la bienséance dans les habillemens , de la justesse dans les danses , et une musique fort harmonieuse , quoiqu'un peu bizarre. Les acteurs faisaient paraître une grande liberté , et beaucoup de dignité dans leur déclamation. Aussi avaient-ils été tirés d'une Caste supérieure. Leur mémoire fut fidèle , il n'y avait point là de souffleurs. Ce qui m'édifia le plus , c'est que la pièce commença par une profession authentique du Christianisme ; et que dans toute la suite les dérisions , et les invectives les plus sanglantes contre les divinités du pays , ne furent point épargnées. On en use de la sorte

dans les tragédies Chrétiennes , qu'on oppose ici aux tragédies profanes des Idolâtres ; et elles sont pour cette raison un excellent moyen de conversion.

L'auditoire était au-moins de vingt mille ames qui écoutaient dans un silence profond. On a mis au jour le théâtre Français , le théâtre Anglais , le théâtre Italien , le théâtre Espagnol. Je ne désespère pas que quelqu'un n'y mette aussi le théâtre Indien. Le caractère qui distingue le plus ce dernier , c'est l'action vive et perpétuelle qui y règne , et le soin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non entre-coupées.

Je me tiens actuellement à *Ariancoupan* parmi nos Néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu-à-peu au genre de vie que les Missionnaires sont obligés de suivre dans les terres , pour se rendre utiles au salut des ames. Que la moisson serait grande , Monsieur , s'il y avait beaucoup d'ouvriers ! Plus on s'éloigne des côtes , plus on trouve de Chrétiens. Je ne vous parlerai ni de l'ancien Maduré , ni de Maïssour , où il y a des millions d'ames qui adorent Jésus-Christ. Dans la seule Mission du Carnate , que les Jésuites Français ont fondée , et qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans , on a déjà élevé à la gloire du vrai Dieu onze Temples. Entre la première Eglise qui est à *Pineipondi* , jusqu'à la dernière , il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens , partie *Choutres* , partie *Parias* , et

cette Chrétienté n'est desservie que par quatre Missionnaires , encore n'y en a-t-il maintenant que trois ; car le Père Aubert qui résidait à l'entrée de la Mission , vient de nous rejoindre , pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Pères Gargan et Duchamp demeurent à l'autre extrémité ; et le Père le Gac qui est Supérieur , fait ses excursions de l'un à l'autre bout , pour voir , animer , régler tout , ainsi que dans le reste de l'Inde. Les Brames sont nos plus cruels ennemis , et nous ne pourrions résister à leur fureur , si nous n'étions protégés , comme nous le sommes , par le Nabab ou vice-Roi du Carnate , et par le Grand Mogol même , qui a donné des ordres très-favorables à la Religion. Je compte vous envoyer dans la suite l'histoire de cette Mission , et la carte du Royaume.

Je suis avec respect , etc.



LETTRE

*Du Père Calmette , Missionnaire de la
Compagnie de Jésus , à Monsieur le Mar-
quis de Coetlogon , Vice-Amiral de
France.*

A Ballabaram , dans le Royaume de
Carnate , le 28 Septembre 1730.

MONSIEUR, (1)

La paix de N. S.

LE respect qui abrégéa la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière , m'autorise à donner plus d'étendue à celle-ci , depuis que M. de Cartigny m'a fait connaître votre goût et l'intérêt que vous prenez à la propagation de la Foi dans ces terres barbares. Les vastes mers qui nous séparent de la France , m'ont fait moins sentir , durant six mois de navigation , l'éloignement de l'Inde , que les mœurs et le commerce de la Nation ne m'en font tous les jours apercevoir : c'est par plus d'une raison que les premiers Européens qui l'ont reconnue , ont pu l'appeler le Nouveau-Monde , puis-

(1) Cette lettre n'arriva à Paris que peu de jours après que M. le Marquis de Coetlogon eut été honoré du bâton de Maréchal de France.

qu'en effet tout y est nouveau , la terre , l'air , les saisons , les mœurs , la couleur des hommes , les Lois , la Religion , et tout ce qui peut mettre de la différence entre des Nations que quatre mille ans ont séparées de leur commune origine. Aussi sommes-nous à notre tour pour les Peuples de l'Inde un monde nouveau , avec d'autant plus de vraisemblance que le système de la pluralité des mondes leur est familier , non pas raisonné et embelli , tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle , mais brute , jeté au hasard et reçu sans examen sur la seule foi de leurs traditions. Eh ! qu'iraient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires , eux qui ne connaissent pas celui-ci ? Car la géographie Indienne ne pousse pas jusqu'à la Chine vers l'Orient ; elle ne connaît de terres du Nord au Sud , que depuis le Caucase , jusqu'à l'île de Ceylan , et elle n'est guères moins bornée à l'Occident ; de sorte qu'ils sont étrangement surpris de voir des étrangers qui ne sont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment , et au-delà desquels ils ne pensaient pas qu'il y eût des terres habitées. Comme ils se trouvent placés au milieu des différens pays qu'ils connaissent , que les sciences ont de tout temps fleuri parmi eux et qu'ils ont eu de grands Rois ; l'Inde dans leur esprit est la Reine des Nations , leur Caste d'une origine divine , et les autres hommes comparés à eux ne sont que des barbares. Les Mores qui sont leurs Maîtres , n'ont pu , dans l'espace de plusieurs siècles ,

se tirer du dernier étage où ils les ont placés ; et toute la politesse , le courage , les arts et les sciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos Colonies le relief que la naissance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'est point de Nation qui ne se préfère volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous , l'équité modère la présomption , et le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne se trouve de niveau. Il n'y a de la noblesse que pour eux , de la politesse , de l'esprit , des sciences que chez eux. Il est vrai que le long des côtes le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres notre couleur peut à peine encore s'y défendre de l'opprobre. Si les Fidèles souffrent de la part des Gentils , c'est souvent moins parce que c'est la Religion chrétienne qu'ils ont embrassée , que parce que c'est la nôtre. Si la haine de la vérité qui décrédite leurs erreurs et dégrade leurs Dieux , en est le motif , comme dans les persécutions générales , les engagements qu'ils ont pris avec nous en sont ordinairement le prétexte , et c'est sur ce principal grief , qu'on peut appeler le zèle des Castes , autant que par la jalousie du culte Idolatrique , que les Chrétiens sont bannis de leurs Villes , privés de leurs emplois , et , ce qui est peut-être ici la plus dangereuse de toutes les épreuves , déclarés déchus de leur Caste. De sorte que nous pouvons dire , avec autant de vérité que saint Paul , *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*. Cette Ville a donné plus d'une

scène en matière de persécutions ; je ne fesais qu'entrer dans la Mission lorsque la dernière s'est élevée.

Ballabaram, Capitale de la Principauté de son nom, est par les treize degrés vingt-trois minutes, latitude Nord observée, et neuf de longitude estimée. Cette Ville, considérable par elle-même, l'est encore plus par le siège qu'elle soutint il y a vingt ans contre toutes les forces du Roi de Maïssour, et par la défaite d'une armée de cent mille hommes, qui termina leur différend. C'est sous ce Prince qui soutint ce siège que nous avons fait cet établissement. A peine fut-il mort, qu'on sollicita vivement son successeur de détruire l'Eglise et de nous perdre. Il calma l'orage par sa réponse : *A Dieu ne plaise, dit-il, que j'éteigne la lampe que mon père a allumée.* Le frère a succédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'est pas rare dans l'Inde. Son état est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs tant Villes que Citadelles, et entretient une armée de vingt mille hommes. Le Révérend Père Supérieur, qui avait soin de cette Mission, bâtissait une nouvelle Eglise, parce que l'ancienne ne pouvait plus contenir les Chrétiens qui s'y rendaient aux grandes fêtes. Le Prince avait donné permission de couper le bois dans ses forêts, et l'ouvrage s'avancait à la consolation des Fidèles, et à la gloire de la Religion. Tant de prospérités ne pouvaient qu'irriter l'ennemi commun du salut des hommes, qui s'est mis depuis plusieurs

siècles en possession de l'Inde par l'Idolâtrie. Il inspira ses Ministres, ameutâ les Peuples, souffla l'esprit de sédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du Prince, et dispersa dans peu de jours le troupeau que le Père de famille nous avait confié. Trois choses arrivées l'une sur l'autre préparèrent à cet évènement, et allumèrent peu-à-peu l'incendie. Un homme aigri contre son beau-père par un procès qui ne réussissait pas à son gré, le déféra au *Gourou* du Prince comme Chrétien, et profitant de la connaissance qu'il avait de notre Culte et de nos liaisons avec l'Europe, lui dit que les Chrétiens traitent de Démon les Dieux du pays, et que ceux qui sont venus porter cette Religion dans l'Inde, ne sont que des *Pranguis*. La dernière accusation est aussi décisive pour nous attirer le plus grand mépris, que la première l'est pour exciter la haine des Prêtres Gentils.

Prangui, est le nom que les Indiens donnèrent d'abord aux Portugais, et par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes Nations qui composent nos Colonies, désignent assez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-Angui*, qui signifie dans la langue du pays, habit étranger. Il paraît plus vraisemblable que c'est le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F, prononcent à l'ordinaire par un P, et que ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, et qu'ap-

paremment ce sont les Mores qui l'ont introduit ici.

Le *Gourou* du Prince , animé déjà par ses pertes , contre la Loi chrétienne , et voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il lève sur ses Disciples , saisit aussitôt cette occasion de ruiner l'ouvrage de Dieu. Les *Dasseris*, sectaires de *Vistnou* comme lui , ne lui manquèrent pas au besoin. Ils allaient au son de leur tambour ou de leur cor irriter la populace , et s'assemblaient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais comme sans l'armée , ils ne pouvaient se promettre des succès , ils n'oublièrent rien pour la mettre de leur côté. Elle était déjà ébranlée , lorsqu'un second évènement la détermina. Un soldat demi-fou , soit de lui-même ; soit par une instigation étrangère , vint un soir , au temps de la prière , dans l'Eglise , où le Père Duchamp , Missionnaire , et quelques Fidèles étaient assemblés. Il avait le poignard à la main , dont il donna contre les murailles , et s'avancant vers l'Autel , frappa à coups redoublés sur le balustre. On le fit retirer. Le Missionnaire , qui ne s'était aperçu de rien , étant tourné vers l'Autel , le trouva au premier détour près de la porte de l'Eglise. Le poignard , qui brillait dans les ténèbres , le fit douter de son dessein. Mais les domestiques et les Chrétiens , qui accoururent , le chassèrent. Comme ils le suivirent jusques dans la Ville , où ils voulaient aller porter leurs plaintes , le soldat prit une pique , et en

blessa légèrement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autorisé à porter sa plainte, et le fit sans consulter le Missionnaire. Le soldat fut chassé du service, mais l'armée aigrie déjà par le *Gourou* du Prince et par ses suppôts, se crut offensée dans la personne du soldat, de sorte que tout parut s'unir contre nous. On avait déjà voulu intéresser le Prince par des raisons d'Etat. C'était, disait-on, une Forteresse que nous bâtissions. Il envoya sur les lieux, et ayant appris qu'il n'était question que des murailles de l'Eglise, dont les fondemens et le mur à demi-hauteur d'homme, étaient de pierres, afin de l'affermir contre les pluies; il fut content, et nous fit dire de bâtir le reste en terre. C'est ce que nous fîmes, et sans rien changer au dessein de la construction de notre édifice, il fut convaincu de notre obéissance. On avait laissé quelques piquets sur le haut du toit pour y mettre une Croix et quelque autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombre au Prince. C'était, disaient-ils, des vases d'or que nous voulions y mettre. Le Prince nous fit dire d'abattre les piquets, et ils furent abattus. Le Prince paraissait aux ennemis de la Loi chrétienne avoir trop d'équité et de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'Eglise, ils crurent y réussir en attaquant la personne du Missionnaire. Et c'est ici la troisième cause de la persécution.

Un Gentil qui faisait semblant de prendre

goût aux vérités de la Religion, venait assez fréquemment voir le Missionnaire. Comme nos chambres sont à rez-de-chaussée, à la manière des Indiens, un jour que le Père lui parlait à la fenêtre, il laissa tomber adroitement son petit sac dans la chambre. Le Missionnaire, qui crut voir en cela plus de surprise que de dessein, le lui remit entre les mains. Le Gentil revint un autre jour, et sans que personne s'en aperçût, il cache sa bourse ou son petit sac dans l'ouverture qui est entre la muraille et le toit, et se retire. Peu de jours après il prend le Catéchiste à partie, et redemande son sac avec trente pièces d'or qui étaient, disait-il, dans sa bourse. Au mot de pièces d'or le Catéchiste s'aperçut de la friponnerie du Gentil, et sans reconnaître le sac, il lui répondit que ne l'ayant confié à personne, il n'en devait demander compte qu'à lui-même. Le Gentil se mit alors à se plaindre, à crier, et à faire retentir toute la Ville de la calomnie. L'affaire fut portée au Palais : comme on y connaît notre désintéressement, et que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs *Gouroux*, on n'avait garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur, désespéré de voir son stratagème inutile, se jette et se roule par terre en présence du Prince, comme si une espèce de folie lui avait troublé l'esprit, et qu'il eût senti de vives douleurs. En même-temps le père du prétendu fou se plaint que le Missionnaire a ensorcelé son fils par des oranges

qu'il lui a données. Un des Princes qui était là présent , découvrit le stratagème : « Au- » jourd'hui même , dit - il , j'ai mangé des » fruits du jardin des Pères , et je me porte » bien. Que veut dire cet insensé ? »

Plus on trouvait de tranquillité au Palais , plus le feu s'allumait dans la Ville. Le nombre des Dasseris croissait de jour-en-jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte et les lettres du *Gourou* appelaient à la poursuite de la cause commune. Le Père Duchamp et le Père Ducros , qui étaient alors dans l'Eglise , apprenaient à tout moment qu'on était sur le point de la détruire : les faux frères venaient donner des conseils timides ; les soldats y paraissaient par troupes , et les Dasseris rassemblés en grand nombre s'avançaient les armes à la main au son de leur tambour et de leur cor , pour venir abattre notre Eglise. Ils furent arrêtés à la porte de la Ville par ordre du Prince , à qui ces voies séditionnaires déplaisaient d'autant plus , qu'on n'ignorait pas qu'un Missionnaire de Maduré fût , il y a quelques années , si maltraité , dans une émeute de Dasseris , qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Cependant le Prince parut enfin se rendre et nous fit prier de nous retirer. Ses Officiers vinrent porter cette parole , escortés d'une multitude de soldats qui remplirent la cour de la maison et de l'Eglise. Le Père Duchamp répondit qu'il ne pouvait se retirer , ni pour notre honneur puisque nous étions accusés , ni pour celui du

Prince, à qui l'émeute du Peuple et de l'armée faisait violence, et qui ne nous donnait ce conseil que parce qu'il craignait pour nous. On fit encore diverses propositions, et l'on pressa plus que jamais les Pères de se retirer. Comme on ne gagnait rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au grand Prévôt : « Que ne lui faites-vous sauter la tête? » Cependant le Père n'entendit pas ces paroles, et il ne croit pas qu'on doive absolument y ajouter foi.

Il arriva par une suite inévitable de la persécution suscitée contre le Missionnaire, que l'orage tomba sur les Chrétiens. Les Dasseris se réunissaient hors de la Ville pour faire parade de leur nombre et de leur force, tandis que l'un d'entr'eux, la clochette à la main, achevait d'ameuter la Populace contre les Fidèles. C'est alors que, soit par l'ordre du Prince, qui craignait ces mouvemens populaires, soit parce qu'il les favorisait sous main, on publia dans la Ville à son de trompe la destitution des emplois et l'exil de tous les Chrétiens ; on les déclara infames et déchus de leur Caste, avec défense à tous les ouvriers et artisans de les servir ; on jeta de la boue dans leurs maisons, et on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la Capitale venait de faire, les Villes du second ordre et les Villages le firent à son exemple. Quoique, généralement parlant, l'Indien soit timide, et aime la vie, je ne sais si la mort serait pour eux une épreuve plus difficile ; car, sans

parler de la Caste , dont ils sont extrêmement jaloux , la famine désolait le pays , et c'était les condamner à mourir lentement de misère.

Pour peu qu'on connaisse l'Inde et l'esprit Asiatique , on ne sera pas plus surpris de voir des chûtes en une conjoncture pareille , que de voir Israël se couronner de fleurs aux fêtes de Bacchus , sous la persécution des Rois de Syrie. Jérusalem opposa les Machabées au torrent de la séduction. Je n'ose leur comparer la générosité de plusieurs de nos Chrétiens qui ont tout quitté , patrie , emploi , caste , fortune , puisqu'il ne s'est point agi de répandre leur sang. Mais Dieu a par-tout ses ames choisies , et *Ballabaram* n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois frères qui avaient quitté leurs biens et leur patrie durant la persécution de *Devandapallé* , perdirent de nouveau ce qui leur donnait de quoi vivre. L'un d'eux , nommé Paul , en a depuis reçu la récompense. Je ne me souviens pas d'avoir vu mourir personne avec autant de desir et plus d'assurance de l'autre vie , qu'il en a fait paraître. Quelques Brames ont paru sans rougir dans les assemblées , où on les exterminait de la Caste , comme les Juifs bannissaient les premiers Chrétiens de la Synagogue , et ce n'est qu'avec peine que ces Brames ont obtenu dans la suite d'être réhabilités. Un *Golla* , Chef de Caste , dans le pays de *Ballabaram* et au-delà , soutint avec fermeté une pareille épreuve. Le Chef d'un

Village fut réduit, en quittant sa Patrie et son rang, à gagner sa vie en coupant des fagots dans la forêt, et a conservé jusqu'à la mort, à la faveur de la pauvreté qu'il a choisie, toute la pureté de sa Foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le Révérend Père Supérieur de la Mission bâtissait alors à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs qui y ont formé une Chrétienté de Confesseurs de Jésus-Christ : plusieurs allèrent chercher de l'emploi chez les Princes voisins. Le reste, à la réserve de ceux qui sont tombés, s'est dispersé en différens pays, Dieu l'ayant peut-être permis, pour répandre en des lieux où il n'est pas connu la vérité de sa Doctrine, et la gloire de son nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la faiblesse, on peut dire que plusieurs ont plutôt craint de paraître Chrétiens, qu'ils n'ont cessé de l'être ; telles sont la plupart des femmes auxquelles on n'a eu guère à reprocher d'avoir pris aucun signe de Gentilité. Il a été question pour les hommes de se marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon, comme presque tous ceux qui vivent à la solde du Prince, ou qui ont de l'emploi ; ces sortes de marques n'étant pas exemptes de superstition, nous ne les souffrons pas aux Chrétiens. A cela près, l'Idolâtrie n'a pas été leur crime, la promptitude du repentir a fait connaître qu'ils n'avaient pas commis cette faute sans remords. Mais peut-être ferais-je mieux d'oublier ces faibles Néophytes, qui, pour avoir

rougi de l'Évangile au temps de la tentation , sont indignes de toute excuse.

Sur ces entrefaites le Révérend Père Supérieur qui se pressait de finir l'Église de *Vencatiguiry* arriva pour soulager les autres Missionnaires. Il y eut entre les trois Pères un combat de générosité , à qui resterait pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le Supérieur le termina. Il resta seul , et les Pères allèrent prendre soin des autres Églises. Quoique les attroupemens ne fussent plus les mêmes , et que le feu parût amorti , on parlait encore de venir massacrer le Missionnaire , jusqu'à désigner pour cela un jour que le Prince devait aller à la campagne. Les meubles de l'Église , les livres , et les autres effets avaient été la plupart transportés ailleurs , et on se préparait à tout évènement. Grâce à Dieu , le calme revint , et notre Église est plus affermie que jamais.

Une maladie populaire , dont Dieu a affligé cette Ville , a été regardée du Peuple et des Grands , comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. Dans le fort d'une affliction si générale , un Dasseri vint à l'Église : « C'est pour cette Église , » dit-il , qu'on a voulu renverser , que Dieu nous punit. Mais la Ville périra , et l'Église subsistera. » En même-temps il mit de la terre dans sa bouche pour marquer sa douleur , et se retira.

La disette générale qui dura près de trois ans , et divers évènements qui suivirent

de près cette persécution , persuadèrent encore davantage que le Ciel était irrité , et vengeait sa cause. Un Brame des plus animés contre les Chrétiens , mourut et fut mangé des chiens , ce qui passe pour la dernière infamie dans sa Caste , où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le *Gourou* du Prince fit une perte considérable dans sa famille. Un Chrétien qui avait été Catéchiste , et que la corruption des mœurs , plus que toute autre chose , avait fait apostasier , se mêla de sorcellerie. Un Chef de Village , que le Démon tourmentait , attribuant cette possession à quelque sortilège , le fit prier de l'endélivrer. Celui-ci le promit , et s'étant transporté avec toute sa famille dans le Village du possédé , il se mit en devoir de chasser le Démon. Le Démon sortit en effet du corps du possédé , mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciste , qui , dans le moment même , s'écria d'un air effaré : « J'ai réussi , mais il m'en coûte la vie. » Peu après il perdit toute connaissance : après avoir demeuré trois jours en cet état , il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens , plus que toutes les autres Nations , de laisser un cadavre dans le Village , ils furent si effrayés que personne n'osa en approcher : ainsi le cadavre resta deux jours sans sépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenait , obtinrent , à force de prières , qu'on creusât une fosse , où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré , dont la chair était

en

en pièces , et les membres dispersés de tous côtés.

Puisque je parle de possession du Démon , je joindrai au fait que je viens de rapporter un évènement singulier dans le même genre , qui s'est passé tout récemment dans la Mission de *Maduré* ; je l'ai appris du Missionnaire qui m'a succédé dans l'Eglise de *Pouchpaquiry* , et qui a vu l'homme dont il est question.

Les Danois établis à Trinquebar , sur la côte de Coromandel , ont des Ministres Luthériens entretenus par le Roi de Danemarck , pour pervertir les nouveaux Fidèles ; au moyen d'une Imprimerie qu'on leur a envoyée , ils ont donné une édition du nouveau Testament en Malabare , avec quelques autres livres de leur composition. Les Missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux Fidèles le préservatif , soit en excommuniant et brûlant publiquement le nom de ceux qui se sont laissés séduire ; comme le Révérend Père Beschi , Italien , a fait la dernière fête de Pâques en présence de dix mille Chrétiens , soit en réfutant par de savans écrits les erreurs des Hérétiques , comme le même Missionnaire les a réfutées en habile Théologien , et en Maître de la langue , qu'il possède mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main , n'est pas un petit obstacle à notre zèle ; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenses qu'on fait pour eux. Parmi ceux que la sé-

duction ou l'intérêt avait entraînés dans le parti hérétique , un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisait par des Gentils dans la ville de *Tanjaour* ; le Démon sortant du corps du possédé , entra dans celui de la femme hérétique. L'Exorciste en fut très-surpris , et en demanda la raison au malin esprit. « C'est , répondit-il , que celle-ci » est mon bien aussi-bien que l'autre. » Le mari effrayé de l'aventure , reconnut sa faute , et , touché d'un vif repentir , il conduisit sa femme à notre Eglise d'*Elacourichi* , où prosterné à terre et fondant en larmes , il demanda pardon à Dieu de sa faute , après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs , et l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive , elle fut dans le moment délivrée de la possession du Démon. C'est un fait public et constant (1).

Tandis que le Missionnaire , qui était venu d'*Elacourichi* , me faisait le récit de cet événement , une persécution qui s'était élevée à *Trichirapali* , mettait toute la Mission du Maduré en danger. Un homme du palais , *Modely* de Caste , et substitut du *Dalwai* , ou Général des troupes , alla un jour avec des soldats dans un Village de Chrétiens pour y brûler l'Eglise. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le

(1) Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions , et parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter , et parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Évangile et dans l'Histoire ecclésiastique.

feu , comme il l'avait résolu. Mais , pour ne pas s'en retourner en vain , il se saisit du Catéchiste , le maltraita cruellement , et le chargea de fers. Peu de jours après , quelques dames s'étant intéressées dans cette affaire , le Catéchiste fut mis en liberté. Cette démarche du *Modely* n'était rien moins qu'une colère passagère : on vit bientôt que c'était le fruit du dessein que le *Dalavai* avait pris avec lui de renverser la Religion chrétienne dans le Royaume de *Trichirapali*. Car , peu de temps après , il brûla un Village tout Chrétien , avec l'Eglise qui y était bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il se saisit , après bien de mauvais traitemens , eurent les oreilles coupées. On enleva de l'Eglise la statue de sainte Barbe , que le *Modely* fit suspendre à la porte de la ville de *Trichirapali* , ou , comme on l'appelle dans le pays , de *Tirouchinnapallé* , pour en faire un sujet d'opprobre à notre sainte Religion. Après qu'elle y eut été exposée quelques jours , un *Brame* , favori du Roi , et par là même redouté , prit notre parti , mit à l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte , et fit craindre aux auteurs de cette violence , son pouvoir sur l'esprit du Prince. Le salut nous est venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la Religion que la Caste des *Brames*. Ce sont eux qui séduisent l'Inde , et qui inspirent à tous ces Peuples la haine du nom Chrétien. Pour un qui nous tend la main , on en trouve mille qui nous

eussent volontiers poussés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, et nous en ramène ? *Qui deducit ad inferos et reducit.*

Les choses en étaient là, lorsque je reçus des lettres, par lesquelles nos Pères recouraient à la protection du *Nabab*, ayant peine à croire que l'amitié d'un *Brame* pût être de longue durée, et tout étant à craindre, si quelque intérêt temporel l'unissait à nos ennemis. Je me rendis pour ce sujet à *Velour*, où le Père Aubert, Missionnaire de *Carvepondy*, se rencontra avec moi. Le sujet qui l'amenait était une autre persécution qui concernait son Eglise. Comme il n'est personne dans la Mission qui ait autant de rapport et d'accès que lui auprès des Seigneurs Mores; que c'est particulièrement ce Père, qui, dans les affaires difficiles, en a toujours été écouté favorablement, je remis entre ses mains l'affaire de *Tirouchinnapallé*, pour laquelle il oublia le sujet qui l'emmenait, et ne pensa à son Eglise particulière, que lorsqu'il eut obtenu les lettres dont la Mission du Sud avait besoin.

Carvepondy est la première Eglise que les Fondateurs de la Mission de *Carnate* ont bâtie. Comme elle est dans un terrain qui dépend des *Brames*, quoique sujet au *Nabab*, elle est, plus que toute autre Eglise, exposée à leur persécution. Ils n'ont cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les Missionnaires, et

bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, Seigneurs de cette contrée; comme ils n'ont pas cessé d'être les ministres de Satan, ils n'ont jamais perdu de vue le dessein de ruiner et notre Eglise, et la Chrétienté qui en dépend.

Cette dernière année, un *Reddi*, créature du Gouverneur d'*Outremalour*, ayant eu en chef le Village de *Carvepondy*, vint rendre visite au Missionnaire. Comme il parut à la porte de la chambre avec ses *Brames*, sans se faire annoncer : « vous me faites honneur, leur dit le Missionnaire, mais vous m'en auriez fait davantage, si vous m'eussiez fait avertir de votre arrivée ». La visite se passa assez bien, et le *Reddi* sortit avec un air content. Mais les *Brames* relevèrent malignement cette parole du Père, et ayant aigri son esprit, il revint une seconde fois, non pas pour faire civilité, mais pour demander au Missionnaire, avec une espèce d'insulte, de quelle autorité nous occupions ce terrain, et de qui nous le tenions. Le Père lui fit voir la patente du grand *Nabab*, ou vice-Roi du *Carnate*, que celui-ci rejeta avec dédain comme une chose dont il se mettait peu en peine. Le Missionnaire jugea aisément à ce mépris qu'il était soutenu. Aussi le *Reddi* ne tarda-t-il pas à nous faire une guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec des menaces pleines de fierté et d'orgueil, une défense de toucher ni aux fruits, ni aux arbres, ni aux légumes de notre jardin. Comme on ne fit pas grand cas de cette défense, il envoya ses

gens pour cueillir nos fruits. Ils montaient déjà sur les arbres, lorsqu'on leur envoya dire de se retirer, les avertissant que si le *Reddi* demandait honnêtement des fruits, on lui en donnerait, comme il savait bien qu'on en donnait volontiers à tout le monde; mais que sa manière d'agir était contre tout usage. Le *Reddi*, encore plus irrité, vint lui-même avec des soldats, fit défense aux Catéchistes, et aux autres Chrétiens logés dans la résidence, d'en sortir, même pour aller puiser de l'eau, les menaçant, avec des sermens exécrables, que s'il en trouvait quelqu'un dehors, il lui ferait couper les pieds et les mains. En sortant, il ferma la porte de l'enclos, et y apposa le sceau, selon l'usage du pays, afin qu'on n'en pût sortir.

Ce procédé était trop insensé, pour qu'on s'en inquiât. Le Missionnaire ouvrit la porte, et se retira au Village le plus voisin, où il y avait quelques maisons de Chrétiens, dans le dessein de continuer sa route le lendemain vers *Arcade* ou *Velour*, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le Village, qu'il vit arriver le Père Vicary, Missionnaire de *Pinnepundy*, qui ne savait rien de ce qui se passait. C'était une rencontre heureuse, et ménagée sans doute par la Providence, afin que l'absence du Missionnaire n'enhardît point le *Reddi* à rien entreprendre contre sa maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, et du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille

jusqu'à la première lettre qu'il reçut. Le Père Aubert jugeant plus à propos de suivre l'ordre naturel, afin de n'offenser personne, s'adressa d'abord au Gouverneur de *Carvepondy*, qui était à Arcade.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le *Reddi*, et le porter à faire de nouvelles vexations. Le More Gouverneur d'*Outremalour*, n'avait procuré le Village au *Reddi*, son homme de confiance, que dans le dessein de l'usurper et de se l'approprier; de sorte que le *Reddi* se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son Gouverneur immédiat. Le Père Vicary eut donc de nouvelles bourrasques à essuyer: le *Reddi* renouvela les premières défenses, à cela près qu'il n'osa plus mettre le sceau à la porte. Il fit le tour de la maison avec sa troupe, criant de toutes ses forces, d'un air triomphant, que s'il ne venait pas à bout de renverser la maison ou l'Eglise, comme il l'avait entrepris, on pouvait le traiter de *Paria*, ou qui pis est, de *Prangui*. Il voulait être entendu du Missionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa aussitôt le Père Aubert du succès qu'avaient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du *Nabab Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le Gouverneur d'*Outremalour*, l'affaire changea de tribunal; c'était pour ménager tout le monde qu'on suivait les degrés de subordination, car du reste notre avantage ne s'y trouvait guère. Le protecteur du *Reddi* devenait son

Juge , et le même Gouverneur qui avait autrefois tenu le Père Mauduit en prison durant quarante jours , semblait être moins notre Juge que notre Partie ; aussi ne fit-il que lier la plaie , sans y apporter aucun remède.

Le *Nabab* , instruit de ce qui se passait , prit le parti de renvoyer le Père Aubert à son Eglise , dans un de ses palanquins , avec une escorte de soldats. « Je vous donne de » plus , ajouta-t-il , un de mes soldats à » votre choix , pour vous servir de sauve- » garde , et demeurer dans votre maison » comme dans son poste naturel. Il est en » votre disposition , et je ne serai son Maître » que pour lui payer la solde ». N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur , que les Mahométans , ennemis jurés du nom Chrétien , en soient devenus l'appui ? L'arrivée du Missionnaire dans son Eglise déplut fort au Gouverneur d'*Outremalour*. Il se joignit au *Reddi* pour nous perdre. Comme le *Nabab* de *Velour* a un Supérieur , qui est le *Nabab* d'*Arcade* , dont la dignité répond à celle de vice-Roi du Carnate , il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parlait même de lui donner trois mille pièces d'or , s'il livrait le Missionnaire à leur discrétion. Le *Reddi* , de son côté , parcourait les Villages voisins , et en assemblait les Chefs. « Je vais , leur dit-il , dé- » truire l'Eglise et la Maison du Mission- » naire. Les Mores feront du bruit , mais » il est rare qu'ils punissent de mort. On

» les appaise aisément avec de l'argent. Il ne
» s'agit de votre part que de contribuer au
» paiement de l'amende , et nous sommes
» sûrs du succès ». Les Chefs des Villages
refusèrent d'entrer dans une affaire si odieuse ;
et nous , nous eûmes lieu d'être contents du
train qu'elle prenait à *Arcade*.

Dosthalican , qui en fut le premier instruit , (c'est le neveu et le successeur désigné du vice-Roi ,) nous renvoya au *Nabab* , en disant que , s'il s'en mêlait lui-même , il ferait couper la tête au *Reddi*. Ce Seigneur a dit , en quelque occasion , à des Européens , qui me l'ont rapporté , que s'il n'était pas Mahométan , il se ferait Chrétien , et qu'au culte des images près , il approuvait tout ce que notre Religion enseigne.

Le *Nabab* avait été prévenu par M. Pereyra , son Médecin , et par *Chittijorou* , le favori et le Ministre du vice-Roi , qui venait de nous donner un terrain pour bâtir une Eglise dans la ville d'*Arcade* ; comme il se trouva présent , il appuya fortement nos intérêts , de sorte que le Gouverneur d'*Outremalour* , qui était dans l'antichambre , ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre nous , sinon que nous fisions par-tout des Disciples. « Aimez-vous mieux , » lui répondit le vice-Roi , servir le Diable que le Dieu des Chrétiens , qui , après » tout , est le vôtre et le mien ? Depuis trente » ans , ajouta-t-il , que les *Saniassis* sont dans » le Pays , a-t-on reçu aucune plainte de » leur conduite ? Vivez en paix avec eux , et

» que je n'entende plus parler de cette affaire ». Le Gouverneur d'*Outremalour* fut à peine revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits de la part du Missionnaire; il prit occasion de ce présent pour se réconcilier avec nous, et c'est ainsi que l'affaire se termina.

Il n'y avait pas long-temps que le vice-Roi du *Carnate* nous avait donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la Religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux à la simple prière des Chrétiens, sans attendre que les Missionnaires lui en parlassent. La chose se passa dans le district de *pouchpaquiry*, dont j'étais alors éloigné de deux journées. J'appris à mon retour la victoire en même-temps que l'épreuve des Confesseurs de la Foi, qui, au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des Chrétiens me donna lieu de les distinguer de la foule, et de faire honorer leur constance.

Il y avait une Fête d'Idole dans le village d'*Ariendel*. Parmi les cérémonies ordinaires de cette Fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la Déesse avec un jeune Indien de la Caste des *Parias*, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'Idole; et si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, et que personne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque Village un homme de service, appelé *Totti*,

qui est chargé des fonctions publiques , et entr'autres de celle-là , dans les lieux où l'Idole est honorée. Ils sont quelquefois deux , et alors ils partagent ensemble et le service et les droits qu'ils perçoivent dans le Village. C'est à la faveur de cette société que la famille dont je parle se dispensait depuis plusieurs années de toute action publique qui était mêlée de superstition , laissant à leur confrère Gentil le soin des cérémonies idolâtriques. L'année dernière , le Gentil se brouilla avec cette famille , et lorsqu'il fut question de la Fête dont je parle , il répondit que ce n'était pas son tour , et qu'on n'avait qu'à s'adresser à son associé. Sa vue était de brouiller la famille Chrétienne , ou avec le Village , ou avec les Chrétiens. Ceux qui composaient cette famille ne balancèrent point sur le parti qu'ils avaient à prendre. Comme le Chef du Village disputait avec eux pour les engager , de gré ou de force , à faire la fonction de mettre le bracelet à l'Idole , ils répondirent constamment qu'ils ne reconnaissaient par leurs fausses Divinités. La dispute s'échauffait par le concours des voisins et par la fermeté des prosélytes , lorsque le *Brame* , Intendant de ce Canton , passa dans son palanquin. Il demanda quel était le sujet de cet attroupement et de leurs contestations. A peine lui eût-on répondu que ces Indiens refusaient de donner le bracelet à l'Idole , et qu'ils parlaient de leurs Divinités avec le dernier mépris , que , transporté de colère , il jeta un bâton armé de

fer à la tête de l'un d'eux , qui heureusement évita le coup , après quoi il les fit saisir et mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étaient échappés dans le tumulte , et voyant le tour que prenait cette affaire , étaient allés en donner avis aux Missionnaires.

Les Chrétiens de la Caste des Parias qui sont à *Arcade* , furent informés d'abord de ce qui se passait , et ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères : comme ils ont soin la plupart des éléphants et des chevaux de l'armée , ils appartiennent en quelque sorte au vice-Roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de sa Cour :
» C'est une affaire que j'ai à cœur , répondit
» le vice-Roi ; puisque c'est vous qui m'en
» parlez , je ne puis la remettre en de meilleurs
» mains ; je vous en abandonne le
» soin ». Celui-ci s'en fit instruire à fond par le Catéchiste , et voulut ensuite l'entendre parler de la Religion chrétienne en présence de ceux qu'il avait rassemblés. Il se fit montrer nos chapelets , il loua l'usage de la prière et du jeûne , et donna de grands éloges aux Chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Mores ont de notre sainte Religion , c'est la vie exemplaire que mènent les Chrétiens qui sont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la Ville , ils ont leurs Eglises ; mais quand l'armée marche , afin de pouvoir continuer leurs assemblées et leurs prières en commun , selon ce qui se pratique dans cette

Mission , ils ont au milieu de leurs tentes une tente particulière , qui est comme une Eglise ambulante ; elle est dans le camp ce qu'était le Tabernacle de l'Alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'*Ariendel* , l'Officier More envoya ordre au Brame d'élargir les deux frères Chrétiens , et de venir rendre compte de sa conduite. Ces Chrétiens étaient le plus étroitement resserrés ; on leur avait enclavé les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre qu'ils ne pouvaient ni traîner ni mouvoir : durant neuf jours que dura leur prison , ils y furent attachés nuit et jour sans pouvoir se remuer de leur place. On avait déjà chassé leur famille de la maison , enlevé les bestiaux , et mis le sceau à la porte. Le *Brame* ayant appris que ces prisonniers avaient le Chapelet au cou , et faisaient leurs prières à l'ordinaire , entra en fureur ; il ne parlait plus que de leur trancher la tête : quoique la chose passât son pouvoir , ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les Dieux du Pays ; mais nos Chrétiens répondirent avec fermeté , que quand on avait une fois connu et embrassé la Loi chrétienne , qui était la seule véritable , il n'était pas possible de l'abandonner. Le P. Aubert , Missionnaire de *Carvepondy* , traitait , par le moyen du Catéchiste , de l'élargissement des prosélytes , avec le Gouverneur de *Tirouratourou* , auquel le Brame persécuteur

était subordonné , lorsque les ordres vinrent de la Capitale , qui firent entièrement cesser cette persécution.

Jusqu'ici , Monsieur , je n'ai eu l'honneur de vous entretenir que de nos peines et de nos combats. Pour ehanger de matière et finir ma lettre par ce qu'elle peut avoir de plus intéressant , je joins ici une prophétie Indienne , qui prouve ce que dit saint Paul , que Dieu n'a pas laissé les Gentils sans témoignage , et qui , en établissant parmi eux la connaissance du Rédempteur , justifie dans celles de Jacob le sens de ces paroles : *ipse erit expectatio gentium* , il sera non-seulement la ressource , mais l'attente des Gentils. C'est un monument tiré des livres anciens : la prédiction y est si précise , et les caractères du Rédempteur si marqués , qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Ecritures , ni méconnaître la source où ils l'ont puisée. C'est le Révérend Père Supérieur de la Mission qui m'a fait remarquer ce texte , et la lecture que nous en avons faite ensemble nous a fait convenir de la justesse de ses rapports. Voici le texte auquel je joindrai la réflexion que ce Père m'a écrite depuis sur ce sujet.

Dans le livre du Poème nommé *Barta-chastram* , troisième volume , qui a pour titre *Arannia-Parvam* ou Aventures de la Forêt , après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du *Caliougam* , qui est , selon les Indiens , le quatrième âge du Monde , et celui où nous

vivons : *Marcandeyoudou*, sage Indien, adressant la parole à *Darma-Rajou*, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la manière suivante, qui est la traduction littérale des propres paroles qu'on trouvera au bas de la page.

« (1) C'est alors, je veux dire à la fin du » *Caliougam*, qu'il naîtra un *Brame* dans » la ville de *Sambelam*. Ce sera *Vistnou* » *ïesou*. Il possèdera les divines Ecritures » et toutes les sciences, sans avoir employé » pour les apprendre que le temps qu'il faut » pour prononcer une seule parole. C'est » pourquoi on lui donnera le nom de *Sarva-*

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramamouna Vistnou ïesoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo sacala veda chastramoulou neritchi Sarva Beoumodou anipintsou coui appoudou ïevariki sçaxiam gani Vistnou ïesoudou Branimanou goudou conï Brammana sametabouga boulocamouna Santcharam sess adarma vrourtini naratche mlexioulanou samharinchi appoudou sattia durnam nilpi appoudou Brambanoudou achva meda ïagamoulou tchessounou appoudou a Vistnou ïesoudou boumi anta Bramhalakou dumanga itchi intalo atanikir vakam moussulitanam vatsounou andou chata vanamounacou poi tapassouna oundounou a Vistnou charma nirnaïam tchesse prakaram Brammanoulou sattia darmanoula varnachrava darmamoulou kehatria vessia scoudra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutsou oundounou aproudou croum iouga praverham acounou a Rama prabouyou chata samasta Vanamoulou sacala descamolou poujalou galigui Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratonvoulou tapassoulou chessi sattia darmamoula naratchi veda chastramoulou prakassintchi cala varouchalou sampournamoulouga courichi samasta dan'adoulou païtoulou pandi aoulou Sampournamouga nafou pitiki sacala desalou Saabramamouga Santochamouga oundourou..... idi crouta iouga adi vartamenam.

» *Baoumoudou* (celui qui sait excellem-
» ment toutes choses) ; alors , ce qui était
» impossible à tout autre qu'à lui , ce *Vist-*
» *nou iesou Brame* , conversant parmi ceux
» de sa race , purgera la terre des pécheurs ,
» y fera régner la justice et la vérité , offrira
» le sacrifice du cheval et soumettra l'Uni-
» vers aux *Brames*. Cependant , lorsqu'il
» sera parvenu au temps de la vieillesse , il
» se retirera dans le désert pour faire pé-
» nitence ; et voilà l'ordre que ce *Vistnou*
» *Sarma* établira parmi les hommes. Il
» fixera la vertu et la vérité parmi les *Bra-*
» *mes* , et contiendra les quatre Castes dans
» les bornes de leurs Lois ; c'est alors qu'on
» verra renaître le premier âge. Ce Roi
» suprême rendra le sacrifice si commun
» parmi toutes les Nations , que les solitu-
» des mêmes n'en seront pas privées. Les
» *Brames* fixés dans le bien ne s'occuperont
» que des cérémonies de la Religion et des
» sacrifices , ils feront fleurir parmi eux la
» pénitence et les autres vertus , qui mar-
» chent à la suite de la vérité , et répan-
» dront par-tout la clarté des divines Ecri-
» tures. Les saisons se succédant avec un
» ordre invariable , les pluies en leur temps
» inonderont les Campagnes , la moisson à
» son tour fera régner l'abondance. Le lait
» coulera au gré de ceux qui le traitront , et
» la terre étant , comme dans le premier
» âge , enivrée de joie et de prospérité , tous
» les Peuples goûteront des délices ineffa-
» bles. »

Voici la réflexion que fait là-dessus le Révérend Père Supérieur. Il est dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges est composé de trois mille ans, qu'à la fin du *Chaliougam*, qui en est le quatrième, *Vistnou* se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la forme d'un *Brame* appelé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux; qu'il en exterminera les pécheurs, etc. Nous sommes à présent dans la quatre mille huit cent trentième année du *Caliougam*, selon le calcul Indien; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a mille huit cent trente ans qu'il est fini, et que le Rédempteur, dont il est ici parlé sous le nom d'*iachoudou*, est venu. De plus, il est à remarquer que le mot Hébreu *iesouah* par une *s* douce, se prononce à-peu-près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourraient-ils pas s'être mépris au sens du mot? L'Hébreu *iasah Salvabit* ayant bien du rapport à *Assvam*, qui signifie cheval en langue *Samouseroutam*, ils auraient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du cheval à celui du Rédempteur; de même, par une méprise plus grossière, ils auraient dit, comme quelques-uns, la naissance de *Vistnou* en cheval; je dis comme quelques-uns, car le livre est sans équivoque, et loin de donner lieu de prendre le change; il dit formellement, comme il paraît par le texte, qu'un *Brame* appelé *iachou*,

qui sera *Vistnou* lui-même, étant né, etc. ; que s'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jésus, du-moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un Libérateur qui sera Dieu ; car les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce Révérend Père quelques remarques, dont la première est l'antiquité du livre que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-dessus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il est aisé de conclure, selon le style propre du mensonge, ou selon le style Indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux, et trois ou quatre *Brames*, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'Auteur ne supposât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrième, qu'ils appellent *Caliougam*, dont l'époque me paraît être ou la naissance de Noë ou le déluge, le calcul Indien ne différant de la Vulgate que de huit cent quatorze ans par rapport à ce dernier, et beaucoup moins des septante : le *Caliougam*, ou quatrième âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, quatre mille huit cent trente ans. Si cela est ainsi, le livre ne saurait avoir moins de mille huit cents ans d'ancienneté, et précède par conséquent la naissance de Jésus-Christ : car s'il était postérieur à cette époque, comment l'Auteur, qui aurait compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eut-il pu ne lui donner que trois mille

ans, et prédire, comme un évènement éloigné, une naissance miraculeuse qui devait cependant arriver dans les bornes du même âge ?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *iesoudou*, et le traduis par *iesu*. En voici les raisons : Le Révérend Père a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*s* des Hébreux. Pour ce qui est de la première syllabe, le caractère qui exprime *ia*, n'est distingué d'*ie* que par un fort petit trait, que le copiste néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki* et *iegnan*, qui sont dans la même feuille, le caractère *ie* n'est nullement différent de la première syllabe de *iasoudou*, ou, comme j'ai lu, *iesoudou*. Pour me décider là-dessus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos *Brames* Chrétiens, et l'ayant fait répéter deux et trois fois, il a toujours lu *iesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue la terminaison commune aux noms propres masculins, et que *iesoudou* n'est pas plus différent de *iesou* que *Tiberius* l'est de *Tibère*; chaque langue ayant ses terminaisons particulières. De sorte que le mot *iesoudou* doit être traduit dans les langues Européennes, *iesou* ou *iesu*. Car si on donnait aux Indiens, comme nom d'homme, le mot *iesou* ou l'Hébreu *iesouah* à traduire en leur langue, ils diraient, sans aucun doute, *iesoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caractères.

Le lieu de sa naissance est la ville ou bourg de *Chambelam*. Je n'ose appuyer sur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du second que du premier) avec Bethléem. La rencontre des noms pouvant être un effet du hasard. Mais dans une chose qui se soutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le sens des mots est d'accord avec le son, et ce qui pourrait manquer d'une part, est suppléé de l'autre. Bethléem signifie maison de pain, et *Chambelam* est dans l'Inde le pain ou la vie des soldats, des serviteurs, et de toutes personnes qui sont à gages. L'étymologie de ce mot pourrait être *Chamba* ou *Chambali*, qui sont des espèces particulières de riz, et l'on n'ignore pas que le riz est le pain des Indiens. Le *Thelougou* dit *Samba*, mais le *Thamoul* ou *Malabar* n'a point de caractère qui différencie le *sa* du *cha*. J'ajoute qu'il est surprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoses ou fabuleuses incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles aient été prédites, soient si exacts à circonstancier celle-ci, que le nom, la Caste, le lieu de la naissance, les œuvres, tout y soit clairement établi. La Gentilité qui se fait des Dieux à son choix des Héros que la mort a moissonnés, ne saurait s'en faire de ceux qui doivent naître, et une prédiction si précise ne peut venir que d'une source étrangère.

Vistnou iesu. Il a été dit plus haut que

les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils font de *Vistnou*, conviennent à Dieu. *Vistnou* est évidemment une monstrueuse production de l'Idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la Divinité, quoiqu'ils ne se suivent pas, et il n'est pas hors de vraisemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la Gentilité aurait depuis profané, comme les noms de *Paramessouaroudou*, Seigneur suprême, et *Jagadissouaroudou*, Maître du monde, qui sont des noms de *Routren*. *Vistnou*, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations au nombre de dix, est, selon le système qui a le plus de cours, le second Dieu de la Trinité Indienne.

Sarva Baoumoudou. La manière dont il est dit qu'il possèdera toutes les divines Ecritures et toutes les sciences sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam* par divines Ecritures, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendaient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendaient la parole de Dieu). *Ramoudou* ou *Ramen*, la plus fameuse incarnation de *Vistnou*, passe par tous les ordres de la Grammaire, et les sciences lui coûtent plusieurs années. Il n'y a que celui-ci de qui l'on puisse dire, comme du vrai Rédempteur, comment sait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines ?

Conversant parmi ceux de sa race. Il y a parmi les *Brames*. Ceci est aisé à appliquer dans le système de ceux qui veulent que les *Brames* soient de la race d'Abraham. S'il n'y avait à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourrait y répondre que cela n'est pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui se disent dans les Machabées enfans d'Abraham, et cette parole du texte cité, il donnera toute la terre aux *Brames*, répondrait assez bien au prétendu Royaume temporel, que les Juifs attendaient à la naissance du Rédempteur.

Ce qui est dit de la destruction du péché et du règne de la justice et de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette Prophétie. Il répand sa lumière sur tous les autres, et spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du Sacrifice institué par le Rédempteur est tout-à-fait conforme à la prédiction du Prophète Malachie, *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in Gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* : Du Couchant jusqu'à l'Aurore mon nom est grand parmi les Nations, et l'on m'offre dans tous les lieux de la terre un sacrifice et une oblation sainte. Le texte Thelougou porte à la lettre : par lui toutes les Nations ou tous les Pays, jusqu'aux solitudes même, auront le sacrifice. *Poujalou* est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint sacrifice de la Messe. La pénitence et toutes

les vertus qui fleurissent, et la clarté des divines Ecritures répandue par-tout, ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Eglise? les fausses rédemptions qui font le sujet de la plupart des métamorphoses de *Vistnou*, se bornent à la destruction d'un Tyran ou à de moindres objets. Celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères, et la seule qui ait été attendue, les autres étant après coup.

Asva meda. Sacrifice. C'est ici l'unique article qui coûte à déchiffrer. C'est une figure qui n'est point assortie au tableau, et qui le dépare: je ne puis croire qu'elle soit de la même main. Celui qui l'a insérée ne saurait avoir fait le reste; et celui qui par-tout ailleurs fait briller la vérité par la justesse des rapports, n'aurait pas manqué de reconnaître ici les traits du mensonge. Remarquez qu'il est dit immédiatement auparavant *ce qui était impossible à tout autre qu'à lui*. Parmi les quatre choses qui sont contenues dans l'énumération, le sacrifice du cheval en est une: que les trois autres soient, à la bonne heure, impossibles à tout autre qu'à lui: le sacrifice du cheval ne l'est certainement pas, car il a été fait par plusieurs de leurs Rois. Si l'Auteur parle juste, ce ne peut être ce sens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, et ma conjecture est assez vraisemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles sur lesquels ont écrits les copistes Indiens, il s'était glissé un *a* par surprise ou par négli-

gence, on devrait lire *Sua meda*, au-lieu de *Assua*. Cette simple correction donne un sens parfait. *Sua meda* signifierait *son Sacrifice*. Le Sacrifice du Rédempteur, soit celui qu'il a offert lui-même sur la Croix, et qui caractérise sa Passion, soit celui qui en est l'image, et qu'il offre tous les jours par la main de ses Ministres. Le texte n'aurait plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine Hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

Vistnou charma. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas assez sur l'interprétation d'un jeune *Brame*, qui m'a dit qu'on donnait ce nom aux Pénitens; j'aurais pu traduire ce Dieu Pénitent, et cela serait bien à sa place.

Remma prabbouvou. Roi suprême. J'ai usé, pour le traduire ainsi, des droits que me donne tout le texte, en tirant sa signification de l'Hébreu, n'ayant pu trouver d'abord personne qui me dît l'étymologie ou le sens de *Rama*. *Prabbouvou* signifie dans la langue du pays, Roi, Prince. Dans l'Hébreu *Rama* est la même chose que *excelsus*, grand, suprême; j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponse d'un Savant que j'avais fait consulter dans une autre Ville, et qui a dit que *Rama* avait la même signification que *Karta*. *Karta* signifie Seigneur, Maître, et ne se donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur suprême. C'est le terme dont usent
les

les Mores pour désigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai ouï dire que *Ram* était un mot qui avait cours dans l'*Indoustan* et autres pays au nord de l'Inde , pour signifier Dieu. *Raïm* , qui n'en est pas éloigné , est en usage parmi les Mores dans le même sens. Son étymologie et sa racine est , à ce qu'il me paraît , *Rana esse* ; être ; *Raïm qui est* ; c'est le nom que Dieu se donne dans l'Exode en parlant à Moïse , *Dices : Qui est , misit me. Ego sum qui sum*. Tout cela pourrait faire douter si *Rama* n'était pas autrefois , comme quelques noms que j'ai cités , un nom du vrai Dieu qui aurait dégénéré depuis l'Apothéose du fameux *Ramen* ou *Rama* , Roi d'*Ayottia*. Le nom de Dieu et celui de Roi , qui ne convient qu'au Messie , se trouveraient réunis dans ces deux termes , à moins qu'on n'aime mieux , eu égard au texte de l'Écriture , *Vox in Rama audita est* , rapprocher *Rama* de *Chambelan* , et trouver de nouveau Bethléem en appuyant l'un par l'autre.

Je m'aperçois , Monsieur , que j'exécède les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut , pour lequel je demande votre indulgence. Je suis persuadé que ce monument littéraire fera plaisir au Père de Tournemine , à qui je souhaite , si vous le permettez , de marquer en cette occasion mon profond respect , aussi-bien qu'au Père de Coetlogon , à M. le Comte et à Madame la Comtesse de Coetlogon , et à toute vo-

314 LETTRES ÉDIFIANTES
tre illustre famille. J'ai l'honneur d'être ,
avec un très-profond respect , etc.

L E T T R E

*Du Père Calmette , Missionnaire de la
Compagnie de Jésus , à Monsieur de
Cartigny , Intendant-général des Armées
navales de France.*

A Vencatiguiry , dans le Royaume de
Carnate , le 24 Janvier 1733.

MONSIEUR ,

La paix de Notre-Seigneur.

LES bontés dont vous m'honorez , et l'intérêt que vous prenez aux Missions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde , ne me permettent pas de laisser passer aucune occasion sans vous en marquer ma vive reconnaissance. Depuis trente ans que les Jésuites Français ont formé cette Mission du Royaume de Carnate , et qu'ils la cultivent sur le modèle de la Mission de Maduré , elle s'étend déjà jusqu'à deux cens lieues , à la prendre depuis Pondichery , qui en est la pierre fondamentale , jusqu'à *Bouccapouram* , à la hauteur de *Massulipatan* , qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize Eglises dans les terres à l'usage des Missionnaires , et deux dans les établis-

semens qu'ont les Français à Pondichery et à *Ariancoupan*. Le Père Vicary, que vous connaissez, et qui m'a souvent prié de vous présenter ses très-humbles respects, travaille avec grand zèle dans ces deux Eglises.

Nous sommes six Missionnaires dans le pays des Infidèles ; deux autres se disposent à y entrer, tandis que dans le Royaume de Bengale il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle Mission : c'est tout le nord de l'Inde ; le Prince d'Orixa nous appelle ; un autre Prince encore plus grand que lui dans l'Indoustan, Raja de Caste, et habile Astronome, invite et prie instamment les Missionnaires de Bengale de venir dans ses états, où il souhaite les établir. Il aime les sciences, et l'on peut juger de l'étendue de ses lumières, par les questions qu'il leur a déjà proposées. Les voici.

1.° D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune observée, et le calcul fait sur les tables de M. de la Hire, qu'il s'est fait traduire ? Cette différence est de près d'un degré ; cependant les instrumens avec lesquels il a fait ses observations, sont grands et exacts, et les observations ont été faites avec tous les soins requis. Cette différence se trouve-t-elle aussi pour le méridien de Paris ?

2.° Y a-t-il des tables qui donnent les mouvemens de la lune parfaitement conformes aux observations ? S'il y en a, quel en est l'auteur et quelle hypothèse astronomique suit-il ?

3.° Quelle est l'hypothèse qu'a suivie Monsieur de la Hire, et par quelle manière géométrique a-t-il fait ses tables des mouvemens de la lune?

4.° De quelle manière observe-t-on en Europe la longitude de la lune, lorsqu'elle est hors du méridien, et avec quels instrumens?

5.° Sur quel fondement Monsieur de la Hire a-t-il établi sa troisième équation des mouvemens de la lune, et de quelle manière pourrait-on la réduire en hypothèse, et la calculer géométriquement?

Le Père Boudier, à qui ces questions s'adressent, est habile lui-même en cette matière: il a fait à Bengale quantité d'observations, et sur ces observations, de nouvelles tables astronomiques, qu'il croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé sur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaison de l'écliptique,

L'arrangement qu'on se propose, est que le Père Boudier, accompagné d'un autre Missionnaire, que sa faible santé oblige de quitter cette Mission, aille trouver le Prince, et qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la Religion peut tirer d'avantages de la protection de ce Prince, et de la disposition des Peuples: car les sciences peuvent être ici comme à la Chine, un des principaux instrumens dont Dieu se serve pour l'édification de son Eglise: ce ne sont pas les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, mais par

le choix de Dieu elles deviennent le canal , et ce n'est guères qu'à la bouche du canal que les Grands de l'Inde veulent se désaltérer. Si cette ouverture donnait lieu à l'établissement d'une Mission , nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde ; car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le Nord , les Missionnaires de Bengale gagnant le Sud pour nous venir joindre , nous formerions une Mission de cinq cens lieues d'étendue. Telle est la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le Roi ayant pris le dessein de former une bibliothèque orientale , M. l'Abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres Indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits pour l'avancement de la Religion , car ayant acquis par ce moyen-là des livres essentiels , qui sont comme l'arsenal du Paganisme , nous en tirons des armes pour combattre les Docteurs de l'Idolâtrie , et ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Telles sont leur philosophie , leur théologie , et sur-tout les quatre *Vedam* qui contiennent la Loi des Brames , et que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré , le livre d'une autorité irréfragable et venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des Missionnaires dans l'Inde , on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre si respecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout , si nous n'avions eu des Brames chré-

tiens cachés parmi eux. Car comment l'auraient-ils communiqué à l'Europe , et surtout aux ennemis de leur culte , eux qui , à la réserve de leur Caste , ne le communiquent pas à l'Inde même ? C'est un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la Loi à tout autre qu'à un Brame : la raison est que les Brames parmi les Indiens forment l'ordre sacerdotal , et qu'ils regardent le reste des hommes comme des profanes , ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre , en le communiquant , le caractère de respect qu'il impose aux Peuples , jusqu'à lui faire des sacrifices , et le mettre au rang de leurs Divinités.

Ce qu'il y a de merveilleux , c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires , n'en comprennent pas le sens ; car il est écrit dans une langue très-ancienne , et le *Samou-seroutam* , qui est aussi familier aux savans que le latin l'est parmi nous , n'y atteint pas encore , s'il n'est aidé d'un commentaire , tant pour les pensées que pour les mots , qu'ils appellent *Maha Bachiam* , le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livre , sont parmi eux les savans du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le salut , ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Jusqu'à présent nous avons eu peu de commerce avec cet ordre de savans ; mais depuis qu'ils s'aperçoivent que nous entendons leurs livres de science et leur langue *Samou-seroutam* , ils commencent à s'approcher de

nous ; et comme ils ont des lumières et des principes , ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute , et conviennent plus aisément de la vérité , lorsqu'ils n'ont rien de solide à y opposer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils se rendent à cette vérité connue ; car de tous les temps Dieu a choisi les simples et les faibles pour confondre la sagesse et la puissance du siècle ; cependant nous ne cessons point de combattre , et de disputer avec eux ; mais sans aigreur et avec tous les ménagemens que permet et qu'ordonne la vérité ; persuadés que le fruit de la parole ne se borne pas au nombre de ceux qui sont dociles aux vérités de l'Évangile qu'on leur prêche. Une des parties les plus essentielles aux progrès de la Foi , est la gentilité décréditée , réduite au silence dans la dispute , forcée en mille occasions de convenir de son erreur , obligée de se cacher dans ses pratiques secrètes , et diminuée sensiblement dans les lieux où nous avons des Eglises et des Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons semé ; cette portion de la moisson est réservée pour le temps , où , si Dieu leur fait miséricorde , le gros de la Nation s'ébranlera , et les Peuples s'inviteront les uns les autres à venir par troupes dans le lieu saint selon l'expression du Prophète Isaïe : *Venite , ascendamus ad montem Domini , et docebit nos vias suas , et ambulabimus in semitis ejus.*

C'est dans ce sens qu'un Ecclésiastique

Missionnaire de la Chine, étant venu à Pondichery, disait ces paroles que je n'oublierai jamais : quand un Missionnaire ne ferait que bâtir une Eglise dans un lieu où Dieu n'est pas connu, il a fait déjà un très-grand bien et ne doit point regretter ses travaux. Nous n'en sommes point bornés là, par la grâce dont Dieu accompagne la prédication de sa parole : nous avons des Missionnaires dans le Carnate, qui comptent près de dix mille Chrétiens dans leur district. Les Missions les plus anciennes et celles que leur voisinage de Maduré approchent le plus de la source, sont les plus nombreuses. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencemens font beaucoup espérer, et dont la Chrétienté est très-fervente, entr'autres celle de *Bouccapouram*, dont j'ai déjà parlé.

Dieu pour marquer que l'Eglise de l'Inde est son ouvrage, ne la laisse pas sans miracles non plus que sans contradictions : grâce de miracles constante et assez ordinaire, sur-tout dans le pouvoir qu'ont les Chrétiens de chasser les Démons du corps de ceux qui en sont possédés. Il n'est pas rare de voir ici plusieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin esprit d'une si cruelle manière, que leurs membres en sont tous disloqués. Dès qu'ils se sont fait porter dans nos Eglises, leur guérison est certaine, et le Démon n'a plus d'empire sur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux possessions, bien qu'on en voie un si grand nombre dans l'Évangile, et qu'il soit naturel

de croire que les Démons ont sur les Idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas sur le Peuple fidèle. Peu d'années d'expériences nous rendent dociles sur cet article, et ce qui se passe si souvent à nos yeux, nous console infiniment, et nous attache de plus-en-plus à une Mission, où Dieu se manifeste d'une façon si singulière.

J'ai parlé des Eglises qui sont à l'usage des Missionnaires. Il y en a plusieurs autres auxquelles nos Chrétiens donnent ce nom et qui leur servent, dans les Villes où ils sont en grand nombre, pour s'y assembler tous les jours, et sur-tout les jours de Fêtes. Un Catéchiste après la prière y fait une instruction : on y récite les prières qu'on a coutume de dire pendant le saint Sacrifice de la Messe ; on accommode les affaires, on appaise les différends, on met en pénitence, et l'on exclut même des assemblées ceux qui ont fait des fautes scandaleuses. Il y a peu de jours que j'ai permis à des Chrétiens de ce district, de bâtir une pareille chapelle : c'est ce qui se pratique sur-tout dans la Caste des Parias, qui est la plus vile, et en même-temps celle qui a fourni le plus de Chrétiens, Dieu voulant que les pauvres soient aujourd'hui, comme autrefois, la première pierre de son Eglise. *Pauperes evangelizantur*. C'est parmi ceux-ci que le Gouverneur Mahométan de *Velour* s'est fait une Compagnie de soldats, où il ne veut que des Chrétiens : il les méconnaît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au cou.

Voilà , Monsieur , en abrégé l'état présent de nos Missions dans le Royaume de Carnate. Je pourrai peut-être dans la suite entrer dans un plus grand détail , connaissant , comme je fais , combien vous êtes sensible à l'agrandissement du Royaume de Jésus-Christ dans ces terres infidèles , et desirant , autant qu'il m'est possible , de vous donner des marques du profond respect avec lequel je suis , etc.

L E T T R E

Du Père Calmette , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père Delmas , de la même Compagnie.

A Ballapouram , ce 17 Septembre 1735.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

L'INTÉRÊT que vous prenez à la propagation de la Foi dans ces terres infidèles , et le zèle avec lequel vous y contribuez chaque année par les secours que vous me procurez , ne me permettent pas de vous laisser ignorer une partie des bénédictions que Dieu daigne répandre sur nos faibles travaux.

Je commencerai par vous faire connaître

le Catéchiste qui est entretenu de vos libéralités : il se nomme Paul , et c'est celui de tous mes Catéchistes , à qui Dieu a donné de plus grands talens , pour désabuser les Indiens de leurs folles superstitions , et faire entrer dans les cœurs le goût des vérités Chrétiennes. Sa conversion à la foi a quelque chose de singulier , et elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beau-père du Prince de *Cotta-cotta* à visiter notre Eglise de *Crichnabouram* , dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille nommée *Vobalamma* , qui n'avait encore que huit ans. Ce Seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le Missionnaire , et la semence Evangélique commençait déjà à germer dans son cœur ; mais elle fut bientôt étouffée par la violence des passions , et par les embarras du siècle. Cependant, elle ne fut pas entièrement perdue ; elle fructifia dans le jeune cœur de la Princesse , et prit de nouveaux accroissemens , à mesure qu'elle avançait en âge.

Ayant appris qu'un Orfèvre Chrétien avait apporté des bijoux dans l'intérieur du Palais , elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler , pour lui demander par écrit les prières que récitent les nouveaux Fidèles. Cela ne lui suffisait pas , et elle eût bien voulu aller à l'Eglise pour y recevoir les instructions du Missionnaire ; mais l'usage établi chez les Princes , ne permettant pas

aux personnes du sexe de sortir du Palais , ni de parler aux étrangers , semblait lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira ; ce fut de convertir à la Foi quelqu'un de ceux qui fesaient le service dans le Palais , et c'est sur Paul , qui devint ensuite mon Catéchiste , qu'elle jeta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la Religion chrétienne , selon le peu de lumières qu'elle avait acquises dans son enfance : les desirs de son cœur suppléèrent à l'étendue de ses connaissances ; on sait assez que lorsqu'il s'agit de persuader , c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussitôt qu'elle se fut assurée du véritable désir que Paul avait d'embrasser la Foi : « Allez , lui dit-elle , allez apprendre la » Loi de Dieu de la bouche même du Mis- » sionnaire , et ne revenez point qu'il ne » vous ait baptisé. Sur-tout retenez bien » tout ce qu'il vous dira ; plus vous aurez » de connaissances , plus vous serez en état » de m'instruire. » Paul exécuta les ordres de la Princesse ; les premières semences de la Foi qu'il avait reçues d'elle , se fortifièrent à mesure que l'instruction répandait plus de lumières dans son esprit ; il reçut enfin le Baptême.

A peine fut-il de retour au Palais qu'il se signala par son ferme attachement à la Foi. Le Prince lui ordonna d'apporter des cocos pour la collation. Le Prosélyte n'était pas , ce semble , obligé de faire expliquer un

ordre , qui ne renfermait rien d'illicite : il part sur-le-champ , mais un moment après , se ressouvenant que le Prince les offrait quelquefois à son Idole , il revint sur ses pas , et lui demanda s'il ne les destinait pas à cet usage : « Que t'importe , dit le Prince , que » ce soit pour l'Idole ou pour moi ? fais ce » que je t'ordonne. Il m'importe si fort ; » répliqua le Néophyte , que si vous me » refusez l'éclaircissement que je vous de- » mande , je ne puis vous obéir. Le Prince » ayant voulu en savoir la raison , c'est , dit- » il , que n'adorant qu'un seul Dieu , le » Créateur du Ciel et de la Terre , il ne » m'est pas permis de contribuer en rien » au culte des Idoles. » Il semble que cette réponse eût dû irriter le Prince ; cependant Paul n'en conserva pas moins ses bonnes grâces.

Vobalamma de son côté continuait de s'instruire des vérités de la Religion. Dans les saints empressements qu'elle avait de recevoir le Baptême , elle communiquait à Paul , son Instructeur , différens projets qu'elle formait , où le zèle avait plus de part que la discrétion. « Comme l'Eglise n'est qu'à trois » lieues d'ici , lui dit-elle un jour , ne pour- » rions-nous pas y aller et revenir dans » une nuit sans être aperçus ? Il n'y aurait » qu'à trouver un moyen de descendre par » les murs de la citadelle , et revenir par le » même chemin. » Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil projet , qui ne pouvait s'exécuter sans exposer l'honneur de la Princesse

et sa propre vie. Avec de si saintes dispositions pour le Royaume de Dieu , *Vobalamma* se fortifiait de plus-en-plus dans la Foi , et soupirait sans cesse après le moment qui devait lui procurer la grâce qu'elle souhaitait avec tant d'ardeur.

Cependant on s'aperçut au Palais , que la jeune Princesse ne prenait nulle part aux cérémonies Idolâtriques , et que son cœur était entièrement tourné vers la Religion chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination , en lui proposant un mariage ; mais elle leur répondit qu'elle y avait renoncé , et qu'elle voulait demeurer Vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans l'Inde , qu'il l'était autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution ; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin , celui qui la recherchait en mariage , ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvait , s'adressa à Paul et promit que si la Princesse consentait à devenir son épouse , la cérémonie des noces ne serait pas plutôt finie , qu'il lui permettrait d'aller à l'Eglise pour y recevoir le Baptême. Sans cette condition Paul ne se serait jamais chargé de lui en porter la parole. La Princesse témoigna d'abord la crainte où elle était , que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut : cependant , la promesse qu'on lui faisait de lui laisser le libre exercice de sa Religion , jointe au respect qu'elle avait pour ses parens , la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que fesait la Princesse , et des Idoles , et des vanités du siècle : lui-même n'avait garde de déguiser ses sentimens : dans toutes les occasions qui se présentaient , il rendait publiquement témoignage à sa Foi , et il ne craignait pas , même en présence du Prince , de faire voir le ridicule des faux Dieux , et du culte qu'on leur rendait. Une conduite si pleine de zèle , lui attira enfin l'indignation du Prince ; mais un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une Fête payenne , qui était celle du Dieu du Palais, on portait l'Idole en triomphe, et on la promenait par toute la Ville. Paul était à la Salle des Gardes , lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut , on fit lever tout le monde , et chacun fit le *Namascaram*. (C'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion.) Paul , bien qu'on l'eût averti plusieurs fois , loin de donner ce signe de respect , fit voir au contraire par sa contenance , combien il méprisait les Dieux que toute la Ville adorait. Le Prince en fut aussitôt informé , et Paul qui avait tout à craindre de son ressentiment , ne balança pas sur le parti qu'il avait à prendre. Comme il s'était préparé par la tribulation , et par ses premiers essais , aux fonctions de zèle , il quitta le service du Prince , pour servir un plus grand Maître , et se rendit à l'Eglise , où il devint mon Catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul , on célébra au Palais le mariage de *Voba-*

Jamma ; le dernier jour de la cérémonie , on sortit hors de la Ville avec tout l'attirail de palanquins et de chevaux : Paul se rencontra par hasard sur la route. Dès que la Princesse l'aperçut , elle le fit approcher. Comme elle n'avait consenti à son mariage , que dans l'espérance de recevoir aussitôt après le Baptême , ainsi qu'on le lui avait promis , à la vue de son Prosélyte , elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendait , et les bien-séances même de cette journée. « Me voici , » dit-elle , hors du Palais ; l'occasion ne » peut être plus favorable : il faut que tu » me mènes à l'Eglise , et que le Baptême » termine cette cérémonie. » Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvaient favoriser cette démarche , elle les pressa , elle les conjura , mais inutilement ; et la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'était pas déplacée.

On oublia bientôt au Palais la promesse qu'on lui avait faite , et chaque jour on éludait sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin , ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avait si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion , ils la mirent à une épreuve très-délicate , dont on ne peut bien connaître la rigueur , à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de déchoir du rang et des privilèges de sa Caste ; on la fit manger à part , sur-tout aux jours de fêtes , aux repas de cérémonie , et en d'autres occasions , où la parenté rendait plus sensibles la

honte et la confusion dont on voulait la couvrir. *Vobalamma* se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir ; elle témoigna même de la joie , de ce que par ce moyen on rendait public son attachement à la Loi chrétienne.

Accoutumée par ces sortes d'épreuves à fouler aux pieds le respect humain , elle employait une partie de son temps à instruire les Dames du Palais des vérités de la Religion. Mais il semble que Dieu ait voulu , ou punir ceux qui s'opposaient à son bonheur , ou hâter sa récompense , car il la retira de ce monde l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvait , elle renouvela ses instances auprès de son époux , elle se jeta à ses pieds , et le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'Eglise , afin qu'on vînt lui administrer le saint Baptême. Mais de si grands sentimens et de si saints desirs dans cette Princesse supplèrent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinait à lui refuser , et elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien , dont S. Ambroise fait l'éloge , d'être regardée comme Chrétienne avant le Baptême , et d'entrer par la voie d'amour dans la société des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort , fit encore plus d'impression sur les esprits , que n'avaient fait ses discours ; quelques Dames du Palais , ses parentes , ont reçu depuis le Baptême avec leurs enfans , et toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte Religion. Le Prince même a paru

souhaiter qu'on bâtît une Eglise dans la Ville où il fait sa résidence.

Le Catéchiste Paul qui avait la confiance de cette vertueuse Princesse , après avoir élevé une nouvelle Chrétienté vers *Vavelipadou* au nord de *Ponganour* , vint demeurer dans l'Eglise de *Ballapouram* , où il a eu bonne part aux évènements dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les *Dasseris* excitèrent une rude persécution contre les Chrétiens de cette Contrée. Le champ du Seigneur frappé de stérilité , ne payait que par des ronces et des épines , les travaux et les sueurs des Ouvriers évangéliques , lorsque Dieu voulant manifester son empire sur les cœurs , soumit à sa Loi un Chef de ces *Dasseris* , et fit servir à sa gloire le principal instrument de la persécution. Les *Dasseris* sont singulièrement dévoués à *Vistnou* , Divinité Indienne , dont ils se disent les esclaves. Dans le sens de la gentilité qui me paraît le plus fondé sur les livres et sur l'idée des savans , cette Idole est le Dieu de la mer ; les *Dasseris* sont comme ses tritons ; ils ont toujours une conque à la main , qui est une espèce de cor fait de coquille de mer , qu'ils enchassent , et qu'ils ornent assez proprement. *Timaia* , c'est le nom du Chef des *Dasseris* , s'était distingué , comme Saül , dans le temps de la persécution , allant de maison en maison chercher les Chrétiens , pour les citer au *Gourou* (1) du Prince. Il

(1) Père spirituel.

fut frappé tout-à-coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans ; les Médecins , après avoir épuisé tous leurs remèdes , la jugèrent incurable : plusieurs même l'attribuèrent à la magie et au sortilège , ce qui est assez commun dans ces terres Infidèles. Un Chrétien de ses parens lui persuada d'aller chercher le salut de son ame , auprès de celui qui peut , quand il le veut , donner aussi la santé du corps. *Timaia* le crut ; il livra ses Idoles , et tous les nœuds magiques dont on l'avait chargé , et alla demeurer dans la maison du Catéchiste , jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la Foi entra dans son cœur , et au bout de vingt jours , il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante , attira moins d'attention , que le renoncement qu'il venait de faire à ces folles Divinités. Ses parens en furent très-irrités. Son frère sur-tout , que des intérêts temporels avaient aliéné de la Loi , se déclara son ennemi. Il amena les *Dasseris* , et fit arrêter le Cathécumène devant la salle des Gardes : les *Dasseris* s'attroupèrent autour de lui , le chargèrent d'injures , le menacèrent de le traîner au Tribunal du *Gourou* , et tâchèrent d'intéresser dans leur cause les Officiers et les Soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissait d'une affaire de Religion , renvoyèrent le soir même *Timaia* dans sa maison. Il vint droit à l'Eglise pour remercier Dieu de sa prompte délivrance , et le Missionnaire

charmé du témoignage qu'il venait de rendre publiquement à sa foi , ne différa pas de le baptiser avec sa femme et ses enfans.

Son frère voulant s'attirer la protection des Gentils dans la poursuite du procès qu'il avait intenté au Néophyte , prit le dessein de confondre la cause des Dieux avec la sienne , et l'accusa d'avoir livré les Idoles. Cet article était délicat , et capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens ; mais comme le Néophyte , toujours ferme dans la confession de sa foi , éluda toutes les questions qui lui furent faites , il porta seul tout le poids de la rage qu'ils avaient dans le cœur , et qu'ils déchargèrent sur lui par toute sorte de mauvais traitemens et d'outrages. Le Missionnaire envoyait de temps-en-temps quelqu'un de ses Disciples pour le consoler et affermir son courage ; le Catéchiste y alla à son tour ; il était connu , et l'on vomit contre lui les plus grossières injures. Il les écouta d'un air froid et tranquille , sans faire paraître la moindre émotion. Lorsqu'ils eurent fini : « notre Religion , dit le » Catéchiste , nous apprend qu'il y a beau- » coup de mérite à souffrir pour le nom de » Dieu les affronts et les injures ; si quel- » qu'un de vous voulait bien continuer , ou » du-moins répéter ce qu'on vient de me » dire , je lui promets une bonne récom- » pense. » Cette réponse les surprit étrangement ; les uns en rirent , d'autres en témoignèrent leur admiration ; tous changèrent de langage , et le renvoyèrent avec honneur.

Léon (c'est le nom que *Timaia* reçut au Baptême), ne fut pas le seul qui honora l'Eglise de Jésus-Christ par la confession de sa foi : sa femme , nommée Constance , ne marqua pas moins de fermeté. Elle se rendit plusieurs fois , avec ses enfans , auprès de son mari , pour animer sa constance et partager ses affronts. Ces choses se passaient à l'insu du Prince aux portes de la Ville , où , selon la méthode des premiers siècles , se rendent les jugemens , tantôt par manière d'arbitrage , tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux Capitaines des portes et des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide , et le meilleur appui de la Justice sont les clameurs et les présens.

Ainsi , l'innocence était opprimée et la Religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon , lorsque Dieu prit sa défense , et le délivra des mains de ses persécuteurs. *Bairé-Gavoudou* , oncle du Prince , étant malade , fit appeler le Missionnaire pour recevoir sa bénédiction , la regardant comme un moyen de recouvrer la santé , qu'il attendait inutilement de tous les remèdes. Ayant appris que le Père s'approchait de la Ville , il envoya au - devant de lui des Officiers de sa maison , et des soldats , pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le Missionnaire entra par la porte de la Ville où se passait la scène dont je viens de parler. Il tourna la tête , comme s'il eût eu dessein de remar-

quer ceux qui y étaient assemblés, et continua sa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcercer cette cabale. Ils craignirent que le Missionnaire, qui prenait le chemin du Palais, n'allât porter ses plaintes au Tribunal du Prince; et comme ils avaient à se reprocher l'irrégularité de leur procédé, ils se séparèrent à l'instant, et laissèrent toute liberté de se retirer au Néophyte, qu'ils avaient retenu deux jours et deux nuits.

La visite que le Missionnaire rendit au Prince, se passa avec toute la bienséance convenable : on l'introduisit dans un salon, où le Prince s'était fait transporter. On le fit asseoir sur un tapis devant le Prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvait souffrir d'autre situation. Le Missionnaire l'entretint d'abord d'un seul Dieu, de la rédemption des hommes, de la nécessité du salut; et parce qu'on assurait que le Démon avait part à sa maladie, il lui donna un Evangile de saint Jean, qu'il reçut avec respect, à dessein de le porter toujours sur lui. Les douleurs que souffrait le Prince, et l'empressement de ses Officiers à le soulager, interrompaient souvent le discours; c'est pourquoi le Missionnaire, jugeant qu'il ne fallait pas rendre trop longue cette première visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit à son retour avec la même suite qui l'avait accompagné.

Le lendemain le Père l'envoya visiter par un Catéchiste. Le Prince le reçut avec d'au-

tant plus de bonté, qu'il se trouvait beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvrait la santé, il viendrait en rendre hommage au Dieu que nous servons, et qu'il irait l'adorer dans notre Eglise tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ses domestiques qui s'était converti, lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la Messe, il le lui permit de bonne grâce, et ajouta qu'il n'avait garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avait pas fait connaître au Missionnaire le danger où était le Prince, ni la cause de ses douleurs, qu'on ne regardait pas comme mortelles ; c'est pour cela qu'il s'était contenté de préparer les voies de sa conversion, dans la confiance, que par lui-même ou par ses Catéchistes, il achèverait ce qu'il avait commencé. Il n'en eut pas le temps ; le troisième jour le Prince se trouva plus mal ; on lui donna tant de remèdes purgatifs, qu'il tomba dans l'agonie et perdit toute connaissance. Il n'avait point chez lui d'Idoles, et il commençait à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé, par sa miséricorde, ce que les hommes ont laissé imparfait, nous ne pouvons qu'admirer la profondeur de ses jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison ; car depuis sa mort, une famille entière de ses domestiques a reçu la grâce du Baptême.

Le Néophyte Léon ne jouit pas long-temps

du calme où on l'avait laissé. Des *Dasseris* s'étant unis à quelques-uns de ses parens , le déclarèrent déchu de sa Caste , épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la Caste n'adhéra point à ce jugement, loin de se rebuter , ils concertèrent de nouveaux projets pour le perdre. Léon, qui était exactement informé de tout ce qui se tramait contre lui , prit le parti de céder , par un exil volontaire , une maison et des biens , qu'il craignait de ne pas pouvoir allier avec son salut ; il se retira dans la principauté de *Ponganour* , où , quelques mois après , une mort Chrétienne le mit en possession , comme il est à croire , de la récompense que méritaient ses souffrances et la fermeté de sa foi.

Après cette perte , Constance , femme du Néophyte , eut à soutenir de nouvelles épreuves. La ville de *Ponganour* fut détruite par les Mores ; ainsi , obligée de conduire ses enfans d'exil en exil , elle tomba dans une affreuse misère. Il n'eût tenu qu'à elle de la prévenir , ou d'y remédier , en se réunissant à ses parens , mais elle eut risqué sa foi , pour laquelle elle avait mieux aimé tout perdre. Contente de sa pauvreté et de son indigence , pourvu qu'elle conservât ce précieux trésor , elle exhortait sans cesse ses enfans à la persévérance , et mourut enfin dans son exil , après leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avait conduit leur père au Ciel , et qui devait bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frère de Léon avait reçu avec lui le Baptême. Un asthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles, il se tenait près de l'Église, où il assistait tous les jours au saint sacrifice de la Messe. Après avoir passé une année dans tous les exercices de la piété Chrétienne, une mort de prédestiné couronna sa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée, il lui fallut retourner au village de *Candavarum*, où était son domicile. Quoiqu'il fût le seul Chrétien, tant de sa maison que de son Village, il fit peindre des Croix sur les murs de sa chambre, afin que de quelque côté qu'il jetât les yeux, il se rappelât les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. C'est dans les plus saintes dispositions qu'il reçut les derniers Sacremens. Le Catéchiste ne pouvant pas toujours être auprès de lui, il avait chargé ceux de sa maison de lui dire de temps-en-temps : Souvenez-vous de Jésus-Christ; et lorsqu'il eut perdu connaissance, ces seules paroles suffisaient pour rappeler sa raison.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices, les sortilèges, les possessions, et tout ce qui est du ressort de la magie : une année passée au milieu de ces Nations idolâtres, les aurait bientôt persuadés. Il y a des vérités qui ne sont pas moins à la portée du Peuple que des Savans, et il est encore plus difficile de croire que des évènements capables de réduire les plus grands ennemis de la Foi, soient dans ceux qui les

éprouvent de pure imagination, ou faiblesse d'esprit.

Dans une Caste où il n'y avait jamais eu de Chrétiens, et où les femmes se distinguent par leur retenue et leur modestie, une d'entr'elles a été appelée à la Foi avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie et aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies, dont la longueur et les symptômes font conclure constamment aux Médecins indiens qu'elle n'est pas naturelle, et que le seul remède qu'on y puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un Brame; car vous savez, mon Révérend Père, que les Brames ne sont pas moins les dépositaires et les interprètes de la magie que de la Loi. L'*Adarvanam*, qui est le quatrième *Vedam*, enseigne le secret de mettre en œuvre la magie et de la dissiper, ce qui s'appelle le sacrifice de mort, le sacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce sacrifice contre une personne de grande autorité. Il avait manqué apparemment à quelqu'une des paroles et des cérémonies prescrites; car alors le Démon en

fait, dit-on, porter la peine au Sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva, il y a vingt-cinq ans, lorsque *Ballapouram* fut assiégée par l'armée de *Maïssour*. Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entreprise de l'ennemi, et rendre sa Patrie victorieuse. Il se retira durant le siège à *Gouribonda*, ville voisine, et dans le temps qu'il pratiquait les cérémonies ordonnées par l'*Adarvanam*, le Démon le saisit et le tua sur l'heure. Ceux qui l'avaient aidé dans le sacrifice eurent le même sort. Je parlais de ce fait, comme par manière de doute, à un Brame qui a ses biens à *Gouribonda*; il me nomma aussitôt le Sacrificateur, et me raconta les autres circonstances de cet événement.

Pardonnez - moi cette digression, mon Révérend Père. Je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avait appelé, après ses invocations ordinaires, aperçut une fente en forme de zigzag sur la muraille. Aussitôt, comme s'il eût été saisi d'une espèce d'enthousiasme, « J'ai découvert, dit-il, la cause » des maux que vous souffrez. *Chahoudou*, » le Dieu des serpens, s'est logé dans ce » mur pour vous visiter : ne vous étonnez » pas s'il trouble votre repos, quels hon- » neurs lui avez - vous rendus ? Dressez au » pied du mur un petit Autel, et brûlez-y » tous les jours de l'encens. » Elle le fit ; mais au lieu d'un Démon qui l'agitait, elle se vit tourmentée d'une légion entière. Elle eut recours encore une fois aux formules

magiques , et fit appeler un autre enchanteur , qui ne réussit pas mieux que le premier. Le Démon présentait toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scènes , dont le tourment la desséchait , et l'épuisait à un point qu'elle ne pouvait plus se soutenir. Il y avait six mois qu'elle languissait , lorsqu'elle s'adressa au Missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la Foi chrétienne , et dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade que c'était une véritable possession , c'est que de temps-en-temps son visage changeait prodigieusement de couleur , et que d'autres fois elle avait les plus violens saissemens , qui suspendaient toute fonction de ses sens , sans cependant lui ôter la connaissance. C'est dans ces symptômes , où l'on craignait pour sa vie , que le Missionnaire l'ayant fait transporter à l'Eglise , lui administra le saint Baptême. Quoiqu'elle fût assise , elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes , jusqu'aux paroles de l'exorcisme que ses yeux s'éclaircirent , et que ses forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reste de la cérémonie ; et lorsque le Missionnaire sortit de l'Eglise , elle s'avança pour lui dire qu'elle se portait fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avaient été témoins de ses souffrances , et ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari et sa fille en furent si frappés , qu'ils embrassèrent la Foi.

Parmi les Dieux du pays, il y en a un d'une espèce singulière qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en manière de corde, et se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres Dieux. Un jeune homme, d'une Caste distinguée dans cet Etat, parce que c'est celle du Prince de *Ballapouram*, se mit au-dessus de cette crainte, et se fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux, sans pourtant pouvoir les empêcher de se tresser de nouveau. Le Démon voulut sans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avait marqué. Il tomba dans une faiblesse extrême, et son esprit baissait considérablement chaque jour; mais il n'eut pas plutôt demandé et reçu le Baptême, qu'il recouvra les forces du corps et toute la vigueur de son esprit, et ses cheveux qu'on coupa de nouveau en présence du Missionnaire, ont toujours crû dans leur ordre naturel. Cet événement, joint à la conduite Chrétienne et édifiante que le Néophyte a tenu depuis ce temps-là, a fait une grande impression dans tout son Village.

Un autre Gentil, qui est au service du Prince, et dont la Caste n'a jamais donné de Chrétiens, amena sa femme à l'Eglise : il attribuait au Démon une maladie qui la tourmentait depuis plusieurs années. Elle était sujette à des mouvemens convulsifs de tout le corps, avec d'affreuses contorsions

de bras où il n'y avait rien de naturel. L'eau bénite que lui jeta le Missionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulsion des plus violentes. Mais ce fut la dernière qu'elle éprouva, et elle recouvra en peu de temps la santé qu'elle avait perdue depuis six ans. Elle, son mari et deux enfans adoptifs demandèrent et reçurent le Baptême.

Depuis environ deux ans, plusieurs *Lingnistes* ont renoncé à leur infame Idole, et ont embrassé la Foi. C'est de toutes les Castes, celle qui est la plus éloignée de la Religion chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une Idole, qui est le signe caractéristique de la Caste, et qu'on doit toujours porter sur soi. Un Orfèvre, considéré dans cette Caste, parce qu'il avait la surintendance des ouvrages du Palais, était tombé dans une folie, jointe à de si violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes que son amitié et son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'Eglise du vrai Dieu. Elle se fit instruire avec sa fille des vérités de la Foi, elles jetèrent l'une et l'autre le *Lingan*, et le temps d'épreuve étant expiré, elles furent admises au Baptême.

Pour ce qui est du mari, ses accès devinrent beaucoup moins fréquens et moins violens; il se trouva tranquille pendant d'assez longs intervalles, pour qu'on pût l'instruire; il écoutait volontiers la lecture qu'on lui

fesait des livres qui traitent de la Religion ; il recevait , avec les civilités ordinaires , le Missionnaire , et ceux qui venaient le visiter de sa part. Enfin , sa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avait donné autant de temps et de liberté d'esprit qu'il en fallait pour connaître la vérité , et se mettre en état de recevoir le Baptême , grâce plus utile pour lui que la santé , et même d'autant plus précieuse , qu'il risquait moins de la perdre.

Cependant les nouvelles Chrétiennes furent bientôt exposées à la tentation ; elles eurent à essayer les plus durs reproches du *Gourou* Linganiste , et à soutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler , et les engager à reprendre le *Lingan*. Mais la fermeté de ces ferventes Néophytes le déconcerta , et le réduisit enfin au silence. Elles auraient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation , si elles eussent paru tant soit peu faibles dans la Foi , au lieu que par cette profession publique qu'elles en ont faite avec tant de courage , elles se sont procuré une paix profonde , que le *Gourou* n'osera plus troubler.

Je pourrais vous rapporter , mon Révérend Père , un grand nombre d'exemples semblables de la fermeté de nos Néophytes , mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à *Balla-pouram* pratiquait depuis plusieurs années la Loi chrétienne au milieu de la Gentilité :

elle s'en était fait instruire par les nouveaux Fidèles , avec qui elle avait eu de fréquentes conversations , et elle avait trouvé le secret , sans déplaire à son mari , de ne participer , ni au culte qu'on rendait dans sa famille aux faux Dieux , ni aux Idolâtries. Cependant elle tenait sa conversion secrète , et différant à recevoir le Baptême , jusqu'à ce qu'elle eût marié son fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parens Infidèles , l'obligeaient de garder avec eux certains ménagemens. Mais son habileté et son zèle lui firent abrégér ce terme. Dieu lui inspira de travailler à la conversion de quelques-uns de ses parens : elle se donna tant de mouvemens pour y réussir , que le Missionnaire la proposait souvent pour modèle à ses Catéchistes. Après avoir fait administrer le Baptême à quatre d'entr'eux , elle se crut suffisamment appuyée , et le reçut à son tour à l'insu de son mari , et avec un de ses enfans , auquel elle procura la même grâce. On lui donna le nom de Marguerite.

Peu après qu'elle eut été baptisée , un de ses frères étant tombé dangereusement malade , elle sut , nonobstant la défiance et les précautions de ses parens Idolâtres , introduire plusieurs fois dans sa maison un Catéchiste , qui , après l'avoir disposé au Baptême , le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit , et il se douta qu'elle avait embrassé la Religion chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de sa femme , si elle était véritable , ne lui attirât diverses

contradictions de la part de ses parens Idolâtres , il voulut s'en assurer ; et pour cela , aussitôt après les obsèques de leur frère , il lui ordonna de l'accompagner à la suite des Gentils chez un Prêtre des Idoles. Celui-ci leur distribua des fleurs offertes au Démon : Marguerite , à qui il en présenta comme aux autres , les refusa constamment. Son mari , qui l'observait , dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé , qu'après de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avait fait en pleine assemblée , il lui déclara qu'il ne pouvait y avoir dans sa maison un Dieu pour sa femme et un autre Dieu pour lui. « Il » est aisé de nous mettre d'accord , répon- » dit Marguerite ; allez - vous - en à l'Eglise » des Chrétiens comme moi , et nous n'au- » rons plus qu'un même Dieu , qui est le » seul véritable. Tu veux encore me sé- » duire , répliqua le mari , mais il n'en sera » pas ainsi ; car il faut absolument que tu » quittes une voie que le monde réproûve , » et qui ne me convient pas. C'est à quoi » je ne consentirai jamais , répondit Mar- » guerite. » A ces paroles , le mari transporté de fureur , tire son sabre et la menace de lui trancher la tête. Marguerite , se mettant à genoux , lui dit qu'il était le maître , et qu'il pouvait frapper. Deux Chrétiens du voisinage ayant accouru au bruit , se mirent en devoir de l'arrêter. « Hé ! de quoi vous embarrassez-vous , leur » dit Marguerite ; que ne le laissez - vous

» faire ! » Le mari ne passa pas outre , et il lui eût été difficile de ne pas se laisser fléchir à tant de douceur et de modération ; il eut même honte de son emportement ; et prenant un ton radouci : « Quelque chose » que j'aie pu faire , lui dit-il , en as-tu été » tant soit peu ébranlée ? Comment veux-tu » que nous vivions ensemble ? Tu peux te » retirer à l'Eglise des Chrétiens , que tu as » indignement préférée à ta famille. Quand » vous m'avez reçu chez vous , répondit » Marguerite , vous avez assemblé les parens ; » qu'ils soient témoins de notre séparation » comme ils l'ont été de notre alliance ; dé- » clarez-moi Chrétienne en leur présence , » et que ce soit à ce titre que vous me ren- » voyiez , alors j'irai me loger auprès de » l'Eglise : jusques - là je regarde vos dis- » cours comme tant d'autres que vous ont » fait tenir certaines querelles domestiques , » que je suis accoutumée à vous pardonner. »

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au Missionnaire. Par cette épreuve , soutenue avec tant de fermeté , elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens , et de faire une profession ouverte de sa Foi , qu'elle avait tenue renfermée pendant quelque temps dans son cœur. Vous savez , mon Révérend Père , que dans les premiers siècles de l'Eglise , souvent la seule présence des Chrétiens rendait muets les oracles ; c'est ce qui est arrivé à notre Néophyte : un jour qu'on consultait les interprètes du Démon , qui

sont les oracles des Indiens, elle était assise à un coin de la chambre : l'interprète ne la connaissait pas, encore moins savait-il qu'elle fût Chrétienne : cet Interprète, ou plutôt le Démon par sa bouche, dit qu'il ne pouvait pas s'expliquer tant qu'elle serait présente, et ordonna qu'on la fit retirer.

Il arrive dans l'Inde, ce qui arrivait aux premiers temps de l'Eglise naissante, que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siècle. Les armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde, pour lever le tribut, ont parmi eux une Chrétienté nombreuse et édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions et de Baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre considérable de familles Chrétiennes. Ces bons Néophytes se sont choisi un Chef qui leur tient lieu de Catéchiste. Tous les Dimanches ils ornent une vaste tente en forme d'Eglise : les Chrétiens s'y rassemblent pour réciter les instructions et faire leurs prières, et ils s'en acquittent avec tant d'assiduité et de zèle, que le Missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils imposaient à ceux qui manquaient une seule fois de s'y trouver. Un Officier Maratte ayant été délivré du Démon par un reliquaire, qu'un Chrétien lui avait fait mettre au cou, a conservé depuis tant de vénération pour cette Eglise ambulante, qu'aux Fêtes considérables il fait des offrandes d'encens et d'huile pour le luminaire ; et comme les Lois du pays ne

lui permettent pas d'entrer dans les tentes du Peuple d'un rang si inférieur, il se tient à quelque distance vis-à-vis la tente, jusqu'à ce que les prières soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifiants de nos Néophytes, que j'ai choisis entre plusieurs autres semblables, je dois vous entretenir des nouvelles Eglises que nous élevons dans ces Terres idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrain, le Père Gargam qui avait entrepris ce saint édifice, trouva matière à exercer sa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il eut à essuyer de délais, de variations, de froideurs, et de rebuts du côté du Palais. Il vint à bout de tout par sa douceur et par sa persévérance.

Un jour que le Prince sortit pour la promenade, le Père l'attendit à son retour, et lui présenta sa supplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire; mais le Missionnaire, qui avait pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eût reçu une réponse positive, marcha toujours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de temps à visiter ses écuries, il entra dans la salle d'audience, où il fit asseoir honorablement le Missionnaire, et lui fit faire diverses questions par un Brame. Il est à croire que ses réponses satisfirent le Prince, car la concession du terrain fut le fruit de cette conversation, et des Officiers furent envoyés à

l'heure même , pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

A peine eut-on commencé l'édifice , que le Prince rendit visite au Missionnaire. Il n'avait encore pour logement qu'une misérable cabane faite de feuillages. « Je suis confus , » dit-il au Prince , de vous recevoir dans un lieu si peu convenable. S'il est convenable » pour vous , répondit poliment le Prince , » il l'est aussi pour moi ». Il demanda ensuite ce que représentait une image qu'il aperçut ; quand on lui eut dit que c'était l'image de la Sainte-Vierge , il s'inclina aussitôt , et lui donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même , il prit de l'affection pour le Missionnaire , et pour la nouvelle Eglise qui était son ouvrage. Il venait deux ou trois fois chaque mois , et quelquefois plus souvent , visiter le Père ; il prenait plaisir à lui entendre parler de la Religion , pour laquelle il paraissait plein d'estime et de respect. On avait tout à espérer de la pénétration de son esprit , et de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là mêmes qui abrégèrent ses jours ; car quelque-temps après il fut empoisonné par des Brames , dont il éclairait de trop près la conduite. On ignore dans quels sentimens il mourut ; il en avait assez appris pour fixer sa croyance et tourner son cœur vers celui dont il venait d'admettre la Loi sainte dans ses terres. Ce Prince dont on connaissait les lumières et l'expérience , gouvernait absolument ce petit

Etat , quoique son frère en fût alors , comme il l'est encore maintenant , le véritable Seigneur.

Pendant trois ou quatre ans , cette nouvelle Chétienté devint florissante sous la protection de l'un et l'autre Prince , et elle s'augmentait de jour-en-jour par les bénédictions que Dieu répandait sur la prédication Évangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas long-temps tranquilles , et le Démon suscite toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre Eglise. Les Mores ayant formé le siège de *Vencatiguiry* , le Prince qui se vit attaqué du côté où est l'Eglise , envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou* , beau-frère du Prince , et *Rangapa Naioudou* , frère du Prince Cangondy , que des divisions de famille avaient obligés de se retirer à *Vencatiguiry* , voulurent être de ce détachement , afin de satisfaire la haine secrète qu'ils portaient au Christianisme. Ils allèrent bien au-delà des ordres du Prince ; car ils abattirent les toits de l'Eglise et de la maison , renversèrent une partie des murs , pillèrent ce qui était à leur bienséance , et brûlèrent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de son Eglise ainsi profanée et détruite. Il commença par le Prince : sa Ville fut pareillement détruite , et il ne put conserver sa Citadelle , qu'en payant un tribut excessif. Les deux chefs qui l'avaient saccagée , et tous ceux qui avaient contribué à sa ruine , furent

punis d'une manière encore plus éclatante, ainsi que je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores se fut retirée, nous sollicitâmes souvent, et toujours inutilement, le rétablissement de notre Eglise : enfin on nous proposa un autre terrain au voisinage de la Citadelle. Cet emplacement nous mettait à couvert des inconvéniens de la guerre, mais il nous exposait trop à la vue des remparts, et rendait inutiles les premières dépenses que nous avions faites ; d'ailleurs, au travers de toutes les difficultés qu'on nous faisait, nous aperçûmes des vues intéressées, qui nous empêchèrent de l'accepter. Il fallut donc attendre un temps plus favorable. Au bout de deux ans, le Missionnaire ayant fait présenter au Prince un type d'éclipse, on lui accorda la permission de bâtir son Eglise dans le premier emplacement où elle était avant sa destruction.

Peu de jours après que le Prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre visite au Missionnaire dans son Eglise, toute ruinée qu'elle était. Il avait à sa suite un grand nombre d'Officiers et de Brames : ceux-là ne sont d'ordinaire que de simples auditeurs, au lieu que ceux-ci, par les questions qu'ils font, ou par leurs réponses aux questions qu'on leur fait, donnent plus souvent lieu à la dispute, et plus de facilité à l'instruction.

Depuis que leur *Vedam*, qui contient leurs livres sacrés, est entre nos mains, nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui rui-

nent l'Idolâtrie ; car l'unité de Dieu , les caractères du vrai Dieu , le salut et la réprobation , sont dans le *Vedam* ; mais les vérités qui se trouvent dans ce livre , n'y sont répandues que comme des paillettes d'or sur des monceaux de sable , car du reste on y trouve le principe de toutes les sectes Indiennes , et peut-être le détail de toutes les erreurs qui font leur corps de doctrine.

La méthode que nous observons en disputant avec les Brame , est de les faire convenir d'abord de certains principes que le raisonnement a répandu dans leur philosophie ; et par les conséquences que nous en tirons , nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent , sur-tout dans une dispute publique , se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes , et beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit , lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du *Vedam* , que les erreurs qu'ils viennent de rejeter font partie de leur Loi.

Une autre voie des controverses , est d'établir la vérité et l'unité de Dieu , par les définitions ou propositions tirées du *Vedam*. Comme ce livre est parmi eux de la plus grande autorité , ils ne manquent pas de les admettre ; après quoi la pluralité des Dieux ne coûte rien à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité , ce qui est vrai , se trouve dans le *Vedam* , on en conclut la contradiction manifeste de leur Loi , qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce Prince nous écoutait volontiers , et ne se lassait point de nous faire des questions intéressantes sur la Religion. Il nous eût donné lieu d'espérer sa conversion , si les Princes de l'Inde n'étaient , par bien des raisons , trop éloignés du Royaume de Dieu , pour se rendre sitôt à la vérité. Il est toujours et utile pour eux de la leur annoncer , et glorieux à l'Évangile de triompher de l'Idolâtrie devant ses plus zélés défenseurs et ses plus fermes appuis.

Le Missionnaire ne songea plus qu'à réparer son Eglise et son logement , mais la difficulté était de trouver du bois pour en fabriquer les toits , car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame et deux Catéchistes au Prince du *Drougam* , dont *Vencatiguiry* est un démembrement , pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince , qui , pour le distinguer des cadets , dont *Vencatiguiry* fait la portion héréditaire , est appelé le Grand Prince , reçut avec bonté les envoyés du Missionnaire , et leur accorda la permission qu'ils demandaient. Il s'informa ensuite en détail de la Doctrine chrétienne ; c'est la première fois que la Loi de Dieu a été annoncée à cette Cour , où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là ce Prince a voulu être instruit par le Catéchiste de plusieurs usages des Chrétiens , et a fait prier le Missionnaire de venir donner sa bénédiction à son Palais et à sa famille ; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instrumens , dont le Démon s'était servi pour la destruction de notre Eglise. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paraît que Dieu livra *Gopala Naioudou* à un sens réprouvé : il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince , et il fit faire secrètement des fers pour l'enchaîner , aussitôt qu'il l'aurait en sa puissance. Il croyait déjà toucher au moment où il serait maître de sa personne et de son Etat ; car ayant rencontré un Catéchiste , il lui parla en des termes menaçans , comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le Prince informé de ses menées secrètes , le fit arrêter , et il fut chargé des mêmes fers qu'il avait fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader , et d'échapper au supplice , mais toute sa famille fut emprisonnée , et ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment ; un de leurs Chefs , qui avait suivi le fugitif , fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende , et après l'avoir payée ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou , frère du Prince de Cangondy , avait déjà éprouvé un sort plus funeste. La haine qu'il portait au Christianisme était héréditaire dans sa famille ; il en donna encore des marques peu de jours avant son malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle , il le pressa de renoncer à la Religion chrétienne , dont il parla dans les termes les plus méprisans , et en vomissant

d'affreux blasphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avait de vraie Religion que celle qu'il avait embrassée, ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens; que leurs *Gouroux* en étaient les Ambassadeurs; que pour lui, il avait trouvé le chemin du Ciel, et qu'il ne l'abandonnerait jamais. Ce Seigneur irrité d'avoir eu si peu de pouvoir sur l'esprit d'un pauvre mendiant, et ne croyant pas qu'il fût de la bienséance de le maltraiter, se fit un jeu encore moins décent du triste état de son aveuglement; au-lieu de le laisser retourner dans la Ville, par le chemin qu'il avait coutume de tenir, et où il se conduisait par habitude, il lui indiqua un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du Palais, et il se fit un divertissement barbare de l'embarras où se trouva ce malheureux.

Peu de jours après il alla voir un de ses parens à *Cadapa Nattam*, Citadelle des Mores, limitrophe de *Vencatiguiry*. C'est là que Dieu le conduisait pour l'envelopper dans le massacre que je vais rapporter. Le Prince de *Ponganour* était toujours en guerre avec ses voisins; après avoir pillé plusieurs Bourgades, et surpris une Citadelle du *Nabab de Colalam*, il tomba sur *Cadapa Nattam*, qui dépend du *Nabab Darvate* le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Il voulait tirer vengeance d'un Maratte qui était au service du Prince son père, et qui, après avoir livré aux Mores la principale Forteresse de son Etat, s'était retiré dans cette Citadelle.

Les troupes de *Ponganour* furent d'abord repoussées avec perte , mais elles revinrent à la charge avec tant de furie , qu'elles prirent la Ville cette nuit-là même , et le lendemain la Citadelle. Les prisonniers de conséquence , parmi lesquels se trouva *Rangapa Naioudou* , furent conduits à *Gondougallou* , place frontière , où le Prince était resté. Le Maratte qui s'attendait à la mort , avança avec une contenance fière , et répondit en des termes arrogans. Le Prince , après l'avoir fait décapiter , fit le tour du cadavre , en lui insultant , et en le foulant aux pieds.

On fit avancer *Rangapa Naioudou* : « Quel » sujet vous ai-je donné de vous plaindre de » moi , lui dit le Prince ? » Et en effet , ils n'avaient jamais eu de guerre ensemble , et si Dieu ne l'avait pas déjà condamné , on ne voit pas pourquoi il fut exclu de la grâce qu'un Brame sut obtenir. Le Gouverneur de *Cadapa Nattam* avait été blessé dans l'action , il fut amené à son tour avec son fils qui n'avait que dix ans. Il conjura le Prince de se contenter de la mort du père , et d'épargner le fils qui était dans un âge si tendre. Le Prince fut inexorable , et le fils fut massacré aux yeux de son père. Enfin , trente-sept personnes distinguées par leur naissance ou par leurs emplois , périrent de la sorte : on voulût que le Gouverneur fût témoin de cette tragique scène , et il ne fut décapité que le dernier.

Le Prince fit apporter toutes ces têtes , sur lesquelles , en se moquant , il jeta des

fleurs comme par manière de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa Capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'éléphant sur lequel il faisait son entrée, tandis que ceux qui le précédaient, par un jeu également cruel, jetaient les autres têtes en l'air, et les recevaient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des Gardes, et on les suspendit le lendemain près de la Ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au Prince pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colère. L'armée des Mores, promptement rassemblée, et les Princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'armée considérable, entrèrent dans le pays de *Ponganour*. Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, avant que de partir, il fit tenailler celui dont les conseils l'avaient précipité dans ce malheur, et il gagna sa principale Forteresse dans les montagnes; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos sur la protection du Nabab, dont il était tributaire. Celui-ci qui était d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque temps, et le mit ensuite aux fers, où il est encore.

Cependant la ville de *Ponganour* fut prise après quelques jours de résistance. Le Palais du Prince fut détruit, la Ville brûlée, et les murs renversés. Nous eûmes part à la désol-

lation commune , et notre Eglise ne fut pas épargnée. Les Mores , après avoir mis la Principauté sur la tête d'un enfant du Prince , et avoir établi le Brame *Sommappa* pour général de l'Etat , donnèrent la paix à tout le Pays et se retirèrent.

Le Missionnaire n'ayant pu , durant ces troubles , visiter la Chrétienté de *Pongannour* , profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un Chrétien la plus propre à servir d'Eglise , et il fit proposer une entrevue au Brame administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences , et ensuite de Religion. On convint assez de l'unité de Dieu , et *Sommappa* ajouta ce que disent communément les Brames , *Kechavova* , *Chivova*. C'est *Kechavoudou* ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vistnou* , le second de *Roudroudou*. « En voilà deux , re-
 » prit le Père ; depuis tant de temps que
 » vos Docteurs disputent ou lisent des livres ,
 » n'ont-ils pu décider encore lequel des deux
 » est le vrai Dieu ? Si la chose vous est si
 » obscure , ne pouvez-vous pas dire : j'ignore
 » *Vistnou* , et je ne sais quel est *Chivoudou* ,
 » mais je reconnais un Dieu créateur. Quand
 » on est né dans une Secte , la prévention
 » avengle si fort , qu'on n'examine pas même
 » les termes ; car ce *Kechavoudou* , que
 » vous avez nommé le premier , signifie le
 » *Chevelu* , et rien de plus. Est-il bien vrai ,

» demanda le Brame, que le sens de ce terme
 » soit celui que vous dites ? Oui répliqua
 » le Père, je l'ai lu dans vos livres les plus
 » autorisés : *Kechaha*, cheveux ; *Kechi-*
 » *kan*, chevelure ; *Kechavoudou*, le che-
 » velu. Si vous lui donnez des cheveux, vous
 » lui ôtez la nature divine, qui est pur es-
 » prit, comme vous en convenez vous-même
 » par les termes de *Niranjana*, *Niracara*,
 » *Akaiaga*, etc. , c'est-à-dire, qui est sans
 » membres, sans figure, sans corps. » A la
 fin de cet entretien, le Père demanda un
 terrain dans l'enceinte de la Ville, pour y
 bâtir une maison, et le Brame le lui accorda.

Cette maison fut bientôt construite, et ne
 tarda pas à enfanter de nouveaux Chrétiens.
 Il y a parmi ces Néophytes une famille,
 dont l'aîné, toujours attaché à ses Idoles,
 est Capitaine. Le reste de la famille, qui
 habite une maison séparée, a connu et em-
 brassé la vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu
 le Baptême, que leur foi fut éprouvée. *Bali*
Naioudou, leur aîné, dont ils dépendent par
 les Lois du sang et du service, fit un repas à
 l'honneur de ses ancêtres, lequel, parmi les
 Gentils, est toujours précédé de cérémonies
 superstitieuses, et y invita ses frères. L'un
 lui fit réponse que sa Religion ne lui permet-
 tait pas de participer aux cérémonies des
 Gentils ; un autre lui déclara que si l'on
 s'abstenait de telle et telle cérémonie, il s'y
 trouverait, sinon qu'il était inutile de lui en
 parler. Tous refusèrent ainsi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille se tira d'une

épreuve encore plus délicate. Le Brame administrateur, suivi d'une partie des troupes, étant allé visiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune prosélyte s'aperçut que les mets étaient déposés aux pieds de l'Idole. Comme on le pressait de s'asseoir, il répondit qu'il jeûnait ce jour-là, et il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui est le jeûne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour à son poste, le Capitaine amena contre lui quelques soldats, sur ce qu'il avait quitté le culte des Dieux, pour embrasser une Religion qui leur est entièrement opposée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée. « En toute occasion, répondit-il, je » saurais bien me défendre, mais une mort » soufferte en témoignage de ma foi, est » trop précieuse pour la refuser ».

Quelques jours ensuite le Brame *Sommappa* honora le Missionnaire d'une seconde visite; il était accompagné de douze Brames, et de près de cent personnes. Il fit tomber lui-même le discours sur la Religion, et pendant une bonne heure que dura l'entretien, on traita plusieurs matières importantes, et toujours à l'avantage de la Loi chrétienne. Un de leurs systèmes est que l'ame est universelle, et ils supposent qu'elle est la même dans tous les corps, selon cet axiome tiré de leur Théologie : *Charivam binnam paramatmam kam*, c'est-à-dire, que le corps est différent, et que l'ame est une. Ils expliquent, selon ce système, la différence de l'homme d'esprit et de l'idiot, du savant

et de l'ignorant , par la comparaison d'un bon et d'un mauvais miroir : l'objet , quoique toujours le même , est représenté nettement dans l'un , et confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet , elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis : « ne tenez-vous pas , dit le Père , un » Paradis et un Enfer , l'un qui est la ré- » compense des Justes , et l'autre qui est » la prison des Pécheurs ? Ils convinrent de » cet article. Voilà donc deux hommes , » reprit le Père , un Juste et un Pécheur » qui meurent en même-temps ; le corps » est réduit en cendres ; comment l'ame , si » elle est une dans les deux , peut-elle en » même-temps avoir le Paradis et l'Enfer » pour son partage ? Serait-ce que vous » reconnaissez après la mort une division » dans l'ame universelle ? » Le Brame *Sommappa* répéta ce raisonnement , pour en faire sentir la force à l'assemblée ; il ne laissa pas de faire une instance : « Il y en a qui » tiennent , dit-il , qu'il n'y a pas d'autre » Enfer , ni d'autre Paradis , que la douleur » et la joie qu'on éprouve dans le monde. » Sans m'arrêter , répondit le Missionnaire , » à un sentiment qui sape le fondement de » toute Religion , vous ne pouvez pas le » tenir , vous autres Brames , puisque le con- » traire se trouve formellement dans le *Ve-* » *dam* , où il est dit : si vous me pardonnez » mes péchés j'irai prendre possession de la » gloire : et ailleurs , en parlant de ceux

» qui ont tout abandonné pour se consacrer
 » à Dieu, ceux-là, dit-il, vont au Paradis de
 » *Brama* pour y jouir de l'immortalité.
 » Vous supposez donc un lieu hors de ce
 » monde, où les Justes reçoivent la récom-
 » pense de la vertu. » Le Brame ne répliqua
 rien, et après quelques honnêtetés il se
 retira.

La nouvelle Chrétienté de *Bouccapouram* s'est fort accrue depuis deux ans, et entr'autres elle s'est augmentée de la famille des *Reddis Tommarou*, qui sont en partie fondateurs de l'Eglise de *Madiggoubba*. Il y a plusieurs années que le Chef de cette famille étant violemment tourmenté du Démon, fut entièrement guéri aussitôt qu'il eut reçu le Baptême, que le Père le Gac lui administra; cependant il ne survécut pas long-temps à cette grâce. Quoiqu'une mort si prompte soit une épreuve dans l'Inde pour des Prosélytes, ils n'en furent pas moins attachés à la Foi. Depuis ce temps-là, cette famille s'est augmentée jusqu'à près de deux cens personnes, et est devenue extrêmement riche. On y conserve encore l'usage que nous inspirons aux Chrétiens, savoir, de ne consentir au mariage de leurs filles, qu'à condition que leurs gendres se fassent Chrétiens, comme aussi de faire baptiser les filles des Gentils, qui entrent dans leur maison. Leur fidélité à observer cet usage, leur a attiré diverses persécutions qu'ils ont surmontées par leur fermeté.

Ces *Reddis*, dont je parle, demeureraient

à *Alomourou*, qui est de la dépendance d'*Anantapouram*; on les déféra aux Marattes, comme étant puissamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Maratte qui était à la tête d'un camp volant, alla assiéger la Ville; les *Reddis* qui en étaient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prince, dont le gouvernement était faible, prirent le parti de se défendre, et faisant des habitans autant de soldats, ils soutinrent le siège pendant trois mois: durant ce temps-là il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le Chef des *Reddis* chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle. Le Prince lui donna des armes en récompense de sa bravoure, et le fit conduire en triomphe par la Ville sur son propre éléphant; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandait, il abusa lâchement de sa confiance, et le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Aussitôt que le *Reddi* fut de retour à *Alomourou*, il assembla ses frères, et après leur avoir rapporté la criante et honteuse vexation que leurs richesses leur avaient attirée de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le pays, et de retourner à *Bouccapouram*, d'où ils étaient sortis autrefois. L'exécution en était difficile; la multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, et plus que tout cela, un grand nombre de

petits enfans rendaient la marche périlleuse et embarrassante. Ils prirent le temps de la nuit pour se dérober à la vigilance de leur ennemi ; leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence , et nul de leur suite ne fut surpris.

Quelque temps après leur départ , le Prince d'*Anantapouram* en étant informé , leur envoya des députés pour les engager à rester dans ses États ; mais cette négociation ayant été inutile , il en envoya d'autres avec une compagnie de soldats , pour appuyer la négociation ; ces seconds députés arrivèrent trop tard , et les *Reddis* , n'étaient plus sur les terres du Prince. Ils avaient promis à Dieu en partant d'*Alo-mourou* , que s'ils échappaient à la vigilance de leurs ennemis , et que s'ils obtenaient un établissement dans le lieu où ils se retiraient , ils y bâtiraient une Eglise à leurs frais. Ils continuèrent paisiblement leur route , qui était de quatre-vingts lieues , et cette nombreuse famille arriva à *Bouccapouram* sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du Domaine , et leur accorda ensuite d'autres Villages , dont le plus considérable est voisin de l'Eglise d'*Aricatla*.

Cette nouvelle Eglise ; qui est à une journée de celle de *Bouccapouram* , est l'ouvrage d'un fervent Chrétien nommé Pierre *Ponnapati*. Il se trouva à *Bouccapouram* lorsqu'on y construisait l'Eglise : il étudia attentivement les principes de la Religion

chrétienne , et s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue , il reçut le Baptême. Quand il fut de retour dans sa Ville , il eut à essayer toute sorte de contradictions , soit de la part de sa famille , soit de la part de *Pappi Reddi* , qui en était Gouverneur. Il songea d'abord à gagner sa famille , et il y réussit par ses ferventes exhortations , et par les leçons d'un Catéchiste qu'il avait amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le Gouverneur ; cependant il en vint à bout , et obtint son consentement pour l'établissement qu'il voulait former , et son agrément pour faire venir un Missionnaire.

Le Père Gargam qui fut appelé , se rendit à *Aricatla* pour conférer avec le Gouverneur ; cette Ville est d'environ cinq à six mille habitans. Le Démon , auquel ce Gouverneur bâtissait actuellement un Temple , craignit un concurrent aussi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brames qui l'avaient déjà ébranlé , firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire ; aussi le Père le trouva-t-il tout-à-fait changé , et aux marques d'estime près , il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Père voyant l'inutilité de ses raisons et de ses démarches , demanda au Gouverneur pourquoi il l'avait fait appeler , et s'il était permis à un homme de son rang de se jouer d'un Missionnaire qui venait dans son pays en qualité d'Ambassadeur du vrai Dieu ; que ce serait un

sujet de triomphe pour les ennemis de son culte , et qu'un semblable accueil retombait sur le grand Maître qui l'avait envoyé. « Ce grand Dieu , ajouta-t-il , nous ordonne de secouer la poussière de nos souliers contre ceux qui refusent de nous recevoir ; » et comme il se mettait en devoir d'exécuter cet ordre , le Gouverneur tout effrayé l'arrêta , et changeant de langage , il donna son consentement de bonne grâce ; il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna* , le principal auteur de cette opposition , qu'il se chargea de présider à la construction de l'Eglise.

Ces deux Eglises étant proche l'une de l'autre , s'entre-soutiennent pour l'accroissement de la Foi. Celle de *Bouccapouram* eut bientôt plus de deux cens Chrétiens : et par l'arrivée des *Reddis* , venus de *Madigoubba* , celle d'*Aricatla* se trouve une Eglise toute formée. Elle commence déjà à donner des Prosélytes. La curiosité ayant attiré à la nouvelle Eglise un Orfèvre *Linganiste* , il disputa long-temps avec le Brame et le Catéchiste. Le Père de la *Johannie* jugeant , par ses discours , qu'il goûtait les vérités Chrétiennes , entreprit sa conversion. Dieu bénit son entreprise , l'Orfèvre mit ce jour-là son *Lingan* à ses pieds. Un si prompt changement est , dans l'ordre des conversions de l'Inde , une espèce de miracle ; car de tous les Gentils , il n'y en a point de plus éloignés du Christianisme , que ceux qui sont

de cette abominable Caste. Regis (c'est le nom que ce Néophyte reçut au Baptême) s'est souvent distingué par la fermeté avec laquelle il a soutenu les diverses persécutions domestiques , qui ne manquent guère aux nouveaux Chrétiens.

La conversion d'un autre Linganiste a quelque chose de plus singulier. Un Gentil qui , ayant attendu des Catéchistes , avait pris quelque teinture des vérités de la Religion , s'avisa de parler de la Doctrine chrétienne au Linganiste , en termes méprisans et d'un ton railleur : « Ils sont admirables , » disait-il , ces Chrétiens ! ils font le procès » à tous nos Dieux , et ils les traitent d'hommes , de pierres , d'animaux ; ils veulent » qu'on se borne dans le mariage à une » seule femme , qu'on ne touche point au » bien d'autrui , etc. » Le Linganiste l'écouta tranquillement , et quand il eut achevé de parler : « Vous me dites là des choses surprenantes , lui répondit-il ; il faut que » ces Missionnaires soient de grands hommes , puisqu'ils prêchent une Religion » si pure , et si conforme à la droite raison : je vous suis obligé des connaissances que vous m'en donnez , et je vais de » ce pas à l'Eglise pour m'en faire mieux » instruire. Et en effet , il se fit présenter au » Missionnaire , lui remit son Idole , écouta » les instructions et reçut le Baptême. »

A *Bouccapouram* un enfant de huit ans , qui était Chrétien , se trouvant dans une salle publique , où les principaux du lieu

étaient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la Religion. Le jeune enfant répliqua sur le même ton : après quelques altercations de part et d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant, est le Créateur de tout l'Univers ; il est un pur Esprit, et je ne puis vous le montrer, mais je vous montrerai bien le vôtre. » Il prit en même-temps une pierre, sur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant posée gravement à terre, et avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui, en disant : « Voilà les Dieux que vous adorez. » Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, et le mauvais plaisant se retira couvert de honte et de confusion.

Une troupe de Maçons, dont les Chefs sont Chrétiens, bâtissaient la chaussée d'un étang à *Mondicallou*. Un *Dasseri*, venu de *Ballapouram*, leur ayant aperçu le Chapelet au cou, crut que son titre de *Samaïacadou* ou de Chef des *Dasseri*s, lui donnait le droit d'inquiéter par tout les ennemis de ses Dieux : il leur chercha querelle, et après bien des menaces, il leur défendit de puiser de l'eau. « Comment, dit l'un d'eux, c'est nous qui travaillons à cet étang, et vous nous empêcherez de nous y désaltérer ! » Il alla à l'instant porter sa plainte au Gouverneur qui est parent du Prince. Celui-ci fit appeler le *Dasseri*, et les fit disputer ensemble. La conclusion fut que le Gouverneur, irrité contre le *Dasseri*, le chassa de sa présence,

et qu'il présenta le Béthel au Chrétien, ce qui, dans cette circonstance, était pour lui une assurance d'affection et une marque d'honneur.

Les mêmes Chrétiens ayant été employés par un Brame, Ministre d'Etat, à réparer la chaussée d'un autre étang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrèrent à dessein un nombre de petites Idoles, que les Gentils ont coutume d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'ouvrage : « Je ne vois » plus, dit-il, nos Dieux : qu'en avez-vous » fait ? Je ne comprends pas bien ce que » vous me demandez, répondit le Chef des » Chrétiens : à la vérité, j'ai remarqué en » cet endroit un amas de pierres, que j'ai » trouvé propres à fortifier la chaussée : » mais des Dieux, je n'en ai point vu. C'était » cela même, reprit le Brame, que tu devais respecter : ignorez-vous que ce sont » nos Dieux ? Je m'y connais autant que » personne, dit le Maçon, puisque c'est » mon métier, et vous pouvez m'en croire, » c'était certainement des pierres. Mais, » puisque vous voulez que ce soient des » Dieux, ils sauront bien reprendre leur » place. » Un autre Brame lui ayant aperçu un Chapelet, dit au Brame Ministre : « A » quoi vous amusez-vous ? Ne voyez-vous » pas que c'est un Chrétien, et ignorez-vous » quel est le mépris que les Chrétiens font » de nos Dieux ? » La chose en demeura là, et on ne les inquiéta point.

Je finis, mon Révérend Père, cette lon-

que lettre , en vous apprenant la mort du Père Lavernhe , que l'excès de ses travaux a consumé en trois ou quatre ans passés dans cette Mission. Il joignait à une grande piété , un zèle qui ne lui permettait pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans et les plus ruineux d'une Mission par elle-même si dure et si pénible. Il est le premier des Missionnaires qui ait fait faire les exercices de saint Ignace aux Catéchistes et aux Chrétiens. Son Eglise était une de celles où il s'administrait le plus de Baptêmes. Le soin qu'il prenait à convertir les Infidèles , et à former les Néophytes ; ses fréquens voyages , le concours des fêtes , et l'ardeur dont il animait les fonctions de son Ministère , terminèrent bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pondichery , où les remèdes ne purent dissiper la langueur qu'il avait contractée : elle servit à le disposer à une mort précieuse , par les sentimens de prédestiné qui le sanctifièrent jusqu'au dernier soupir , et qui laissèrent après lui une odeur de vertu qui subsistera long-temps dans cette Mission. J'ai l'honneur d'être , etc.

Fin du treizième volume.

TABLE

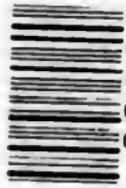
Des Lettres contenues dans ce Volume.

- L**ETTRE du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** de la même Compagnie. Page 5
- LETTRE du Père Turpin, Missionnaire. 65
- LETTRE du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** de la même Compagnie. 72
- LETTRE du Père le Gac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichery. 113
- LETTRE du Père Barbier, Missionnaire aux Indes. 150
- LETTRE du Père le Caron, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Mesdames ses Sœurs, Religieuses Ursulines. 158
- LETTRE du Père le Gac, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichery. 179
- LETTRE du Père Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père ***, de la même Compagnie. 211
- LETTRE du Révérend Père Brown, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame la Marquise de Benamont. 243
- LETTRE du Père Ducros, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. l'Abbé

<i>Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes.</i>	258
<i>LETTRE du Père Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France.</i>	275
<i>LETTRE du même, à M. de Cartigny, Intendant-général des Armées navales de France.</i>	314
<i>LETTRE du même, au Père Delmas.</i>	322

Fin de la table du treizième volume.





a39003



009523704b

